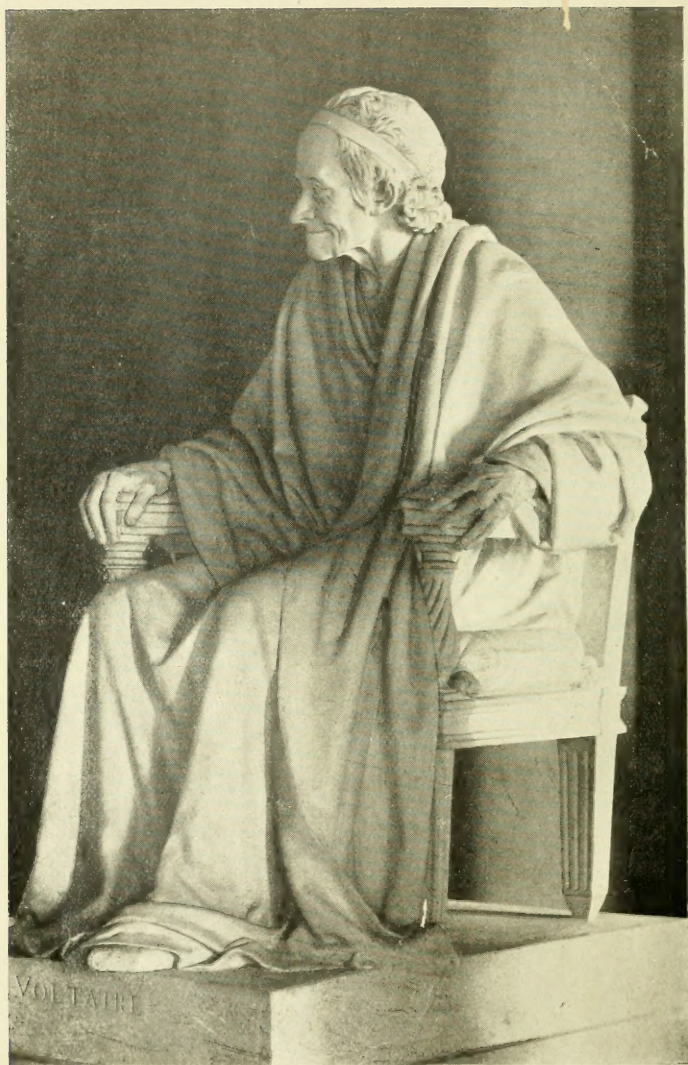


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00598990 0

THEATRE CHOISI
DE VOLTAIRE



VOLTAIRE

Foyer de la Comédie française.

STATUE DE HOUDON.

VOLTAIRE — THEATRE CHOISI.

Arouet de

LF
V935HLL

THÉÂTRE CHOISI
DE
VOLTAIRE

Notices et annotations
par H. LEGRAND
Agrégé de l'Université.



QUATRE GRAVURES
HORS TEXE

545891
2-7-52

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS

1924

THEATRE CHOISI
DE
VOLTAIRE

PQ

2076

par H. GRAND

cop. 2



2-1-27

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS



THÉÂTRE CHOISI DE VOLTAIRE

LE THÉÂTRE DE VOLTAIRE

L'ŒUVRE dramatique de Voltaire a rempli toute sa vie. Sa première pièce, *Œdipe*, est de 1718, et il meurt au moment d'achever *Agathocle*, en 1778. Au total Voltaire a écrit une cinquantaine de pièces, tragédies en grande partie, comédies, opéras et divertissements pour le reste.

Les opéras et comédies-ballets sont des œuvres de circonstance qui n'ont pas de valeur littéraire ; ce sont des livrets et rien de plus.

Les comédies, quoique formant un groupe de treize pièces, n'ont jamais rapporté beaucoup de gloire à Voltaire. Chose étonnante, en apparence, Voltaire, qui a tant d'esprit, manque de « force comique ». Il ne sait pas, comme Molière, faire jaillir de la rencontre des caractères ou du développement d'une situation le rire irrésistible et profond. Ses personnages n'existent pas objectivement ; c'est toujours Voltaire qui parle sous chacun des masques ; il met beaucoup de brillant dans le dialogue, peu de vie réelle. Ses meilleures comédies sont *les Originiaux*, *la Prude*, et surtout *l'Indiscret*, qui continue la tradition classique de la comédie de caractère.

Vers 1730 commença un mouvement de rénovation en comédie ; on prit goût aux pièces où la gaieté s'alliait au pathétique, aux comédies « larmoyantes », comme les appelaient les railleurs. Voltaire s'en moqua et en fit pour ne pas rester en arrière. *Nanine* est sa meilleure œuvre en ce genre un peu ennuyeux.

Voltaire sut donner un intérêt au moins passager à certaines de ses comédies en y flagellant âprement quelques-uns de ses ennemis personnels. Il écrivit tout exprès contre l'abbé Desfontaines *l'Envieux* et contre le journaliste Fréron *l'Ecoissaise*. Fréron y était représenté ouvertement sous le nom de Frélon (l'acteur qui jouait ce rôle s'était même procuré, paraît-il, un de ses vieux habits). Malgré ces satires piquantes et bien des traits heureux, les comédies de Voltaire nous paraissent dans leur ensemble faibles et peu capables de supporter la représentation.

L'œuvre tragique est plus remarquable. Elle fut d'ailleurs, à travers une vie longue et agitée, la préoccupation continue de Voltaire. Son ambition la plus tenace fut d'égaliser et même de surpasser Corneille et Racine. Il commença par être leur disciple docile ; il imitait fidèlement leurs procédés dramatiques et leur style ; il unissait assez habilement dans ses vers la vigueur cornélienne à la fluidité racinienne ; les réminiscences abondent sous sa plume. Mais il voulut aussi créer ; sans renoncer à l'inspiration classique, il s'efforça d'introduire plusieurs nouveautés.

1. — Il se plut à varier le lieu de l'action. Au lieu de se cantonner comme les poètes tragiques du XVII^e siècle presque exclusivement dans le domaine du monde antique, il vagabonde un peu partout : il conduit le spectateur en Amérique avec *Alzire* et en extrême Orient avec *l'Orphelin de la Chine*.

2. Il ne se contente pas de prendre ses héros dans l'histoire ancienne ; *Zaïre*, *Tancrede*, *Adélaïde du Guesclin* me tent en scène des personnages du moyen âge français.

3. Les sujets de tragédies étaient jusqu'alors toujours disposés autour d'une intrigue d'amour. Voltaire veut rompre avec cette habitude affadissante. Sa tragédie d'*Œdipe*, dans sa première forme, fut refusée par les comédiens parce qu'elle ne contenait pas d'aventure amoureuse. *La Mort de César* ne comporte pas de rôle de femme. Le sujet de

Brutus est le devoir civique ; dans *Mahomet*, c'est le fanatisme. Voltaire crée la pièce à thèse, qui ne met plus en conflit des passions, mais des idées philosophiques. Les *Guèbres* sont un plaidoyer pour la tolérance, les *Lois de Minos* une satire contre les parlements. X

Voltaire introduit aussi plus d'action sur le théâtre. 4. Sous l'influence de Shakespeare, dont la grandeur rude et pathétique l'avait frappé, il donne davantage d'importance aux péripéties, les coups de théâtre abondent, des fantômes apparaissent, telle l'ombre de Ninus dans *Sémiramis*. Plus que ses devanciers, Voltaire s'applique à la mise en scène, au décor et à la figuration. Dans *Brutus*, il nous montre le Sénat assemblé. Les costumes ne sont presque plus des costumes de convention : Voltaire fait un effort vers la vérité historique et ethnographique. Toutefois il réagit contre ceux qui voudraient abuser de ces moyens matériels pour frapper les sens : il refuse de laisser monter un échafaud sur la scène dans sa tragédie de *Tancrède*.

Il n'est pas jusqu'au style tragique que Voltaire n'ait cherché à rajeunir : il lui donne du brillant ; dans la versification, il tente des combinaisons nouvelles : *Tancrède* est écrit en rimes croisées. Ainsi Voltaire brise la monotonie des rimes plates, surtout sensible dans les tirades. 5.

Malgré ces essais de rénovation, l'œuvre tragique de Voltaire n'a point égalé les chefs-d'œuvre du siècle précédent. C'est que Voltaire a été trop timide dans ses audaces ; il s'est contenté de replâtrer la tragédie classique sans la modifier essentiellement : il a gardé l'obligation étroite de faire tenir l'action en un seul jour et en un seul lieu ; il a observé scrupuleusement l'unité de ton du genre tragique. Il n'a pas compris qu'il fallait bousculer ces contraintes médiocres et donner toute liberté à l'art. Il y avait à faire alors une œuvre de création et de puissance à l'image de celle de Shakespeare ; mais Voltaire, après avoir admiré le grand dramaturge anglais, fut choqué de ses inégalités, de ses fautes de goût, et finit par le traiter de barbare.

Voltaire abuse des procédés de théâtre, en particulier des reconnaissances ; il ouvre ainsi fâcheusement la voie au mélodrame ; il frappe plus souvent les nerfs qu'il n'émeut l'âme. Les caractères ne sont pas très fortement constitués.

Le brillant élève des jésuites n'a pas su s'abstraire de son œuvre : la plupart de ses héros récitent des tirades, morceaux de rhétorique, d'ailleurs bien venus en général.

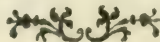
Et puis il écrit trop vite. *Les Lois de Minos* furent composées en moins de huit jours. « C'est l'œuvre de six jours, » écrivait-il au sujet d'*Olympie*. A quoi d'Alembert répondait spirituellement : « L'auteur n'aurait pas dû se reposer le septième jour. » On s'explique aisément que le style, toujours facile et clair, soit en maint endroit faible, prosaïque et même incorrect.

Disons enfin que Voltaire, toutes les fois qu'il se sert de la tragédie pour polémiquer, s'interdit presque par cela même de faire œuvre d'art. Ainsi en fut-il quand il se mit en tête de refaire les tragédies du vieux Crébillon : *Oreste*, *Rome sauvée*, *les Pélopidés* ont été écrites pour confondre son rival et non dans l'élan d'une inspiration sincère. Les pièces *philosophiques* ne sont que des pamphlets découpés en plusieurs morceaux et déclamés tour à tour par des héros impersonnels.

Voilà les défauts marquants de Voltaire poète tragique ; mais ils n'annihilent pas la valeur de son œuvre. Voltaire a eu réellement le sens de la tragédie ; il y a apporté une ardeur toujours jeune et une admirable agilité d'esprit, et ce qu'il a produit n'est pas indigne de son nom. Si l'on met à part les pièces de combat¹, intéressantes seulement pour l'histoire des idées et de la société, il reste les tragédies proprement littéraires. Celles-ci ont des mérites ; quelques-unes, entre autres *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope*, sont réellement émouvantes et très supérieures aux médiocres productions du XVIII^e siècle ; ce sont elles qui représentent le mieux pour nous le véritable talent dramatique de Voltaire.

H. LEGRAND.

¹. *Mahomet*, *Socrate*, *Saül*, *Olympie*, *le Triumvirat*, *les Scythes*, *les Gicours*, *les lois de Minos*, etc.



Les plus importantes *Éditions complètes du théâtre de Voltaire* sont celles de Grasset, Lausanne, 1772, 8 vol. in-8°; — Didot, Paris, an IX, 12 vol. in-18; — Laplace, Paris, 1873, in-8° à 2 colonnes.

On peut encore se reporter aux éditions des *Œuvres complètes de Voltaire*, dont les principales sont les éditions de *Beuchot* (Lefèvre, Didot, etc.), Paris, 1826 et années suivantes, 72 vol. in-8°; — Hachette, Paris, 1866-67, 46 vol. in-18 (édition fréquemment réimprimée); — *Avenel* (Bureau du « Siècle »), Paris, 1867 et années suivantes, 8 vol. in-4° à 2 colonnes; — *Moland* (Garnier), Paris, 1877-1883, 52 vol. in-8°. (Voir la Bibliographie générale de Voltaire au tome 1 des *Romans* [Bibliothèque Larousse].)

Nous avons généralement suivi dans cette édition du théâtre le texte de l'édition Moland, qui a pour base l'édition de *Kehl* (1784-89), celle-ci dérivant elle-même de l'*Édition encadrée* (1775), corrigée presque en entier de la main de Voltaire. — Nous avons indiqué en note les variantes essentielles.

TABLEAU DE L'ŒUVRE DRAMATIQUE DE VOLTAIRE

DATE	TRAGÉDIES	COMÉDIES	OPÉRAS ET DIVERTISSEMENTS
		15	
1718	<i>Œdipe.</i>		
1720	<i>Arlémire.</i>		
1724	<i>Mariamne.</i>		
1725		<i>L'Indiscret.</i>	<i>La Fête de Bélus</i> (divertissement).
1730	<i>Brutus.</i>		<i>Samson</i> , opéra (non représenté).
1732	<i>Eriphyle.</i>	<i>Les Originaux.</i>	<i>Tanis et Zélide</i> , tra- gédie pour être mise en musique (non représentée).
1733	<i>Zaïre.</i>		
1734	<i>Adélaïde du Guesclin</i>	<i>L'Echange.</i>	
1735	<i>La Mort de César.</i>		
1736	<i>Alzire.</i>	<i>L'Enfant prodigue.</i>	
1738		<i>L'Envieux</i> (non re- présenté).	
1740	<i>Zulime.</i>		<i>Pandore</i> , opéra.
1741	<i>Le Fanatisme ou Mahomet.</i>		
1743	<i>Mérope.</i>	<i>Thérèse.</i>	
1745			<i>La Princesse de Na- varre</i> , comédie-bal- let.

1. Nous indiquons la date de la première représentation, ou, à défaut, la date de première publication. Pour les pièces jouées ou publiées longtemps après leur composition, nous donnons la date de composition.

DATES	TRAGÉDIES	COMÉDIES	OPÉRAS ET DIVERTISSEMENTS
1745			<i>Le Temple de la Gloire</i> , opéra.
1747		<i>La Prude</i> .	
1748	<i>Sémiramis</i> .	<i>La Femme qui a raison</i> .	
1749			[son.]
1750	<i>Oreste</i> .		
1751	<i>Le Duc d'Alençon</i> (adaptation d' <i>Adélaïde du Guesclin</i>).		
1752	<i>Le Duc de Foix</i> (id.). <i>Rome sauvée ou Catilina</i> .		
1755	<i>L'Orphelin de la Chine</i> .		
1759	<i>Socrate</i> (ouvrage dramatique en prose).		
1760	<i>Tancrède</i> .	<i>L'Écossaise</i> .	
1762		<i>Le Droit du seigneur</i> .	
1763	<i>Saül</i> (drame en prose).		
1764	<i>Olympie</i> .		
	<i>Le Triumvirat</i> .		
1767	<i>Les Scythes</i> .	<i>Charlot</i> , pièce dramatique.	
1769	<i>Les Guèbres</i> (non représentés).	<i>Le Dépositaire</i> .	<i>Le Baron d'Otrante</i> , opéra-buffa (non représenté). <i>Les Deux Tonneaux</i> , esquisse d'un opéra-comique.
1770	<i>Sophonisbe</i> (jouée en 1774).		
1771	<i>Les Pélopidés ou Atrée et Thyeste</i> (non représenté).		
1773	<i>Les Lois de Minos</i> (non représenté).		
1774	<i>Don Père</i> (non représenté).		
1776			<i>L'Hôte et l'Hôtesse</i> , divertissement.
1778	<i>Irène</i> .		
1779	<i>Agathocle</i> (posth.).		

Deux traductions publiées en 1764 : *Jules César*, de Shakespeare, et *l'Héraclius espagnol ou la Comédie fameuse*, de Calderon.

QUELQUES IDÉES DRAMATIQUES DE VOLTAIRE D'APRÈS SES PRÉFACES

Si la comédie doit être la représentation des mœurs, cette pièce semble être assez de ce caractère. On y voit un mélange de sérieux et de plaisanterie, de comique et de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarrée ; souvent même une seule aventure produit tous ces contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison dans laquelle un père gronde, une fille occupée de sa passion pleure, le fils se moque des deux, et quelques parents prennent différemment part à la scène. On raille très souvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voisine ; et la même personne a quelquefois ri et pleuré de la même chose dans le même quart d'heure.

Une dame très respectable étant un jour au chevet d'une de ses filles qui était en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écriait en fondant en larmes : « Mon Dieu, rendez-la-moi, et prenez tous mes autres enfants ! » Un homme qui avait épousé une autre de ses filles s'approcha d'elle, et la tirant par la manche : « Madame, dit-il, les gendres en sont-ils ? » Le sang-froid et le comique avec lequel il prononça ces paroles fit un tel effet sur cette dame affligée qu'elle sortit en éclatant de rire ; tout le monde la suivit en riant ; et la malade, ayant su de quoi il était question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des scènes de bouffonnerie et des scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté ; d'autres toutes sérieuses, d'autres mélangées, d'autres où l'attendrissement va jusqu'aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre ; et si l'on me demandait quel genre est le meilleur, je répondrais : « Celui qui est le mieux traité. »

...Encore une fois, tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux. (Préface de *l'Enfant Prodigue* [1736].)

Comédie

Il n'en est pas des règles de la bienséance, toujours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théâtre, qui sont les trois unités : il y aurait de la faiblesse et de la stérilité à étendre une action au delà de l'espace de temps et du lieu convenable. Demandez à quiconque aura inséré dans une pièce trop d'événements la raison de cette faute : s'il est de bonne foi, il vous dira qu'il n'a pas eu assez de génie pour remplir sa pièce d'un seul fait ; et s'il prend deux jours et deux villes pour son action, croyez que c'est parce qu'il n'aurait pas eu l'adresse de la resserrer dans l'espace de trois heures et dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la vraisemblance. Il en est tout autrement de celui qui hasarderait un spectacle horrible sur le théâtre : il ne choquerait point la vraisemblance ; et cette hardiesse, loin de supposer de la faiblesse dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie pour mettre, par ses vers, de la véritable grandeur dans une action qui, sans un style sublime, ne serait qu'atroce et dégoûtante....

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies me paraît un goût efféminé ; l'en proscrire toujours est une mauvaise humeur bien déraisonnable. (*Discours sur la tragédie*, placé en tête de la tragédie de *Brutus* [1730].)

C'est au théâtre anglais que je dois la hardiesse que j'ai eue de mettre sur la scène les noms de nos rois et des anciennes familles du royaume. Il me paraît que cette nouveauté pourrait être la source d'un genre de tragédie qui nous est inconnu jusqu'ici, et dont nous avons besoin. Il se trouvera sans doute des génies heureux qui perfectionneront cette idée, dont *Zaire* n'est qu'une faible ébauche. (Épître dédicatoire de *Zaire* [1732].)

Je sais que toute la pompe de l'appareil ne vaut pas une pensée sublime ou un sentiment ; de même que la parure n'est presque rien sans la beauté. Je sais bien que ce n'est pas un grand mérite de parler aux yeux ; mais j'ose être sûr que le sublime et le touchant portent un coup beaucoup plus sensible quand ils sont soutenus d'un appareil convenable, et qu'il faut frapper l'âme et les yeux à la fois. Ce sera le partage des génies qui viendront après nous. (Épître dédicatoire de *Tanocrède* [1760].)

On a choisi des personnages dans l'ordre commun. On n'a pas craint de hasarder sur la scène un jardinier, une jeune fille qui a prêté la main aux travaux rustiques de son père, des officiers, dont l'un commande dans une place frontière, et dont l'autre est lieutenant dans la compagnie de son frère ; enfin un des acteurs est un simple soldat. De tels personnages, qui se rapprochent plus de la nature, et la simplicité du style qui leur convient, ont paru devoir faire plus d'impression et mieux concourir au but proposé que des princes amoureux et des princesses passionnées : les théâtres ont assez retenti de ces aventures tragiques qui ne se passent qu'entre des souverains, et qui sont de peu d'utilité pour le reste des hommes. (*Discours historique et critique*, écrit à l'occasion de la tragédie des *Guèbres* [1769].)



Z A Y R E,
T R A G E D I E.

REPRESENTÉE A PARIS
Aux mois d'Aouſt, Novem-
bre & Décembre 1732.



Imprimée à Rouen

Chez J O R E Pere & Fils,

Et se vend

A P A R I S,

Chez JEAN-BAPTISTE BAUCHÉ, à la descente du
Pont-neuf, proche les Augustins, à Saint Jean-
Baptiste dans le desert.

M D C C X X I I I.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1733

personnages disponibles - causale

PERSONNAGES

OROSMANE, sultan¹ de Jérusalem.

LUSIGNAN, prince du sang des rois de Jérusalem².

ZAIRE, }
FATIME, } esclaves du sultan.

NÉRESTAN, }
CHATILLON, } chevaliers français.
National français

CORASMIN, }
MÉLÉDOR, } officiers du sultan.

UN ESCLAVE.

SUITE.

La scène est au sérail de Jérusalem.

1. *Sultan*, altération du mot arabe *sultan*, *soultan*, empereur, fut au moyen âge un titre donné aux lieutenants généraux des califes, à des princes mahométans et aux souverains d'Égypte.

2. Jérusalem, prise par les Croisés en 1099, devint la capitale d'un royaume chrétien dont Godefroy de Bouillon fut le premier roi. Elle retomba au pouvoir des musulmans en 1187.



*collaboration
des notes
chiffres
L. M.*

*collaboration
de l'édit
transcription
dans le projet*

*collaboration
des notes
des chiffres
p. 10*

*collaboration
de l'édit
chiffres*

l'homme qui est le plus raisonnable
l'homme qui est le plus jaloux

Voltaire
Corneille
Molière
Lafontaine
Racine
M. de Voltaire
M. de La Fontaine
M. de Racine
M. de Corneille
M. de Molière
M. de Lafontaine

ZAÏRE

Tragédie - 1732

NOTICE HISTORIQUE ET ANALYTIQUE

ZAÏRE fut jouée pour la première fois le 13 août 1732 sur la scène du Théâtre-Français. Voltaire avait écrit cette pièce d'enthousiasme ; elle avait été achevée en vingt-deux jours. Elle n'eut pas d'abord un franc succès : il y avait beaucoup de négligences de style, et la versification en était lâche. Voltaire s'empessa d'effacer les taches qui lui avaient été signalées. Dès lors le succès de Zaïre grandit et devint immense ; on la mit à côté des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine.

Voltaire dans Zaïre avait tenté de renouveler les traditions et de montrer qu'on pouvait faire une belle tragédie, en en demandant la matière, non plus à l'antiquité, mais au moyen âge. « Ou je suis fort trompé, écrivait-il, ou ce sera la pièce la plus singulière que nous ayons au théâtre. Les noms de Montmorenci, de saint Louis, de Saladin, de Jésus et de Mahomet s'y trouveront. On y parlera de la Seine et du Jourdain, de Paris et de Jérusalem. On aimera, on baptisera, on tuera... » En outre Voltaire n'était pas fâché de répondre au reproche qu'on lui avait souvent fait de ne pas mettre assez d'amour dans ses tragédies. Il entreprit de prouver qu'il était capable de peindre la passion la plus tendre et la plus furieuse ; et il y réussit. Enfin il avait voulu transporter sur la scène française, en l'adaptant au goût et à la régularité classiques, le caractère d'Othello ; mais le personnage d'Orosmane est loin d'égalier la sauvage grandeur du héros shakspearien.

• • •

ACTE I^{er}. — Zaïre, captive dès son enfance au sérail du sultan Orosmane, s'est fait aimer de lui et elle l'aime aussi. Elle en fait l'aveu à sa confidente Fatime, qui lui reproche de trahir ainsi

la religion chrétienne, la religion de ses pères. Orosmane va épouser Zaïre, mais il ne veut la devoir qu'à son amour. A ce moment arrive Nérestan, chevalier français, qui apporte de France la rançon de dix chrétiens. Orosmane lui en accorde cent ; toutefois il refuse de mettre en liberté Lusignan et Zaïre.

ACTE II. — Zaïre obtient d'Orosmane la liberté de Lusignan. Celui-ci reconnaît bientôt en Nérestan et en Zaïre deux de ses enfants qui lui furent ravis lors du sac de Césarée. En apprenant que sa fille a grandi dans la religion musulmane, Lusignan est accablé de douleur. Zaïre, émue, consent à revenir au christianisme.

ACTE III. — Nérestan vient dire à Zaïre que Lusignan se meurt et la presse de recevoir le baptême, Zaïre lui confie qu'elle aime le sultan et qu'elle est sur le point de l'épouser. Nérestan supplie sa sœur de renoncer à cette union ou au moins de ne pas s'y résoudre avant d'avoir été baptisée. Zaïre le promet, non sans douleur. Orosmane vient alors chercher Zaïre pour célébrer aussitôt son mariage avec elle. Elle lui demande un délai. Orosmane, étonné, soupçonne Nérestan d'être l'amant de Zaïre.


ACTE IV. — Orosmane signifie à Zaïre qu'il l'oublie et qu'il va prendre une autre épouse. Zaïre pleure; le sultan, attendri, renonce à son projet et lui accorde un jour de répit avant de recevoir d'elle l'aveu de son secret. Là-dessus on apporte à Orosmane un billet intercepté que Nérestan envoyait à Zaïre pour lui fixer un rendez-vous. Une jalousie féroce s'empare d'Orosmane ; il ordonne de remettre le billet à Zaïre afin d'éprouver l'infidèle.

ACTE V. — Orosmane, furieux à la nouvelle que Zaïre a accepté le rendez-vous, la poignarde au moment où elle s'y rend. On amène Nérestan enchaîné. Orosmane apprend qu'il était le frère de Zaïre. Désespéré de cette affreuse erreur, il se tue, après avoir ordonné la mise en liberté de Nérestan et de tous les chrétiens.

o o o

VERS DE ZAÏRE FRÉQUEMMENT CITÉS

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux. (I, 1.)
Des chevaliers français tel est le caractère,
Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère. (II, III.)
Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux, abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploreraient pour mes tristes enfants ;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie ! (II, III.)
.....Zaïre, vous pleurez ? (IV, II.)
Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur. (IV, V.)



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. FALKENER, MARCHAND ANGLAIS¹

(1733)

Vous êtes Anglais, mon cher ami, et je suis né en France ; mais ceux qui aiment les arts sont tous concitoyens. Les honnêtes gens qui pensent ont à peu près les mêmes principes et ne composent qu'une république : ainsi il n'est pas plus étrange de voir aujourd'hui une tragédie française dédiée à un Anglais, ou à un Italien, que si un citoyen d'Éphèse ou d'Athènes avait autrefois adressé son ouvrage à un Grec d'une autre ville. Je vous offre donc cette tragédie comme à mon compatriote dans la littérature et comme à mon ami intime.

Je jouis en même temps du plaisir de pouvoir dire à ma nation de quel oeil les négociants sont regardés chez vous ; quelle estime on sait avoir en Angleterre pour une profession qui fait la grandeur de l'État ; et avec quelle supériorité quelques-uns d'entre vous représentent leur patrie dans le parlement et sont au rang des législateurs.

Je sais bien que cette profession est méprisée de nos petits-maîtres ; mais vous savez aussi que nos petits-maîtres et les vôtres sont l'espèce la plus ridicule qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre.

Une raison encore qui m'engage à m'entretenir de belles-lettres avec un Anglais plutôt qu'avec un autre, c'est votre heureuse liberté de penser ; elle en communique à mon esprit ; mes idées se trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient
Semble disposer de mon âme :
S'il sent vivement, il m'enflamme ;
Et s'il est fort, il me soutient.
Un courtisan pétri de feinte
Fait dans moi tristement passer
Sa défiance et sa contrainte ;
Mais un esprit libre et sans crainte
M'enhardit et me fait penser.
Mon feu s'échauffe à sa lumière,

1. Voltaire, en dédiant *Zaïre* au négociant Falkener, voulait témoigner sa gratitude à celui dont il avait été l'hôte pendant son exil en Angleterre. C'était la pre-

mière fois qu'on adressait une dédicace à un marchand ; cela parut d'une hardiesse extrême. Falkener fut bafoué et parodié de cent façons

Ainsi qu'un jeune peintre, instruit
 Sous Le Moine ¹ et sous Largillière ²,
 De ces maîtres qui l'ont conduit
 Se rend la touche familière ;
 Il prend malgré lui leur manière
 Et compose avec leur esprit.
 C'est pourquoi Virgile se fit
 Un devoir d'admirer Homère ;
 Il le suivit dans sa carrière,
 Et son émule il se rendit,
 Sans se rendre son plagiaire ³.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma pièce je vous en fasse une longue apologie : je pourrais vous dire pourquoi je n'ai pas donné à Zaire une vocation plus déterminée au christianisme, avant qu'elle reconnût son père, et pourquoi elle cache son secret à son amant, etc. ; mais les esprits sages qui aiment à rendre justice verront bien mes raisons sans que je les indique : pour les critiques déterminés, qui sont disposés à ne pas me croire, ce serait peine perdue que de les leur dire.

Je me vanterai seulement avec vous d'avoir fait une pièce assez simple, qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuse simplicité
 Fut un des plus dignes partages
 De la savante antiquité.
 Anglais, que cette nouveauté
 S'introduise dans vos usages.
 Sur votre théâtre infecté
 D'horreurs, de gibets, de carnages
 Mettez donc plus de vérité,
 Avec de plus nobles images.
 Addison ⁴ l'a déjà tenté ;

1. Le Moine (1688-1737), peintre d'histoire. Il peignit le plafond de la chapelle de la Vierge à Saint-Sulpice et le plafond du salon d'Hercule à Versailles. Ce dernier travail lui valut le titre de premier peintre du roi et une pension de 4000 livres. Le Moine est souvent maniéré ; à force de chercher l'élégance, il tombe dans l'afféterie ; ses figures sont mièvres et contournées. Il fut le maître de Boucher.

2. Largillière (1656-1746), qu'on a appelé le Van Dyck français, fut surtout un peintre de portraits. Ses œuvres sont remarquables par la correction du dessin et la vérité du coloris. Parmi ses tableaux les plus célèbres, on peut citer ceux de Louis XIV, du cardinal de Noailles et plusieurs portraits de lui-même.

3. Variante.

Sans se rendre son plagiaire.
 Ainsi dans les bras d'un mari,
 Une femme, lui faisant fête,
 De son amant tendre et chéri
 Se remplit vivement la tête

Elle voit là son cher objet,
 Elle en a l'âme possédée,
 Et fait un fils qu', trait pour trait,
 Est bientôt le vivant portrait
 De celui dont elle eut l'idée.

Nous donnons sous forme de variantes les passages que la police fit supprimer dans cette dédicace en 1733, et qui ont été imprimés pour la première fois en 1820.

4. Addison (1672-1719), né à Milston (Wiltshire), fut homme politique en même temps qu'écrivain. Il entra dans les fonctions publiques et se rangea du côté des wighs (libéraux) ; il fut secrétaire d'Etat en 1717. Mais il s'occupa surtout de littérature ; il publia un grand nombre d'articles dans le *Spectateur* et écrivit pour le théâtre. Sa tragédie de *Caton* remporta un grand succès. Le style d'Addison est remarquable par sa pureté et son élégance, il est très classique. Addison était peu profond, mais il avait beaucoup de goût et d'esprit. Ce-taient des qualités qui ne pouvaient manquer de plaire à Voltaire.

C'était le poète des sages,
 Mais il était trop concerté ;
 Et dans son *Caton* si vanté,
 Ses deux filles, en vérité,
 Sont d'insipides personnages.
 Imitiez du grand Addison
 Seulement ce qu'il a de bon ;
 Polissez la rude action
 De vos Melpomènes sauvages ;
 Travaillez pour les connaisseurs
 De tous les temps, de tous les âges ;
 Et répandez dans vos ouvrages
 La simplicité de vos mœurs.

Que messieurs les poètes anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner *Zaïre* pour modèle : je leur prêche la simplicité naturelle et la douceur des vers ; mais je ne me fais point du tout le saint de mon sermon. Si *Zaïre* a eu quelque succès, je le dois beaucoup moins à la bonté de mon ouvrage qu'à la prudence que j'ai eue de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été possible. J'ai flatté en cela le goût de mon auditoire : on est assez sûr de réussir, quand on parle aux passions des gens plus qu'à leur raison. On veut de l'amour, quelque bon chrétien que l'on soit, et je suis très persuadé que bien en prit au grand Corneille de ne s'être pas borné, dans *Polyeucte*, à faire casser les statues de Jupiter par les néophytes ; car telle est la corruption du genre humain que peut-être

De *Polyeucte* la belle âme
 Aurait faiblement attendri,
 Et les vers chrétiens qu'il déclame
 Seraient tombés dans le décri,
 N'eût été l'amour de sa femme
 Pour ce païen son favori¹,
 Qui méritait bien mieux sa flamme
 Que son bon dévot de mari.

Même aventure à peu près est arrivée à *Zaïre*. Tous ceux qui vont aux spectacles m'ont assuré que, si elle n'avait été que convertie, elle aurait peu intéressé ; mais elle est amoureuse de la meilleure foi du monde, et voilà ce qui a fait sa fortune. Cependant il s'en faut bien que j'aie échappé à la censure.

Plus d'un éplucheur intraitable
 M'a vétillé, m'a critiqué :
 Plus d'un railleur impitoyable
 Prétendait que j'avais croqué,

1. Pauline aime le chevalier romain Sévère, mais elle demeure fidèle à son époux *Polyeucte*.

Et peu clairement expliqué
 Un roman très peu vraisemblable,
 Dans ma cervelle fabriqué ;
 Que le sujet en est tronqué,
 Que la fin n'est pas raisonnable ;
 Même on m'avait pronostiqué
 Ce sifflet tant épouvantable,
 Avec quoi le public choqué
 Régale un auteur misérable.
 Cher ami, je me suis moqué
 De leur censure insupportable :
 J'ai mon drame en public risqué ;
 Et le parterre favorable,
 Au lieu de siffler, m'a claqué.
 Des larmes même ont offusqué
 Plus d'un œil, que j'ai remarqué
 Pleurer de l'air le plus aimable.
 Mais je ne suis point requinqué¹
 Par un succès si désirable :
 Car j'ai comme un autre marqué
 Tous les déficit de ma fable.
 Je sais qu'il est indubitable
 Que, pour former œuvre parfait,
 Il faudrait se donner au diable ;
 Et c'est ce que je n'ai pas fait².

1. Être requinqué ou se requinquer, vieux mot qui signifie : se pavaner, se donner des airs.

2. Variante.

Et c'est ce que je n'ai pas fait.

Si on peut répondre de quelque chose, j'imagine que cette pièce de théâtre sera la dernière que je risquerai. J'aime les lettres ; mais plus je les aime plus je suis fâché de les voir peu accueillir : on jouit ici avec un peu trop d'indifférence des plaisirs qu'un homme procure avec beaucoup de peine. Voici par exemple un spectacle représenté à la cour : on y va par étiquette, comme à une cérémonie ordinaire, sans daigner s'y intéresser, sans s'informer souvent du nom de l'auteur, que pour l'accabler en passant d'un mot de critique médisante et souvent absurde. Enfin ce même public qui l'a applaudi va le voir tourner en ridicule au théâtre italien et à la foire, et jouit de son humiliation avec plus de joie qu'il n'a joui de ses veilles. Ce n'est pas tout : la calomnie le poursuit avec fureur ; on cherche à le perdre quand on ne peut l'avilir. Si l'homme de lettres est médiocre, il tombe dans le mépris le plus humiliant ; s'il réussit, il se fait les ennemis les plus cruels. Je sais, et il faut le dire aux étrangers pour l'honneur de ma nation, il n'y a point de

pays en Europe où il y ait tant de belles fondations pour les arts. Nous avons des académies de toute espèce ; mais le frelon y prend trop souvent la place de l'abeille. Ce n'est pas assez de ces honneurs frivoles souvent avilis par ceux qu'on en veut orner ; on trouve dans ces lieux avec étonnement le faiseur de madrigaux, souvent encore des gens plus obscurs, que rien ne sauve du mépris public que leur peu de renommée. Le mérite, que quelquefois on y admet, ou s'y refuse, ou s'y voit avec indignation : il semble même que, pour remplir cette place, il faille être plus accablé de la risée publique qu'honoré des applaudissements qu'on donne aux auteurs révérés. Les têtes qu'on y couronne de laurier n'en sont pas à tel point couvertes qu'on n'y découvre encore les restes du chardon qui ceignait leur front sacré. Mais quand il serait vrai qu'on donne aux auteurs pour le mérite ne fussent remplies que par lui, que sont-elles sans les récompenses ? et que deviennent les arts, s'ils ne sont soutenus par les regards du maître, et par l'attrait le plus flatteur de la considération ? Ils peuvent déperir au milieu des abris élevés par eux ; abris que le temps détruit tous les jours ; bâtiments dont la mémoire subsiste, et dont à peine on reconnaît la trace : les ar-

Je n'ose me flatter que les Anglais fassent à *Zaïre* le même honneur qu'ils ont fait à *Brutus*, dont on a joué la traduction sur le théâtre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni assez dévots pour vous soucier beaucoup du vieux Lusignan, ni assez tendres pour être touchés de *Zaïre*. Vous passez pour aimer mieux une intrigue de conjurés qu'une intrigue d'amants. On croit qu'à votre théâtre on bat des mains au mot de *patrie* et chez nous à celui d'*amour* ; cependant la vérité est que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos tragédies. Si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'est pas que vos héros de théâtre ne soient amoureux, mais c'est qu'ils expriment rarement leur passion d'une manière naturelle. Nos amants parlent en amants, et les vôtres ne parlent encore qu'en poètes.

Si vous permettez que les Français soient vos maîtres en galanterie, il y a bien des choses en récompense que nous pourrions prendre de vous. C'est au théâtre anglais que je dois la hardiesse que j'ai eue de mettre sur la scène les noms de nos rois et des anciennes familles du royaume. Il me paraît que cette nouveauté pourrait être la source d'un genre de tragédie qui nous est inconnu jusqu'ici, et dont nous avons besoin. Il se trouvera sans doute des génies heureux qui perfectionneront cette idée, dont *Zaïre* n'est qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuera en France de protéger les lettres, nous aurons assez d'écrivains. La nature forme presque toujours des hommes en tout genre de talent ; il ne s'agit que de les encourager et de les employer. Mais si ceux qui se distinguent un peu n'étaient soutenus par quelque récompense honorable, et par l'attrait plus flatteur de la considération, tous les beaux-arts pourraient bien dépérir au milieu des abris élevés pour eux, et ces arbres plantés par Louis XIV dégénéraient faute de culture : le public aurait toujours du goût, mais les grands maîtres manqueraient. Un sculpteur, dans son académie, verrait des hommes médiocres à côté de lui, et n'élèverait pas sa pensée jusqu'à Girardon¹ et au Puget², un peintre se contenterait de se croire supérieur à son confrère, et ne songerait pas à égaler le Poussin. Puissent les successeurs de Louis XIV suivre toujours l'exemple de ce grand roi, qui donnait d'un coup d'œil une noble émulation à tous les artistes ! Il encourageait à la fois un Racine et un Van Robais³... Il portait notre commerce et notre gloire par delà les Indes ; il étendait ses grâces sur des étrangers étonnés d'être connus et récompensés par notre cour. Partout où était le mérite, il avait un protecteur dans Louis XIV.

bres plantés par Louis XIV dégèrent faute de culture. Le public aura toujours du goût ; mais les grands maîtres manqueront : un sculpteur, dans son académie, verra des hommes médiocres à côté de lui, et n'élèvera pas sa pensée jusqu'à Girardon et à Puget ; un peintre se contentera d'être supérieur à son confrère, et ne songera pas à égaler Le Poussin. Louis XIV donnait d'un coup d'œil une noble émulation à tous les artistes. M. Colbert, le père des arts, sous ce grand roi, encourageait à la fois un Racine et un Van Robais ; il portait notre commerce et notre gloire par delà les Indes ; il étendait les libéralités de son maître sur des étrangers, étonnés d'être

connus et récompensés par notre cour. Partout où était le mérite, il avait un protecteur dans Louis XIV.

1. L'auteur du *Mausolée de Richelieu*, dans l'église de la Sorbonne, à Paris.

2. Connu surtout par son *Milon de Crotona*, qui est au musée du Louvre.

3. Josse Van Robais (1630-1685), manufacturier né à Courtrai. Il vint en France, appelé par Colbert, et établit à Abbeville une manufacture de draps qui rivalisa bientôt avec celles d'Angleterre et de Hollande. Le roi Louis XIV lui accorda pour lui et ses ouvriers des lettres de naturalisation et le libre exercice de la religion protestante.

Car de son astre bienfaisant
 Les influences libérales,
 Du Caire au bord de l'Occident,
 Et sous les glaces boréales,
 Cherchaient le mérite indigent.
 Avec plaisir ses mains royales
 Répandaient la gloire et l'argent :
 Le tout sans brigue et sans cabales.
 Guillelmini, Viviani ¹,
 Et le céleste Cassini ²,
 Au près des lis venaient se rendre,
 Et quelque forte pension
 Vous aurait pris le grand Newton,
 Si Newton avait pu se prendre.
 Ce sont là les heureux succès
 Qui faisaient la gloire immortelle
 De Louis et du nom français.
 Ce Louis était le modèle
 De l'Europe et de vos Anglais.
 On craignait que, par ses progrès,
 Il n'envahît à tout jamais
 La monarchie universelle ;
 Mais il l'obtint par ses bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous des fondations pareilles aux monuments de la munificence de nos rois, mais votre nation y supplée. Vous n'avez pas besoin des regards du maître pour honorer et récompenser les grands talents en tout genre. Le chevalier Steele et le chevalier Wanbruck étaient en même temps auteurs comiques et membres du parlement. La primatie du docteur Tillotson ³, l'ambassade de M. Prior ⁴, la charge de M. Newton, le ministère de M. Addison, ne sont que les suites ordinaires de la considération qu'ont chez vous les grands hommes. Vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des mausolées et des statues après leur mort ; il n'y a point jusqu'aux actrices célèbres qui n'aient chez vous leur place dans les temples à côté des grands poètes.

Votre Oldfield ⁵ et sa devancière
 Bracegirdle la minaudière,

1. Vincent Viviani (1622-1703), géomètre, né à Florence, fut élève de Galilée et de Torricelli. Louis XIV le pensionna et lui offrit la place de premier astronome à Paris. Viviani refusa pour ne pas quitter sa patrie. Il déclina de même les offres séduisantes du roi de Pologne, Casimir. Il était membre associé de l'Académie des sciences de Paris.

2. Jean-Dominique Cassini (1625-1712), appelé d'Italie en France par Louis XIV, organisa l'Observatoire de Paris et fut membre de l'Académie des sciences. Il s'était naturalisé Français.

3. Tillotson, théologien anglais, né en 1630, mort en 1694, auteur de sermons qui le mettent au premier rang des prédicateurs anglais ; il fut nommé secrétaire du cabinet du roi en 1689, puis archevêque de Cantorbéry, primat et premier pair du royaume.

4. Mathieu Prior (1664-1721), poète anglais, fut nommé en 1690 secrétaire d'ambassade à la Haye, puis au congrès de Ryswick et à la cour de France, où il devint ministre plénipotentiaire.

5. Actrice mariée à un grand seigneur anglais.

Pour avoir su dans leurs beaux jours
 Réussir au grand art de plaire,
 Ayant achevé leur carrière,
 S'en furent avec le concours
 De votre république entière,
 Sous un grand poêle de velours,
 Dans votre église pour toujours
 Loger de superbe manière.
 Leur ombre en paraît encor fière,
 Et s'en vante avec les Amours :
 Tandis que le divin Molière ¹,
 Bien plus digne d'un tel honneur,
 A peine obtint le froid bonheur
 De dormir dans un cimetière ;
 Et que l'aimable Le Couvreur ²,
 A qui j'ai fermé la paupière,
 N'a pas eu même la faveur
 De deux cierges et d'une bière,
 Et que monsieur de Laubinière
 Porta la nuit, par charité,
 Ce corps autrefois si vanté,
 Dans un vieux fiacre empaqueté,
 Vers le bord de notre rivière.
 Voyez-vous pas à ce récit
 L'Amour irrité qui gémit,
 Qui s'envole en brisant ses armes,
 Et Melpomène toute en larmes,
 Qui m'abandonne et se bannit
 Des lieux ingrats qu'elle embellit
 Si longtemps de ses nobles charmes ³ ?

1. Variante.

Tandis que le sage Molière,
 Bien plus digne d'un tel honneur,
 Obtient à peine la faveur
 D'un misérable cimetière ;
 Et que l'aimable Le Couvreur,
 A qui j'ai fermé la paupière,
 Ne put trouver un enterreur,
 Et que monsieur de Laubinière
 Porta la nuit, par charité,
 Ce corps autrefois si vanté,
 Dans un vieux fiacre empaqueté,
 Vers les bords de notre rivière.
 Que mon cœur en a palpité !
 Cher ami, que j'ai détesté
 La rigueur inhospitalière
 Dont ce cher objet fut traité !
 Cette gothique indignité
 N'a-t-elle donc pas révolté
 Les Muses et l'Europe entière ?
 Voyez-vous pas, etc...

2. La grande actrice Adrienne Le Couvreur mourut en 1730, presque subitement. On dit même qu'elle fut empoisonnée. La persécution du clergé ajouta encore au bruit que fit cette mort. La sépulture religieuse lui fut refusée, et des portefaix, à une heure du matin, l'enterrèrent clandestinement près des bords de la Seine, au coin de la rue de Bourgogne.

3. Variante.

Si longtemps de ses nobles charmes.
 Voilà en partie, mon cher Falkener, les raisons pour lesquelles je prends congé, comme je le crois, et comme je ne l'assure pourtant pas, de notre théâtre français. Permettez-moi d'ajouter à cette épître dédicatoire, dictée par mon cœur et par ma liberté, une petite pièce de vers assez connue dans ce pays-ci, et qui trouve naturellement sa place à la tête de cette tragédie. C'est etc...

Tout semble ramener les Français à la barbarie dont Louis XIV et le cardinal de Richelieu les ont tirés. Malheur aux politiques qui ne connaissent pas le prix des beaux-arts ! La terre est couverte de nations aussi puissantes que nous. D'où vient cependant que nous les regardons presque toutes avec peu d'estime ? c'est par la raison qu'on méprise dans la société un homme riche dont l'esprit est sans goût et sans culture. Surtout ne croyez pas que cet empire de l'esprit, et cet honneur d'être le modèle des autres peuples, soit une gloire frivole : ce sont les marques infaillibles de la grandeur d'un peuple. C'est toujours sous les plus grands princes que les arts ont fleuri, et leur décadence est quelquefois l'époque de celle d'un État. L'histoire est pleine de ces exemples : mais ce sujet me mènerait trop loin. Il faut que je finisse cette lettre déjà trop longue, en vous envoyant un petit ouvrage qui trouve naturellement sa place à la tête de cette tragédie. C'est une épître en vers à celle qui a joué le rôle de Zaire ¹ : je lui devais au moins un compliment pour la façon dont elle s'en est acquittée :

Car le prophète de la Mecque
 Dans son sérail n'a jamais eu
 Si gentille Arabesque ou Grecque ;
 Son œil noir, tendre et bien fendu,
 Sa voix, et sa grâce intrinsèque,
 Ont mon ouvrage défendu
 Contre l'auditeur qui rebègue :
 Mais quand le lecteur morfondu
 L'aura dans sa bibliothèque,
 Tout mon honneur sera perdu.

Adieu, mon ami ; cultivez toujours les lettres et la philosophie, sans oublier d'envoyer des vaisseaux dans les échelles du Levant. Je vous embrasse de tout mon cœur.

VOLTAIRE.

A M. LE CHEVALIER FALKENER

AMBASSADEUR D'ANGLETERRE A LA PORTE OTTOMANE

(1736)

Mon cher ami (car votre nouvelle dignité d'ambassadeur rend seulement notre amitié plus respectable, et ne m'empêche pas de me servir ici d'un titre plus sacré que le titre de ministre : le nom d'ami est bien au-dessus de celui d'excellence),

Je dédie à l'ambassadeur d'un grand roi et d'une nation libre le même ouvrage que j'ai dédié au simple citoyen, au négociant anglais ².

1. M^{lle} Gaussin.

2. Ce que M. de Voltaire avait prévu dans sa dédicace de *Zaire* est arrivé. Monsieur Falkener a été un des meilleurs ministres et est devenu un des hommes les plus

considérables de l'Angleterre. C'est ainsi que les auteurs devraient dédier leurs ouvrages, au lieu d'écrire des lettres d'esclave à des gens dignes de l'être. (*Note de 1752.*)

Ceux qui savent combien le commerce est honoré dans votre patrie n'ignorent pas aussi qu'un négociant y est quelquefois un législateur, un bon officier, un ministre public.

Quelques personnes corrompues par l'indigne usage de ne rendre hommage qu'à la grandeur ont essayé de jeter un ridicule sur la nouveauté d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a osé, sur un théâtre consacré au mauvais goût et à la médisance, insulter à l'auteur de cette dédicace, et à celui qui l'avait reçue : on a osé lui reprocher d'être un négociant¹. Il ne faut point imputer à notre nation une grossièreté si honteuse, dont les peuples les moins civilisés rougiraient. Les magistrats qui veillent parmi nous sur les mœurs, et qui sont continuellement occupés à réprimer le scandale, furent surpris alors ; mais le mépris et l'horreur du public pour l'auteur connu de cette indignité sont une nouvelle preuve de la politesse des Français.

Les vertus qui forment le caractère d'un peuple sont souvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des esprits légers et bas en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes sans goût, impolis et grossiers ; et on en trouve dans Paris.

Oubliés-les, comme ils sont oubliés du public ; et recevez ce second hommage : je le dois d'autant plus à un Anglais que cette tragédie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite et jouée avec tant de succès, on a parlé de moi sur votre théâtre avec tant de politesse et de bonté que j'en dois ici un remerciement public à votre nation.

Je ne peux mieux faire, je crois, pour l'honneur des lettres, que d'apprendre ici à mes compatriotes les singularités de la traduction et de la représentation de *Zaire* sur le théâtre de Londres.

M. Hill², homme de lettres, qui paraît connaître le théâtre mieux qu'aucun auteur anglais, me fit l'honneur de traduire ma pièce, dans le dessein d'introduire sur votre scène quelques nouveautés, et pour la manière d'écrire les tragédies, et pour celle de les réciter. Je parlerai d'abord de la représentation.

L'art de déclamer était chez vous un peu hors de la nature : la plupart de vos acteurs tragiques s'exprimaient souvent plus en poètes saisis d'enthousiasme qu'en hommes que la passion inspire. Beaucoup de comédiens avaient encore outré ce défaut ; ils déclamaient des vers ampoulés, avec une fureur et une impétuosité qui est au beau naturel ce que les convulsions sont à l'égard d'une démarche noble et aisée.

Cet air d'emportement semblait étranger à votre nation ; car elle est naturellement sage, et cette sagesse est quelquefois prise pour de la froideur par les étrangers. Vos prédicateurs ne se permettent jamais un ton de déclamateur. On rirait chez vous d'un avocat qui s'échaufferait dans son plaider. Les seuls comédiens étaient outrés. Nos acteurs, et surtout nos actrices de Paris, avaient ce défaut il y a quelques années : ce fut M^{lle} Le

1. On joua une mauvaise farce à la comédie italienne de Paris, dans laquelle on insultait grossièrement plusieurs personnes de mérite et entre autres M. Falkener. Le sieur Hérault, lieutenant de police, permit

cette indignité, et le public la siffla. (Note de l'édition de 1748.)

2. Hill (1685-1750), poète dramatique anglais. Ses meilleurs ouvrages sont les adaptations qu'il fit de *Zaire* et de *Mérope*.

Couvreur qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un auteur italien de beaucoup d'esprit et de sens :

*La leggiadra Couvreur ¹ sola non trotta
Per quella strada dove i suoi compagni
Van di galoppo tutti quanti in frotta ;
Se avvien ch'ella pianga, o che si lagni
Senza quegli urli spaventosi loro,
Ti muove sì che in pianger l'accompagni.*

Ce même changement que M^{lle} Le Couvreur avait fait sur notre scène, M^{lle} Cibber ² vient de l'introduire sur le théâtre anglais, dans le rôle de Zaire. Chose étrange, que dans tous les arts ce ne soit qu'après bien du temps qu'on vienne enfin au naturel et au simple !

Une nouveauté qui va paraître plus singulière aux Français, c'est qu'un gentilhomme de votre pays³, qui a de la fortune et de la considération, n'a pas dédaigné de jouer sur votre théâtre le rôle d'Orosmane. C'était un spectacle assez intéressant de voir les deux principaux personnages remplis, l'un par un homme de condition, et l'autre par une jeune actrice de dix-huit ans, qui n'avait pas encore récité un vers de sa vie.

Cet exemple d'un citoyen qui a fait usage de son talent pour la déclamation n'est pas le premier venu parmi vous. Tout ce qu'il y a de surprenant en cela, c'est que nous nous en étonnions.

Nous devrions faire réflexion que toutes les choses de ce monde dépendent de l'usage et de l'opinion. La cour de France a dansé sur le théâtre avec les acteurs de l'Opéra, et on n'a rien trouvé en cela d'étrange, sinon que la mode de ces divertissements ait fini. Pourquoi sera-t-il plus étonnant de réciter que de danser en public? Y a-t-il d'autre différence entre ces deux arts, sinon que l'un est autant au-dessus de l'autre que les talents où l'esprit a quelque part sont au-dessus de ceux du corps? Je le répète encore, et je le dirai toujours : aucun des beaux-arts n'est méprisable ; et il n'est véritablement honteux que d'attacher de la honte aux talents.

Venons à présent à la traduction de *Zaire*, et au changement qui vient de se faire chez vous dans l'art dramatique.

Vous aviez une coutume à laquelle M. Addison, le plus sage de vos écrivains, s'est asservi lui-même, tant l'usage tient lieu de raison et de loi. Cette coutume peu raisonnable était de finir chaque acte par des vers d'un goût différent du reste de la pièce ; et ces vers devaient nécessairement renfermer une comparaison. Phèdre, en sortant du théâtre, se comparait poétiquement à une biche ; Cato, à un rocher ; Cléopâtre, à des enfants qui pleurent jusqu'à ce qu'ils soient endormis.

Le traducteur de *Zaire* est le premier qui ait osé maintenir les droits de la nature contre un goût si éloigné d'elle. Il a proscrit cet usage ; il a senti

1. Seule, la charmante Le Couvreur ne s'engage pas sur cette route où ses compagnons, tous autant qu'ils sont, galopent en foule. S'il arrive qu'elle pleure ou se lamenté, sans pousser comme eux des hurlements épouvantables, elle émeut telle-

ment qu'on pleure avec elle. (*Traduction de MM. Jolivet et Averou.*)

2. C'était une jeune actrice de dix-huit ans, qui n'avait pas encore joué la tragédie, et dont la tentative fut un coup de maître.

3. C'était un parent de Hill.

que la passion doit parler un langage vrai, et que le poète doit se cacher toujours pour ne laisser paraître que le héros.

C'est sur ce principe qu'il a traduit, avec naïveté et sans aucune enflure, tous les vers simples de la pièce, que l'on gâterait, si on voulait les rendre beaux.

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas. (Acte I, scène I.)

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux. (I, I.)

Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié. (I, I.)

Non, la reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour. (I, I.)

Je me croirais hai d'être aimé faiblement. (I, II.)

Je veux avec excès vous aimer et vous plaire. (I, II.)

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin. (IV, II.)

L'art le plus innocent tient de la perfidie. (IV, II.)

Tous les vers qui sont dans ce goût simple et vrai sont rendus mot à mot dans l'anglais. Il eût été aisé de les orner, mais le traducteur a jugé autrement que quelques-uns de mes compatriotes : il a aimé, et il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet le style doit être conforme au sujet. *Alzire*, *Brutus* et *Zaïre* demandaient, par exemple, trois sortes de versifications différentes.

Si Bérénice se plaignait de Titus, et Ariane de Thésée, dans le style de *Cinna*, Bérénice et Ariane ne toucheraient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour, si l'on cherche d'autres ornements que la simplicité et la vérité.

Il n'est pas question ici d'examiner s'il est bien de mettre tant d'amour dans les pièces de théâtre. Je veux que ce soit une faute, elle est et sera universelle ; et je ne sais quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre humain.

Ce qui est certain, c'est que, dans ce défaut, les Français ont réussi plus que toutes les autres nations anciennes et modernes mises ensemble. L'amour paraît sur nos théâtres avec des bienséances, une délicatesse, une vérité qu'on ne trouve point ailleurs. C'est que de toutes les nations la française est celle qui a le plus connu la société.

Le commerce continué si vif et si poli des deux sexes a introduit en France une politesse assez ignorée ailleurs.

La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. Et des mœurs encore austères parmi vous, des querelles politiques, des guerres de religion, qui vous avaient rendus farouches, vous ôtent, jusqu'au temps de Charles II ¹, la douceur de la société, au milieu même de la liberté. Les poètes ne devaient donc savoir,

1. Charles II (1630-1685), par les mesures qu'il prit en faveur des catholiques, mécontenta la majorité de la nation attachée

à la religion anglicane ; il provoqua ainsi de violentes dissensions intestines et l'opposition énergique du parlement.

ni dans aucun pays, ni même chez les Anglais, la manière dont les honnêtes gens traitent l'amour.

La bonne comédie fut ignorée jusqu'à Molière, comme l'art d'exprimer sur le théâtre des sentiments vrais et délicats fut ignoré jusqu'à Racine, parce que la société ne fut, pour ainsi dire, dans sa perfection que de leur temps. Un poète, du fond de son cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vues ; il aura plus tôt fait cent odes et cent épîtres qu'une scène où il faut faire parler la nature.

Votre Dryden¹, qui d'ailleurs était un très grand génie, mettait dans la bouche de ses héros amoureux ou des hyperboles de rhétorique, ou des indécences, deux choses également opposées à la tendresse.

Si M. Racine fait dire à Titus²,

« Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois ; »

votre Dryden fait dire à Antoine :

« Ciel ! comme j'aimai ! Témoin les jours et les nuits qui suivaient en dansant sous vos pieds. Ma seule affaire était de vous parler de ma passion ; un jour venait et ne voyait rien qu'amour ; un autre venait, et c'était de l'amour encore. Les soleils étaient las de nous regarder, et moi je n'étais point las d'aimer. »

Il est bien difficile d'imaginer qu'Antoine ait en effet tenu de pareils discours à Cléopâtre.

Dans la même pièce, Cléopâtre parle ainsi à Antoine :

« Venez à moi, venez dans mes bras, mon cher soldat ; j'ai été trop longtemps privée de vos caresses. Mais quand je vous embrasserai, quand vous serez tout à moi, je vous punirai de vos cruautés, en laissant sur vos lèvres l'impression de mes ardents baisers. »

Il est très vraisemblable que Cléopâtre parlait souvent dans ce goût, mais ce n'est point cette indécence qu'il faut représenter devant une audience respectable.

Quelques-uns de vos compatriotes ont beau dire : « C'est là la pure nature ; » on doit leur répondre que c'est précisément cette nature qu'il faut voiler avec soin.

Ce n'est pas même connaître le cœur humain de penser qu'on doit plaire davantage en présentant ces images licencieuses ; au contraire, c'est fermer l'entrée de l'âme aux vrais plaisirs. Si tout est d'abord à découvert, on est rassasié ; il ne reste plus rien à désirer, et on arrive tout d'un coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie a des plaisirs que les gens grossiers ne connaissent pas.

Les spectateurs, en ce cas, sont comme les amants qu'une jouissance trop prompte dégoûte : ce n'est qu'à travers cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées qui feraient rougir, présentées de trop près. C'est ce voile qui fait

1. John Dryden (1631-1701), un des grands poètes dramatiques anglais. Ses principales pièces sont *les Femmes rivales*, *l'Empereur indien*, *don Sébastien*, *Tout pour l'amour*, son chef-d'œuvre. Dryden, au jugement de Pope, savait « unir dans le vers

la variété à une harmonie soutenue, la majesté d'une marche périodique à une énergie divine ». Il n'échappait pas toujours au mauvais goût de son époque. Ses inimitiés littéraires sont restées célèbres.

2. *Bérénice*, acte II, scène II.

le charme des honnêtes gens ; il n'y a point pour eux de plaisir sans bienséance.

Les Français ont connu cette règle plus tôt que les autres peuples, non pas parce qu'ils sont *sans génie et sans hardiesse*, comme le dit ridiculement l'inégal et impétueux Dryden, mais parce que, depuis la régence d'Anne d'Autriche, ils ont été le peuple le plus sociable et le plus poli de la terre ; et cette politesse n'est point une chose arbitraire, comme ce qu'on appelle civilité ; c'est une loi de la nature qu'ils ont heureusement cultivée plus que les autres peuples.

Le traducteur de *Zaïre* a respecté presque partout ces bienséances théâtrales, qui vous doivent être communes comme à nous ; mais il y a quelques endroits où il s'est livré encore à d'anciens usages.

Par exemple, lorsque, dans la pièce anglaise, Orosmane vient annoncer à Zaïre qu'il croit ne la plus aimer, Zaïre lui répond en se roulant par terre. Le sultan n'est point ému de la voir dans cette posture ridicule et de désespérer, et le moment d'après il est tout étonné que Zaïre pleure.

Il lui dit cet hémistiche (acte IV, scène II) :

Zaïre, vous pleurez !

Il aurait dû lui dire auparavant :

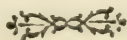
Zaïre, vous vous roulez par terre !

Aussi ces trois mots, *Zaïre, vous pleurez*, qui font un grand effet sur notre théâtre, n'en ont fait aucun sur le vôtre, parce qu'ils étaient déplacés. Ces expressions familières et naïves tirent toute leur force de la seule manière dont elles sont amenées. *Seigneur, vous changez de visage*, n'est rien par soi-même ; mais le moment où ces paroles si simples sont prononcées dans *Mithridate* (acte III, scène v¹) fait frémir.

Ne dire que ce qu'il faut, et de la manière dont il le faut, est, ce me semble, un mérite dont les Français, si vous m'en exceptez, ont plus approché que les écrivains des autres pays. C'est, je crois, sur cet art que notre nation doit en être crue. Vous nous apprenez des choses plus grandes et plus utiles : il serait honteux à nous de ne le pas avouer. Les Français qui ont écrit contre les découvertes du chevalier Newton sur la lumière en rougissent ; ceux qui combattent la gravitation en rougiront bientôt.

Vous devez vous soumettre aux règles de notre théâtre, comme nous devons embrasser votre philosophie. Nous avons fait d'aussi bonnes expériences sur le cœur humain que vous sur la physique. L'art de plaire semble l'art des Français, et l'art de penser paraît le vôtre. Heureux, monsieur, qui, comme vous, les réunit !

1. Racine met ces mots dans la bouche de Monime au moment où elle déclare à Mithridate son amour pour Xipharès. — Scène vi indiquait par erreur Voltaire.



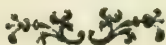
AVERTISSEMENT¹

On a imprimé Français par un *a*, et on en usera ainsi dans la nouvelle édition de *la Henriade*. Il faut en tout se conformer à l'usage, et écrire autant qu'on peut comme on prononce ; il serait ridicule de dire en vers, les *François* et les *Anglois*, puisqu'en prose tout le monde prononce *Français*². Il n'est pas même à croire que jamais cette dure prononciation, *François*, revienne à la mode. Tous les peuples adoucissent insensiblement la prononciation de leur langue. Nous ne disons plus la *Roine*, mais la *Reine*. *Août* se prononce *Oût*, etc. On dira toujours *Gaulois* et *François*, parce que l'idée d'une nation grossière inspire naturellement un son plus dur, et que l'idée d'une nation plus polie communique à la voix un son plus doux. Les Italiens en sont venus jusqu'à retrancher l'*h* absolument. Chez les Anglais, la moitié des consonnes qui remplissaient leurs mots, et qui les rendaient trop durs, ne se prononcent plus. En un mot tout ce qui contribue à rendre une langue plus douce sans affectation doit être admis.

1. Cet avertissement de Voltaire ne se trouve que dans l'édition de 1736.

2. Jusqu'à Voltaire, en effet, on écrivait français, monnoie, j'aimois, etc. Il faut remarquer que cette orthographe avait une

valeur historique ; on avait autrefois prononcé françois, etc. La prononciation à était une prononciation populaire de Paris qui avait fini par prévaloir parmi les gens du monde.



3 lettres
1732 - l'acteur par l'opéra
la religion a guidé les pas dans un labyrinthe
de l'ignorance

ZAÏRE

— 1732 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE — ZAÏRE, FATIME.

FATIME

Je ne m'attendais pas, jeune et belle Zaïre,
Aux nouveaux sentiments que ce lieu vous inspire.
Quel espoir si flatteur, ou quels heureux destins
De vos jours ténébreux ont fait des jours sereins ?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes.
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes ;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave Français devait guider nos pas !
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux ;
Compagnes d'un époux et reines en tous lieux,
Libres sans déshonneur, et sages sans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte !
Ne soupirez-vous plus pour cette liberté ?
Le sérail d'un soudan, sa triste austérité,
Ce nom d'esclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez-vous Solyme ¹ aux rives de la Seine ?

ZAÏRE

~~On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.~~
Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
Au sérail des soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.
Le reste de la terre, anéanti pour moi,
M'abandonne au soudan qui nous tient sous sa loi ;
Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance :
Vivre sous Orosmane est ma seule espérance ;
Le reste est un vain songe.

1. Autre nom de Jérusalem.

FATIME

Avez-vous oublié

Ce généreux Français, dont la tendre amitié
 Nous promit si souvent de rompre notre chaîne ?
 Combien nous admirions son audace hautaine !
 Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
 Perdus par les chrétiens sous les murs de Damas !
 Orosmane vainqueur, admirant son courage,
 Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.
 Nous l'attendons encor ; sa générosité
 Devait payer le prix de notre liberté :
 N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance ?

ZAÏRE

Peut-être sa promesse a passé sa puissance.
 Depuis plus de deux ans il n'est point revenu.
 Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
 Promet beaucoup, tient peu, permet à son courage
 Des serments indiscrets pour sortir d'esclavage.
 Il devait délivrer dix chevaliers chrétiens,
 Venir rompre leurs fers ou reprendre les siens :
 J'admire trop en lui cet inutile zèle :
 Il n'y faut plus penser.

FATIME

Mais s'il était fidèle,

S'il revenait enfin dégager ses serments,
 Ne voudriez-vous pas ?...

ZAÏRE

Fatime, il n'est plus temps.

Tout est changé...

FATIME

Comment ? que prétendez-vous dire ?

ZAÏRE

Va, c'est trop te celer le destin de Zaïre.
 Le secret du soudan doit encor se cacher ;
 Mais mon cœur dans le tien se plaît à s'épancher.
 Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives
 On te fit du Jourdain abandonner les rives,
 Le ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
 D'une main plus puissante a choisi le secours.
 Ce superbe Orosmane...

FATIME

Eh bien !

ZAÏRE

Ce soudan même,
Ce vainqueur des chrétiens... chère Fatime... il m'aime...
 Tu rougis... je t'entends... garde-toi de penser
 Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser ;
 Que d'un maître absolu la superbe¹ tendresse
 M'offre l'honneur honteux du rang de sa maîtresse,
 Et que j'essuie enfin l'outrage et le danger
 Du malheureux éclat d'un amour passager.
 Cette fierté qu'en nous soutient la modestie
 Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie.
 Plutôt que jusque-là j'abaisse mon orgueil,
 Je verrais sans pâlir les fers et le cercueil.
 Je m'en vais t'étonner ; son superbe courage
A mes faibles appas présente un pur hommage.
 Parmi tous ces objets à lui plaire empressés,
 J'ai fixé ses regards à moi seule adressés ;
 Et l'hymen, confondant leurs intrigues fatales,
 Me soumettra bientôt son cœur et mes rivales.

FATIME

Vos appas, vos vertus, sont dignes de ce prix :
Mon cœur en est flatté plus qu'il n'en est surpris.
 Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites.
 Je me vois avec joie au rang de vos sujettes.

ZAÏRE

Sois toujours mon égale, et goûte mon bonheur ;
 Avec toi partagé, je sens mieux sa douceur.

FATIME

Hélas ! puisse le ciel souffrir cet hyménée !
 Puisse cette grandeur qui vous est destinée,
 Qu'on nomme si souvent du faux nom de bonheur,
 Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur !
 N'est-il point en secret de frein qui vous retienne ?
 Ne vous souvient-il plus que vous fûtes chrétienne ?

ZAÏRE

Ah ! que dis-tu ? pourquoi rappeler mes ennuis ?
 Chère Fatime, hélas ! sais-je ce que je suis ?

1. Ce mot avait souvent autrefois le sens d'orgueilleux.

Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?
Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître ?

FATIME

Nérestan, qui naquit non loin de ce séjour,
Vous dit que d'un chrétien vous reçûtes le jour.
Que dis-je ? cette croix qui sur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec soin conservée,
Ce signe des chrétiens, que l'art dérobe aux yeux
Sous le brillant éclat d'un travail précieux ;
Cette croix, dont cent fois mes soins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains est-elle demeurée
Comme un gage secret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous avez quitté.

ZAÏRE

Je n'ai point d'autre preuve ; et mon cœur qui s'ignore
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre ¹ ?
La coutume, la loi, plia mes premiers ans
A la religion des heureux musulmans.
Je le vois trop : les soins qu'on prend de notre enfance
Forment nos sentiments, nos mœurs, notre croyance.
J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout ; et la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères
Que l'exemple et le temps nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.
Prisonnière en ces lieux, tu n'y fus renfermée
Que lorsque ta raison, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau :
Pour moi, des Sarrasins esclave en mon berceau,
La foi de nos chrétiens me fut trop tard connue.
Contre elle cependant loin d'être prévenue,
Cette croix, je l'avoue, a souvent malgré moi
Saisi mon cœur surpris de respect et d'effroi :
J'osais l'invoquer même avant qu'en ma pensée
D'Orosmane en secret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables lois
Dont ici Nérestan me parla tant de fois ;

1. Variante.

Peut-il suivre une loi que mon amant abhorre ?

La coutume en ces lieux plia mes premiers ans.

(Édition de 1740.)

Ces lois qui, de la terre écartant les misères,
Des humains attendris font un peuple de frères ;
Obligés de s'aimer, sans doute ils sont heureux.

FATIME

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contre eux ?
A la loi musulmane à jamais asservie,
Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie ;
Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

ZAÏRE

Qui lui refuserait le présent de son cœur ?
De toute ma faiblesse il faut que je convienne ;
Peut-être sans l'amour j'aurais été chrétienne ;
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié :
Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Orosmane, et mon âme enivrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux sa grâce, ses exploits ;
Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de rois ;
A cet aimable front que la gloire environne :
Je ne te parle point du sceptre qu'il me donne ;
Non, la reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Orosmane, et non son diadème ;
~~Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.~~
Peut-être j'en crois trop un penchant si flatteur,
Mais si le ciel, sur lui déployant sa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie,
Si le ciel sous mes lois eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui
Pour l'élever à soi descendrait jusqu'à lui.

FATIME

On marche vers ces lieux ; sans doute c'est lui-même.

ZAÏRE

Mon cœur, qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, absent de ce palais,
Enfin son tendre amour le rend à mes souhaits.

SCÈNE II. — OROSMANE, ZAÏRE, FATIME.

OROSMANE

Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée,

J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour,
 Devoir en musulman vous parler sans détour.
 Les soudans qu'à genoux cet univers contemple,
 Leurs usages, leurs droits, ne sont point mon exemple ;
 Je sais que notre loi, favorable aux plaisirs,
 Ouvre un champ sans limite à nos vastes désirs ;
 Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendresses,
 Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtresses ;
 Et tranquille au sérail, dictant mes volontés,
 Gouverner mon pays du sein des voluptés.
 Mais la mollesse est douce, et sa suite est cruelle ;
 Je vois autour de moi cent rois vaincus par elle ;
 Je vois de Mahomet ces lâches successeurs,
 Ces califes tremblants dans leurs tristes grandeurs,
 Couchés sur les débris de l'autel et du trône,
 Sous un nom sans pouvoir languir dans Babylone :
 Eux qui seraient encore, ainsi que leurs aïeux,
 Maîtres du monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
 Bouillon leur arracha Solyme et la Syrie ;
 Mais bientôt, pour punir une secte ennemie,
 Dieu suscita le bras du puissant Saladin ¹ ;
 Mon père, après sa mort, asservit le Jourdain ;
 Et moi, faible héritier de sa grandeur nouvelle,
 Maître encore incertain d'un État qui chancelle,
 Je vois ces fiers ² chrétiens, de rapine altérés,
 Des bords de l'Occident vers nos bords attirés.
 Et lorsque la trompette et la voix de la guerre
 Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
 Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
 Aux langueurs d'un sérail abandonner mes jours.
 J'atteste ici la gloire, et Zaïre, et ma flamme,
 De ne choisir que vous pour maîtresse et pour femme,
 De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
 De partager mon cœur entre la guerre et vous.
 Ne croyez pas non plus que mon honneur confie
 La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie ³,
 Du sérail des soudans gardes injurieux,
 Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux.

1. Saladin (1137-1193), premier sultan ayoubite d'Égypte, lutta contre le royaume chrétien de Jérusalem ; battu à Ramla, il fut victorieux à Tibériade et fit prisonnier le roi Guy de Lusignan ; il prit Jérusalem en 1187. Cet événement provoqua la troi-

sième croisade. Saladin perdit Saint-Jean-d'Acre, mais il garda Jérusalem et finit par reprendre l'avantage.

2. *Fiers* : farouches.

3. Périphrase dans le goût du XVIII^e siècle, pour désigner les cunuques.

Je sais vous estimer autant que je vous aime,
 Et sur votre vertu me fier à vous-même.
 Après un tel aveu, vous connaissez mon cœur ;
 Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur.
 Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
 Corromprait de mes jours la durée odieuse,
 Si vous ne receviez les dons que je vous fais
 Qu'avec ces sentiments que l'on doit aux bienfaits.
 Je vous aime, Zaïre, et j'attends de votre âme
 Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
 Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment
 Je me croirais haï d'être aimé faiblement.
 De tous mes sentiments tel est le caractère.
 Je veux avec excès vous aimer et vous plaire. *Not. arbitraire*
 Si d'un égal amour votre cœur est épris,
 Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix ;
 Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
 Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuse.

ZAIËRE

Vous, seigneur, malheureux ! Ah ! si votre grand cœur
 A sur mes sentiments pu fonder son bonheur,
 S'il dépend en effet de mes flammes secrètes,
 Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes ?
 Ces noms chers et sacrés, et d'amant, et d'époux,
 Ces noms nous sont communs : et j'ai par-dessus vous
 Ce plaisir, si flatteur à ma tendresse extrême,
 De tenir tout, seigneur, du bienfaiteur que j'aime ;
 De voir que ses bontés font seules mes destins,
 D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains ;
 De révéler, d'aimer un héros que j'admire.
 Oui, si parmi les cœurs soumis à votre empire
 Vos yeux ont discerné les hommages du mien,
 Si votre auguste choix...

SCÈNE III. — OROSMANE, ZAIËRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN

Cet esclave chrétien
 Qui sur sa foi, seigneur, a passé dans la France,
 Revient au moment même et demande audience.

FATIME

O ciel !

OROSMANE

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas ?

CORASMIN

Dans la première enceinte il arrête ses pas.
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître,
Dans ces augustes lieux, un chrétien pût paraître.

OROSMANE

Qu'il paraisse. En tous lieux, sans manquer de respect
Chacun peut désormais jouir de mon aspect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles
Qui font de tant de rois des tyrans invisibles.

SCÈNE IV. — OROSMANE, ZAIRE, FATIME,
CORASMIN, NÉRESTAN.

NÉRESTAN

Respectable ennemi qu'estiment les chrétiens,
Je reviens dégager mes serments et les tiens ;
J'ai satisfait à tout ; c'est à toi d'y souscrire ;
Je te fais apporter la rançon de Zaïre,
Et celle de Fatime, et de dix chevaliers,
Dans les murs de Solyme illustres prisonniers.
Leur liberté, par moi trop longtemps retardée,
Quand je reparaitrais leur dut être accordée :
Sultan, tiens ta parole ; ils ne sont plus à toi,
Et dès ce moment même ils sont libres par moi.
Mais, grâce à mes soins, quand leur chaîne est brisée,
A t'en payer le prix ma fortune épuisée,
Je ne le cèle pas, m'ôte l'espoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste.
J'arrache des chrétiens à leur prison funeste ;
Je remplis mes serments, mon honneur, mon devoir ;
Il me suffit : je viens me mettre en ton pouvoir ;
Je me rends prisonnier et demeure en otage.

OROSMANE

Chrétien, je suis content de ton noble courage ;
Mais ton orgueil ici se serait-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité ?

Reprends ta liberté, remporte tes richesses,
 A l'or de ces rançons joins mes justes largesses :
 Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
 Je t'en veux donner cent ; tu les peux demander.
 Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie
 Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie ;
 Qu'ils jugent en partant qui méritait le mieux,
 Des Français ou de moi, l'empire de ces lieux ¹.
 Mais parmi ces chrétiens que ma bonté délivre
 Lusignan ne fut point réservé pour te suivre :
 De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté ;
 Son nom serait suspect à mon autorité :
 Il est du sang français qui régnait à Solyme ;
 On sait son droit au trône, et ce droit est un crime.
 Du destin qui fait tout tel est l'arrêt cruel :
 Si j'eusse été vaincu, je serais criminel.
 Lusignan dans les fers finira sa carrière
 Et jamais du soleil ne verra la lumière.
 Je le plains, mais pardonne à la nécessité
 Ce reste de vengeance et de sévérité.
 Pour Zaïre, crois-moi, sans que ton cœur s'offense,
 Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance ;
 Tés chevaliers français, et tous leurs souverains,
 S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.
 Tu peux partir.

NÉRESTAN

Qu'entends-je? Elle naquit chrétienne.
 J'ai pour la délivrer ta parole et la sienne ;
 Et quant à Lusignan, ce vieillard malheureux,
 Pourrait-il...?

OROSMANE

Je t'ai dit, chrétien, que je le veux.
 J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière,
 Se faisant estimer, commence à me déplaire :
 Sors, et que le soleil levé sur mes États
 Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

FATIME

O Dieu, secourez-nous !

OROSMANE

Et vous, allez, Zaïre,
 Prenez dans le sérail un souverain empire ;

1. Var. Des Lusignan ou moi l'empire de ces lieux (1740).

Commandez en sultane, et je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCÈNE V. — OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE

Corasmin, que veut donc cet esclave infidèle?
Il soupirait... ses yeux se sont tournés vers elle ;
Les as-tu remarqués?

CORASMIN

Que dites-vous, seigneur?
De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

OROSMANE

Moi, jaloux ! qu'à ce point ma fierté s'avilisse !
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice !
Moi, que je puisse aimer comme l'on sait haïr !
Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour seul ma maîtresse asservie ;
Cher Corasmin, je l'aime avec idolâtrie :
Mon amour est plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne suis point jaloux... Si je l'étais jamais...
Si mon cœur... Ah ! chassons cette importune idée :
D'un plaisir pur et doux mon âme est possédée.
Va, fais tout préparer pour ces moments heureux
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux soins de mon empire,
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE. — NÉRESTAN, CHATILLON.

CHATILLON

O brave Nérestan, chevalier généreux,
Vous qui brisez les fers de tant de malheureux,
Vous, sauveur des chrétiens, qu'un Dieu sauveur envoie,
Paraissez, montrez-vous, goûtez la douce joie
De voir nos compagnons, pleurant à vos genoux,
Baiser l'heureuse main qui nous délivre tous.

Aux portes du sérail en foule ils vous demandent,
Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais sous notre bienfaiteur...

NÉRESTAN

Illustre Chatillon, modérez cet honneur ;
J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire :
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON

Sans doute ; et tout chrétien, tout digne chevalier,
Pour sa religion se doit sacrifier ;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres
Consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un si noble devoir !
Pour nous, tristes jouets du sort qui nous opprime,
Nous, malheureux Français, esclaves dans Solyme,
Oubliés dans les fers, où longtemps, sans secours,
Le père d'Orosmane abandonna nos jours,
Jamais nos yeux sans vous ne reverraient la France.

NÉRESTAN

Dieu s'est servi de moi, seigneur : sa providence
De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triste mélange altère ce bonheur !
Que de ce fier soudan la clémence odieuse
Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse !
Dieu me voit et m'entend ; il sait si dans mon cœur
J'avais d'autres projets que ceux de sa grandeur.
Je faisais tout pour lui : j'espérais de lui rendre
Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin¹ fit esclave avec moi,
Lorsque les ennemis de notre auguste foi,
Baignant de notre sang la Syrie enivrée,
Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée².
Du sérail des sultans sauvé par des chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,

1. Noradin, dont le véritable nom était Nur-Eddyn-Mahmoud, sultan de Syrie et d'Égypte, né en 1118, mort en 1173. Il combattit plusieurs fois les chrétiens, particulièrement auprès d'Alep ; il défit et tua Joselin, prince d'Antioche.

2. Ville de Palestine, sur la Méditerranée,

née, près des frontières de la Galilée et de la Samarie ; ravagée par Saladin, elle fut entièrement détruite par le sultan Baïbars en 1265.

Il existe aussi une autre ville du même nom en Syrie, au pied du Liban, non loin des sources du Jourdain.

Renvoye dans Paris sur ma seule parole,
 Seigneur, je me flattais, espérance frivole !
 De ramener Zaïre à cette heureuse cour
 Où Louis ¹ des vertus a fixé le séjour.
 Déjà même la reine, à mon zèle propice,
 Lui tendait de son trône une main protectrice.
 Enfin, lorsqu'elle touche au moment souhaité,
 Qui la tirait du sein de la captivité,
 On la retient... Que dis-je?... Ah ! Zaïre elle-même,
 Oubliant les chrétiens pour ce soudan qui l'aime...
 N'y pensons plus... Seigneur, un refus plus cruel
 Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel ;
 Des chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

CHATILLON

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie ;
 Disposez-en, seigneur, elle vous appartient.

NÉRESTAN

Seigneur, ce Lusignan, qu'à Solyme on retient,
 Ce dernier d'une race en héros si féconde,
 Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
 Ce héros malheureux, de Bouillon descendu,
 Aux soupirs des chrétiens ne sera point rendu.

CHATILLON

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine :
 Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne,
 Alors que dans les fers son chef est retenu ?
 Lusignan, comme à moi, ne vous est pas connu.
 Seigneur, remerciez le ciel, dont la clémence
 A pour votre bonheur placé votre naissance
 Longtemps après ces jours à jamais détestés,
 Après ces jours de sang et de calamités,
 Où je vis sous le joug de nos barbares maîtres
 Tomber ces murs sacrés conquis par nos ancêtres.
 Ciel ! si vous aviez vu ce temple abandonné,
 Du Dieu que nous servons le tombeau profané,
 Nos pères, nos enfants, nos filles et nos femmes,
 Au pied de nos autels expirant dans les flammes,
 Et notre dernier roi, courbé du faix des ans,
 Massacré sans pitié sur ses fils expirants !

1. Saint Louis.

Lusignan, le dernier de cette auguste race,
 Dans ces moments affreux ranimant notre audace,
 Au milieu des débris des temples renversés,
 Des vainqueurs, des vaincus, et des morts entassés,
 Terrible, et d'une main reprenant cette épée,
 Dans le sang infidèle à tout moment trempée,
 Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
 De notre sainte foi le signe redouté,
 Criant à haute voix : « Français, soyez fidèles... »
 Sans doute en ce moment, le couvrant de ses ailes,
 La vertu du Très-Haut, qui nous sauve aujourd'hui,
 Aplanissait sa route et marchait devant lui ;
 Et des tristes chrétiens la foule délivrée
 Vint porter avec nous ses pas dans Césarée.
 Là, par nos chevaliers, d'une commune voix,
 Lusignan fut choisi pour nous donner des lois.
 O mon cher Nêrestan ! Dieu, qui nous humilie,
 N'a pas voulu sans doute, en cette courte vie,
 Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu ;
 Vainement pour son nom nous avons combattu.
 Ressouvenir affreux, dont l'horreur me dévore !
 Jérusalem en cendre, hélas ! fumait encore,
 Lorsque dans notre asile attaqués et trahis,
 Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
 La flamme dont brûla Sion¹ désespérée
 S'étendit en fureur aux murs de Césarée :
 Ce fut là le dernier de trente ans de revers ;
 Là, je vis Lusignan chargé d'indignes fers :
 Insensible à sa chute, et grand dans ses misères,
 Il n'était attendri que des maux de ses frères.
 Seigneur, depuis ce temps, ce père des chrétiens,
 Resserré loin de nous, blanchi dans ses liens,
 Gémit dans un cachot, privé de la lumière,
 Oublié de l'Asie et de l'Europe entière.
 Tel est son sort affreux : qui pourrait aujourd'hui²,
 Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui ?

NÊRESTAN

Ce bonheur, il est vrai, serait d'un cœur barbare.
 Que je hais le destin qui de lui nous sépare !

1. Sion est une des montagnes de Jérusalem, et par extension désigne cette ville elle-même.

2. *V. ar.* Tel est son sort affreux. Eh ! qui peut aujourd'hui (1736).

Que vers lui vos discours m'ont sans peine entraîné !
 Je connais ses malheurs, avec eux je suis né ;
 Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre ;
 Votre prison, la sienne, et Césarée en cendre,
 Sont les premiers objets, sont les premiers revers
 Qui frappèrent mes yeux à peine encore ouverts.
 Je sortais du berceau ; ces images sanglantes
 Dans vos tristes récits me sont encor présentes.
 Au milieu des chrétiens dans un temple immolés,
 Quelques enfants, seigneur, avec moi rassemblés,
 Arrachés par des mains de carnage fumantes
 Aux bras ensanglantés de nos mères tremblantes,
 Nous fûmes transportés dans ce palais des rois,
 Dans ce même sérail, seigneur, où je vous vois.
 Noradin m'éleva près de cette Zaïre,
 Qui depuis... pardonnez si mon cœur en soupire,
 Qui depuis, égarée en ce funeste lieu,
 Pour un maître barbare abandonna son Dieu,

CHATILLON

Telle est des musulmans la funeste prudence,
 De leurs chrétiens captifs ils séduisent l'enfance ;
 Et je bénis le ciel, propice à nos desseins,
 Qui dans vos premiers ans vous sauva de leurs mains.
 Mais, seigneur, après tout, cette Zaïre même,
 Qui renonce aux chrétiens pour le soudan qui l'aime,
 De son crédit au moins nous pourrait secourir :
 Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir ?
 M'en croirez-vous ? Le juste, aussi bien que le sage,
 Du crime et du malheur sait tirer avantage.
 Vous pourriez de Zaïre employer la faveur
 A fléchir Orosmane, à toucher son grand cœur,
 A nous rendre un héros que lui-même a dû plaindre,
 Que sans doute il admire, et qui n'est plus à craindre.

NÉRESTAN

Mais ce même héros, pour briser ses liens,
 Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens ?
 Et quand il le voudrait, est-il en ma puissance
 D'obtenir de Zaïre un moment d'audience ?
 Croyez-vous qu'Orosmane y daigne consentir ?
 Le sérail à ma voix pourra-t-il se rouvrir ?
 Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
 Que faut-il espérer d'une femme infidèle,

A qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront,
 Et qui lira sa honte écrite sur mon front?
 Seigneur, il est bien dur, pour un cœur magnanime,
 D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime :
 Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

CHATILLON

Songez à Lusignan, songez à le servir.

NÉRESTAN

Eh bien !... Mais quels chemins jusqu'à cette infidèle
 Pourront...? On vient à nous. Que vois-je? ô ciel ! c'est elle.

SCÈNE II. — ZAIRE, CHATILLON, NÉRESTAN.

ZAIRE, à Nérestan.

C'est vous, digne Français, à qui je viens parler.
 Le soudan le permet, cessez de vous troubler ;
 Et rassurant mon cœur, qui tremble à votre approche,
 Chassez de vos regards la plainte et le reproche.
 Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous deux ;
 Je souhaite et je crains de rencontrer vos yeux.
 L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
 Une affreuse prison renferma notre enfance ;
 Le sort nous accabla du poids des mêmes fers,
 Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
 Il me fallut depuis gémir de votre absence,
 Le ciel porta vos pas aux rives de la France ;
 Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis ;
 Un entretien plus libre alors m'était permis.
 Esclave dans la foule, où j'étais confondue,
 Aux regards du soudan je vivais inconnue :
 Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,
 Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
 Revoyant des Français le glorieux empire,
 Y chercher la rançon de la triste Zaïre :
 Vous l'apportez : le ciel a trompé vos bienfaits ;
 Loin de vous, dans Solyme, il m'arrête à jamais.
 Mais, quoi que ma fortune ait d'éclat et de charmes,
 Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes.
 Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
 Chérir de vos vertus le tendre souvenir,
 Comme vous, des humains soulager la misère,

Protéger les chrétiens, leur tenir lieu de mère :
 Vous me les rendez chers, et ces infortunés...

NÉRESTAN

Vous, les protéger ! vous, qui les abandonnez !
 Vous, qui des Lusignan foulant aux pieds la cendre...

ZAÏRE

Je la viens honorer, seigneur, je viens vous rendre
 Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir :
 Oui, Lusignan est libre, et vous l'allez revoir.

CHATILLON

O ciel ! nous reverrions notre appui, notre père !

NÉRESTAN

Les chrétiens vous devraient une tête si chère !

ZAÏRE

J'avais sans espérance osé la demander :
 Le généreux soudan veut bien nous l'accorder :
 On l'amène en ces lieux.

NÉRESTAN

Que mon âme est émue !

ZAÏRE

Mes larmes, malgré moi, me dérobent sa vue ;
 Ainsi que ce vieillard, j'ai languï dans les fers ;
 Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts !

NÉRESTAN

Grand Dieu ! que de vertu dans une âme infidèle !

SCÈNE III. — ZAIRE, LUSIGNAN, CHATILLON,
 NÉRESTAN, PLUSIEURS ESCLAVES CHRÉTIENS.

LUSIGNAN

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle ?
 Suis-je avec des chrétiens ?... Guidez mes pas tremblants.
 Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.

(*En s'asseyant.*)

Suis-je libre en effet ?

ZAÏRE

Oui, seigneur, oui, vous l'êtes.

CHATILLON

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens...

LUSIGNAN

O jour ! ô douce voix !
Chatillon, c'est donc vous ? c'est vous que je revois !
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères ?
En quels lieux sommes-nous ? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux ;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

ZAÏRE

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connaître, seigneur, et chérir la vertu.

(En montrant Nérestan.)

Ce généreux Français, qui vous est inconnu,
Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix chrétiens payer la délivrance :
Le soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croît, en vous délivrant, égal son grand cœur.

LUSIGNAN

Des chevaliers français tel est le caractère ;
Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère.
Trop digne chevalier, quoi ! vous passez les mers
Pour soulager nos maux et pour briser nos fers ?
Ah ! parlez, à qui dois-je un service si rare ?

NÉRESTAN

Mon nom est Nérestan ; le sort, longtemps barbare
Qui dans les fers ici me mit presque en naissant,
Me fit quitter bientôt l'empire du Croissant.
A la cour de Louis guidé par mon courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage ;
Ma fortune et mon rang sont un don de ce roi,
Si grand par sa valeur, et plus grand par sa foi.
Je le suivis, seigneur, au bord de la Charente,
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,

Cédant à nos efforts trop longtemps captivés,
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés¹.
Venez, prince, et montrez au plus grand des monarques
De vos fers glorieux les vénérables marques :
Paris va révéler le martyr de la croix,
Et la cour de Louis est l'asile des rois.

LUSIGNAN

Hélas ! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,
Je combattais, seigneur, avec Montmorenci,
Melun, d'Estaing, de Nesle et ce fameux Couci².
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre :
Je vais au roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière :
Nérestan, Chatillon, et vous... de qui les pleurs
Dans ces moments si chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux père
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirants.
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :
O mon cher Chatillon, tu dois t'en souvenir !

CHATILLON

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

CHATILLON

Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

LUSIGNAN

Hélas ! et j'étais père, et je ne pus mourir !

1. Allusion aux victoires remportées par saint Louis sur les Anglais à Taillebourg et à Saintes en 1242.

2. Enguerrand III de Coucy, qui se distingua à Bouvines (ou Bovine). Il prit part aux troubles fomentés pendant la minorité

de saint Louis. Une de ses filles épousa le roi d'Ecosse, et il était beau-frère d'Othon IV. Ses possessions et ses alliances le rendaient redoutable ; on lui attribue la devise de sa maison : « Roy ne suis, ne prince, ne duc aussi ; je suis le sire de Coucy. »

Veillez du haut des cieux, chers enfants que j'implore,
 Sur mes autres enfants, s'ils sont vivants encore.
 Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
 Par de barbares mains pour servir conservés,
 Loin d'un père accablé, furent portés ensemble
 Dans ce même sérail où le ciel nous rassemble.

CHATILLON

Il est vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
 Je tenais votre fille à peine en son berceau :
 Ne pouvant la sauver, seigneur, j'allais moi-même
 Répandre sur son front l'eau sainte du baptême
 Lorsque les Sarrasins, de carnage fumants,
 Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglants.
 Votre plus jeune fils, à qui les destinées
 Avaient à peine encore accordé quatre années,
 Trop capable déjà de sentir son malheur,
 Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

NÉRESTAN

De quel ressouvenir mon âme est déchirée !
 A cet âge fatal j'étais dans Césarée ;
 Et tout couvert de sang, et chargé de liens,
 Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.

LUSIGNAN

Vous... seigneur !... Ce sérail éleva votre enfance?...
 (*En les regardant.*)
 Hélas ! de mes enfants auriez-vous connaissance ?
 Ils seraient de votre âge, et peut-être mes yeux...
 Quel ornement, madame, étranger en ces lieux ?
 Depuis quand l'avez-vous ?

ZAÏRE

Depuis que je respire.
 Seigneur... eh quoi ! d'où vient que votre âme soupire ?
 (*Elle lui donne la croix.*)

LUSIGNAN

Ah ! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAÏRE

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints !
 (*Il l'approche de sa bouche en pleurant.*)
 Seigneur, que faites-vous ?

LUSIGNAN

O ciel ! ô Providence !
 Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance ;
 Serait-il bien possible ? oui, c'est elle... je voi
 Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
 Et qui de mes enfants ornait toujours la tête,
 Lorsque de leur naissance on célébrait la fête ;
 Je revois... je succombe à mon saisissement.

ZAÏRE

Qu'entends-je ? et quel soupçon m'agite en ce moment ?
 Ah ! seigneur !...

LUSIGNAN

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,
 Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes !
 Dieu mort sur cette croix, et qui revis pour nous,
 Parle, achève, ô mon Dieu ! ce sont là de tes coups.
 Quoi ! madame, en vos mains elle était demeurée ?
 Quoi ! tous les deux captifs et pris dans Césarée ?

ZAÏRE

Oui, seigneur.

NÉRESTAN

Se peut-il ?

LUSIGNAN

Leur parole, leurs traits,
 De leur mère en effet sont les vivants portraits.
 Oui, grand Dieu ! tu le veux, tu permets que je voie...
 Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joie !
 Madame... Nérestan... soutiens-moi, Chatillon...
 Nérestan, si je dois vous nommer de ce nom,
 Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse
 Du fer dont à mes yeux une main furieuse...

NÉRESTAN

Oui, seigneur, il est vrai.

LUSIGNAN

Dieu juste ! heureux moments !

1. Var.

... Dieu qui voyez mes larmes !

Et toi, cher instrument du salut des mortels,
 Gage auguste d'un Dieu vivant sur nos autels,
 Bois rougi de son sang, relique incorruptible,
 Croix sur qui s'accomplit ce mystère terrible ;
 Dieu mort sur cette croix,...

Ces vers ont été publiés pour la première fois par M. Beuchot, d'après un manuscrit trouvé dans les bureaux de la police.

NÉRESTAN, *se jetant à genoux.*

Ah ! seigneur ! ah ! Zaïre !

LUSIGNAN

Approchez, mes enfants.

NÉRESTAN

Moi, votre fils !

ZAÏRE

Seigneur !

LUSIGNAN

Heureux jour qui m'éclaire !

Ma fille, mon cher fils ! embrassez votre père.

CHATILLON

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher !

LUSIGNAN

De vos bras, mes enfants, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère et triste famille,
Mon fils, digne héritier... vous... hélas ! vous, ma fille !
Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne ?
Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux !
Tu te tais ! je t'entends ! ô crime ! ô justes cieux !

ZAÏRE

Je ne puis vous tromper ; sous les lois d'Orosmane...
Punissez votre fille... elle était musulmane.

LUSIGNAN

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !
Ah ! mon fils ! à ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploreraient pour mes tristes enfants ;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines ;

C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
 C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi ;
 C'est le sang des martyrs... O fille encor trop chère !
 Connais-tu ton destin ? sais-tu quelle est ta mère ?
 Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
 Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
 Je la vis massacrer par la main forcenée,
 Par la main des brigands à qui tu t'es donnée !
 Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
 T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieus ;
 Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
 Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes ;
 En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
 En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
 Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres :
 Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
 Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais ;
 C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
 Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
 C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
 Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
 Tu n'y peux faire un pas, sans y trouver ton Dieu ;
 Et tu n'y peux rester, sans renier ton père,
 Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
 Je te vois dans mes bras, et pleurer, et frémir ;
 Sur ton front pâissant Dieu met le repentir ;
 Je vois la vérité dans ton cœur descendue ;
 Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
 Et je reprends ma gloire et ma félicité
 En dérobant mon sang à l'infidélité.

NÉRESTAN

Je revois donc ma sœur !... Et son âme...

ZAIRE

Ah ! mon père,
 Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire ?

LUSIGNAN

M'ôter, par un seul mot, ma honte et mes ennuis,
 Dire : Je suis chrétienne.

ZAIRE

Qui... seigneur... je le suis.

LUSIGNAN

Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire !

SCÈNE IV. — ZAIRE, LUSIGNAN, CHATILLON,
NÉRESTAN, CORASMIN.

CORASMIN

Madame, le soudan m'ordonne de vous dire
Qu'à l'instant de ces lieux il faut vous retirer
Et de ces vils chrétiens surtout vous séparer.
Vous, Français, suivez-moi ; de vous je dois répondre.

CHATILLON

Où sommes-nous, grand Dieu ! Quel coup vient nous confondre.

LUSIGNAN

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAÏRE

Hélas, seigneur !

LUSIGNAN

O vous que je n'ose nommer,
Jurez-moi de garder un secret si funeste.

ZAÏRE

Je vous le jure.

LUSIGNAN

Allez, le ciel fera le reste.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE. — OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE

Vous étiez, Corasmin, trompé par vos alarmes ;
Non, Louis contre moi ne tourne point ses armes ;
Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le destin n'a point faits ;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie,
Et venir arroser de leur sang odieux
Ces palmes, que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaisseaux la mer de la Syrie.
Louis, des bords de Chypre, épouvante l'Asie ;
Mais j'apprends que ce roi s'éloigne de nos ports ;
De la féconde Égypte il menace les bords ;

J'en reçois à l'instant la première nouvelle ;
 Contre les mamelus¹ son courage l'appelle :
 Il cherche Méledin², mon secret ennemi ;
 Sur leurs divisions mon trône est affermi.
 Je ne crains plus enfin l'Égypte ni la France.
 Nos communs ennemis cimentent ma puissance,
 Et, prodigues d'un sang qu'ils devraient ménager,
 Prennent en s'immolant le soin de me venger.
 Relâche ces chrétiens, ami, je les délivre ;
 Je veux plaire à leur maître et leur permets de vivre.
 Je veux que sur la mer on les mène à leur roi,
 Que Louis me connaisse et respecte ma foi.
 Mène-lui Lusignan ; dis-lui que je lui donne
 Celui que la naissance allie à sa couronne ;
 Celui que par deux fois mon père avait vaincu,
 Et qu'il tint enchaîné, tandis qu'il a vécu.

CORASMIN

Son nom cher aux chrétiens...

OROSMANE

Son nom n'est point à craindre.

CORASMIN

Mais, seigneur, si Louis...

OROSMANE

Il n'est plus temps de feindre.

Zaïre l'a voulu ; c'est assez : et mon cœur,
 En donnant Lusignan, le donne à mon vainqueur.
 Louis est peu pour moi ; je fais tout pour Zaïre ;
 Nul autre sur mon cœur n'aurait pris cet empire.
 Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir
 Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir,
 Quand, sur les faux avis des desseins de la France,
 J'ai fait à ces chrétiens un peu de violence.
 Que dis-je? ces moments, perdus dans mon conseil,
 Ont de ce grand hymen suspendu l'appareil :
 D'une heure encore, ami, mon bonheur se diffère ;
 Mais j'emploierai du moins ce temps à lui complaire.
 Zaïre ici demande un secret entretien
 Avec ce Nérestan, ce généreux chrétien...

1. C'est l'orthographe du mot *Mameluc* dans toutes les éditions données du vivant de Voltaire, et dans celle de Kehl.

2. Méledin, de son vrai nom Mélik-El-

Kamel-Nasser-Eddyn, sultan d'Égypte en 1218. Il soutint l'attaque des Croisés qu'il affama dans Damiette et qu'il chassa de l'Égypte en 1221.

CORASMIN

Et vous avez, seigneur, encor cõte indulgence?

OROSMANE

Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance ;
 Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus ;
 Zaïre enfin de moi n'aura point un refus.
 Je ne m'en défends point ; je foule aux pieds pour elle
 Des rigueurs du sérail la contrainte cruelle.
 J'ai méprisé ces lois dont l'âpre austérité
 Fait d'une vertu triste une nécessité.
 Je ne suis point formé du sang asiatique :
 Né parmi les rochers, au sein de la Taurique ¹,
 Des Scythes mes aïeux je garde la fierté,
 Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité :
 Je consens qu'en partant Nérestan la revoie ;
 Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.
 Après ce peu d'instant, volés à mon amour,
 Tous ses moments, ami, sont à moi sans retour.
 Va, ce chrétien attend, et tu peux l'introduire.
 Presse son entretien, obéis à Zaïre.

SCÈNE II. — CORASMIN, NÉRESTAN.

CORASMIN

En ces lieux, un moment, tu peux encor rester.
 Zaïre à tes regards viendra se présenter.

SCÈNE III. — NÉRESTAN.

En quel état, ô ciel ! en quels lieux je la laisse !
 O ma religion ! ô mon père ! ô tendresse !
 Mais je la vois.

SCÈNE IV. — ZAIRE, NÉRESTAN.

NÉRESTAN

Ma sœur, je puis donc vous parler ;
 Ah ! dans quel temps le ciel nous voulut rassembler !
 Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

ZAIRE

Dieu ! Lusignan?...

NÉRESTAN

Il touche à son heure dernière.

1. La Taurique ou Chersonèse Taurique est le nom ancien de la Crimée.

Sa joie, en nous voyant, par de trop grands efforts,
 De ses sens affaiblis a rompu les ressorts ;
 Et cette émotion, dont son âme est remplie,
 A bientôt épuisé les sources de sa vie.
 Mais, pour comble d'horreurs, à ces derniers moments,
 Il doute de sa fille et de ses sentiments ;
 Il meurt dans l'amertume, et son âme incertaine
 Demande en soupirant si vous êtes chrétienne.

ZAÏRE

Quoi ! je suis votre sœur, et vous pouvez penser
 Qu'à mon sang, à ma loi j'aie ici renoncer ?

NÉRESTAN

Ah ! ma sœur, cette loi n'est pas la vôtre encore ;
 Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore ;
 Vous n'avez point reçu ce gage précieux
 Qui nous lave du crime et nous ouvre les cieux.
 Jurez par nos malheurs, et par votre famille,
 Par ces martyrs sacrés de qui vous êtes fille,
 Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
 Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAÏRE

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
 Par sa loi que je cherche, et que mon cœur ignore,
 De vivre désormais sous cette sainte loi...
 Mais, mon cher frère... hélas ! que veut-elle de moi ?
 Que faut-il ?

NÉRESTAN

Détester l'empire de vos maîtres,
 Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
 Qui, né près de ces murs, est mort ici pour nous ¹,
 Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.
 Est-ce à moi d'en parler ? Moins instruit que fidèle,
 Je ne suis qu'un soldat, et je n'ai que du zèle.
 Un pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux
 Vous apporter la vie et dessiller vos yeux.
 Songez à vos serments, et que l'eau du baptême
 Ne vous apporte point la mort et l'anathème.

1. *Variante.*

Qui naquit, qui souffrit, qui mourut en ces lieux,
 Qui nous a rassemblés, qui m'amène à vos yeux (1736).

Obtenez qu'avec lui je puisse revenir.
 Mais à quel titre, ô ciel ! faut-il donc l'obtenir ?
 A qui le demander dans ce sérail profane ?...
 Vous, le sang de vingt rois, esclave d'Orosmane !
 Parente de Louis, fille de Lusignan !
 Vous, chrétienne et ma sœur, esclave d'un soudan !
 Vous l'entendez... je n'ose en dire davantage :
 Dieu, nous réserviez-vous à ce dernier outrage ?

ZAÏRE

Ah ! cruel ! poursuivez ; vous ne connaissez pas
 Mon secret, mes tourments, mes vœux, mes attentats.
 Mon frère, ayez pitié d'une sœur égarée,
 Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée.
 Je suis chrétienne, hélas !... j'attends avec ardeur
 Cette eau sainte, cette eau qui peut guérir mon cœur.
 Non, je ne serai point indigne de mon frère,
 De mes aïeux, de moi, de mon malheureux père.
 Mais parlez à Zaïre, et ne lui cachez rien ;
 Dites, ... quelle est la loi de l'empire chrétien ?...
 Quel est le châtiment pour une infortunée
 Qui, loin de ses parents, aux fers abandonnée,
 Trouvant chez un barbare un généreux appui,
 Aurait touché son âme et s'unirait à lui ?

NÉRESTAN

O ciel ! que dites-vous ? Ah ! la mort la plus prompte
 Devrait...

ZAÏRE

C'en est assez ; frappe, et prévien ta honte.

NÉRESTAN

Qui ? vous ? ma sœur !

ZAÏRE

C'est moi que je viens d'accuser.
 Orosmane m'adore, ... et j'allais l'épouser.

NÉRESTAN

L'épouser ! est-il vrai, ma sœur ? est-ce vous-même ?
 Vous, la fille des rois ?

ZAÏRE

Frappe, dis-je ; je l'aime.

NÉRESTAN

Opprobre malheureux du sang dont vous sortez,
 Vous demandez la mort, et vous la méritez :
 Et si je n'écoutais que ta honte et ma gloire,
 L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire,
 Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
 Si ma religion ne retenait mon bras,
 J'irais dans ce palais, j'irais, au moment même,
 Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
 De son indigne flanc le plonger dans le tien,
 Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
 Ciel ! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
 Au Nil épouvanté ne va porter la guerre
 Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,
 Délivrer ton Dieu même, et lui rendre ces murs,
 Zaïre, cependant, ma sœur, son alliée,
 Au tyran d'un sérail par l'hymen est liée !
 Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi
 Qu'un Tartare est le dieu que sa fille a choisi !
 Dans ce moment affreux, hélas ! ton père expire,
 En demandant à Dieu le salut de Zaïre.

ZAÏRE

Arrête, mon cher frère, ... arrête, connais-moi ;
 Peut-être que Zaïre est digne encor de toi.
 Mon frère, épargne-moi cet horrible langage ;
 Ton courroux, ton reproche est un plus grand outrage,
 Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas
 Que je te demandais, et que je n'obtiens pas.
 L'état où tu me vois accable ton courage ;
 Tu souffres, je le vois ; je souffre davantage.
 Je voudrais que du ciel le barbare secours
 De mon sang, dans mon cœur, eût arrêté le cours
 Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane,
 Ce pur sang des chrétiens brûla pour Orosmane,
 Le jour que de ta sœur Orosmane charmé...
 Pardonnez-moi, chrétiens ; qui ne l'aurait aimé !
 Il faisait tout pour moi ; son cœur m'avait choisie ;
 Je voyais sa fierté pour moi seule adoucie.
 C'est lui qui des chrétiens a ranimé l'espoir ;
 C'est à lui que je dois le bonheur de te voir :
 Pardonne ; ton courroux, mon père, ma tendresse,
 Mes serments, mon devoir, mes remords, ma faiblesse,

Me servent de supplice, et ta sœur en ce jour
Meurt de son repentir plus que de son amour.

NÉRESTAN

Je te blâme, et te plains ; crois-moi, la Providence
Ne te laissera point périr sans innocence :
Je te pardonne, hélas ! ces combats odieux ;
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux.
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages.
Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
Entre un barbare et lui ton cœur soit partagé.
Le baptême éteindra ces feux dont il soupire,
Et tu vivras fidèle, ou périras martyr.
Achève donc ici ton serment commencé :
Achève, et dans l'horreur dont ton cœur est pressé,
Promets au roi Louis, à l'Europe, à ton père,
Au Dieu qui déjà parle à ce cœur si sincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux
Avant que le pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma présence il te fasse chrétienne,
Et que Dieu par ses mains t'adopte et te soutienne,
Le promets-tu, Zaïre ?

ZAÏRE

Oui, je te le promets :
Rends-moi chrétienne et libre ; à tout je me sou mets.
Va, d'un père expirant va fermer la paupière ;
Va, je voudrais te suivre, et mourir la première.

NÉRESTAN

Je pars ; adieu, ma sœur, adieu : puisque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt par un heureux baptême
T'arracher aux enfers et te rendre à toi-même.

SCÈNE V. — ZAÏRE.

Me voilà seule, ô Dieu ! que vais-je devenir ?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir !
Hélas ! suis-je en effet française ou musulmane ?
Fille de Lusignan ou femme d'Orosmane ?
Suis-je amante ou chrétienne ? O serments que j'ai faits !
Mon père, mon pays, vous serez satisfaits !

Fatime ne vient point. Quoi ! dans ce trouble extrême,
 L'univers m'abandonne ! on me laisse à moi-même !
 Mon cœur peut-il porter, seul et privé d'appui,
 Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui ?
 A ta loi, Dieu puissant ! oui, mon âme est rendue ;
 Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
 Cher amant ! ce matin l'aurais-je pu prévoir,
 Que je dusse aujourd'hui redouter de te voir ?
 Moi qui, de tant de feux justement possédée,
 N'avais d'autre bonheur, d'autre soin, d'autre idée
 Que de t'entretenir, d'écouter ton amour,
 Te voir, te souhaiter, attendre ton retour !
 Hélas ! et je t'adore, et t'aimer est un crime !

SCÈNE VI. — ZAIRE, OROSMANE.

OROSMANE

Paissez, tout est prêt, et l'ardeur qui m'anime
 Ne souffre plus, madame, aucun retardement ;
 Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant ;
 Les parfums de l'encens remplissent la mosquée ;
 Du Dieu de Mahomet la puissance invoquée
 Confirme mes serments et préside à mes feux.
 Mon peuple prosterné pour vous offre ses vœux ¹,
 Tout tombe à vos genoux ; vos superbes rivales,
 Qui disputaient mon cœur et marchaient vos égales,
 Heureuses de vous suivre et de vous obéir,
 Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.
 Le trône, les festins, et la cérémonie,
 Tout est prêt : commencez le bonheur de ma vie.

ZAÏRE

Où suis-je, malheureuse ? ô tendresse ! ô douleur !

OROSMANE

Venez.

ZAÏRE

Où me cacher ?

OROSMANE

Que dites-vous ?

ZAÏRE

Seigneur !

1. Variante.

Mes sujets prosternés offrent pour vous leurs vœux,
 Venez ; en ce moment, vos superbes rivales (1736)....

OROSMANE

Donnez-moi votre main ; daignez, belle Zaïre...

ZAÏRE

Dieu de mon père, hélas ! que pourrai-je lui dire ?

OROSMANE

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !
Qu'il redouble ma flamme et mon bonheur !

ZAÏRE

Hélas !

OROSMANE

Ce trouble à mes désirs vous rend encor plus chère ;
D'une vertu modeste il est le caractère.
Digne et charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAÏRE

Fatime, soutiens-moi !..

Seigneur...

OROSMANE

O ciel ! eh quoi !

ZAÏRE

Seigneur, cet hyménée

Était un bien suprême à mon âme étonnée.
Je n'ai point recherché le trône et la grandeur.
Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon cœur !
Hélas ! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et méprisant pour vous les trônes de l'Asie,
Seule et dans un désert, auprès de mon époux,
J'eusse pu sous mes pieds les fouler avec vous.
Mais,... seigneur,... ces chrétiens...

OROSMANE

Ces chrétiens... Quoi ! madame,
Qu'auraient donc de commun cette secte et ma flamme ?

ZAÏRE

Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces moments sa vie et ses malheurs.

1. Variante.

Ah ! grand Dieu, soutiens-moi (1767) !

OROSMANE

Eh bien ! quel intérêt si pressant et si tendre
 A ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre ?
 Vous n'êtes point chrétienne ; élevée en ces lieux,
 Vous suivez dès longtemps la foi de mes aïeux.
 Un vieillard qui succombe au poids de ses années
 Peut-il troubler ici vos belles destinées ?
 Cette aimable pitié, qu'il s'attire de vous,
 Doit se perdre avec moi dans des moments si doux.

ZAÏRE

Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étais chère...

OROSMANE

Si vous l'êtes, ah ! Dieu !

ZAÏRE

Souffrez que l'on diffère...
 Permettez que ces nœuds, par vos mains assemblés...

OROSMANE

Que dites-vous ? ô ciel ! est-ce vous qui parlez ?
 Zaïre !

ZAÏRE

Je ne puis soutenir sa colère.

OROSMANE

Zaïre !

ZAÏRE

Il m'est affreux, seigneur, de vous déplaire ;
 Excusez ma douleur... Non, j'oublie à la fois
 Et tout ce que je suis, et tout ce que je dois.
 Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue.
 Je ne puis... Ah ! souffrez que loin de votre vue,
 Seigneur, j'aïlle cacher mes larmes, mes ennuis,
 Mes vœux, mon désespoir, et l'horreur où je suis.

(Elle sort.)

SCÈNE VII. — OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE

Je demeure immobile, et ma langue glacée
 Se refuse aux transports de mon âme offensée.

Est-ce à moi que l'on parle? Ai-je bien entendu?
 Est-ce moi qu'elle fuit? O ciel! et qu'ai-je vu?
 Corasmin, quel est donc ce changement extrême?
 Je la laisse échapper! Je m'ignore moi-même.

CORASMIN

Vous seul causez son trouble, et vous vous en plaignez!¹
 Vous accusez, seigneur, un cœur où vous régnerez!

OROSMANE

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite:
 Cette douleur si sombre en ses regards écrite?
 Si c'était ce Français!... quel soupçon! quelle horreur!
 Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur!
 Hélas! je repoussais ma juste défiance:
 Un barbare, un esclave aurait cette insolence!
 Cher ami, je verrais un cœur comme le mien
 Réduit à redouter un esclave chrétien!
 Mais, parle; tu pouvais observer son visage,
 Tu pouvais de ses yeux entendre le langage:
 Ne me déguise rien, mes feux sont-ils trahis?
 Apprends-moi mon malheur... Tu trembles,... tu frémis...
 C'en est assez.

CORASMIN

Je crains d'irriter vos alarmes.
 Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes;
 Mais, seigneur, après tout, je n'ai rien observé
 Qui doive...

OROSMANE

A cet affront je serais réservé!
 Non, si Zaïre, ami, m'avait fait cette offense,
 Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.
 Le déplaisir secret de son cœur agité,
 Si ce cœur est perfide, aurait-il éclaté?
 Écoute, garde-toi de soupçonner Zaïre.
 Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, soupire:
 Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs?
 Qui sait si l'amour même entre dans ses douleurs?

1. Variante.

Peut-être accusez-vous ce trouble trop charmant
 Que l'innocence inspire à l'espoir d'un amant (1736).

Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidèle
Qui demain pour jamais va se séparer d'elle?

CORASMIN

N'avez-vous pas, seigneur, permis, malgré nos lois,
Qu'il jouît de sa vue une seconde fois?
Qu'il revînt en ces lieux?

OROSMANE

Qu'il revînt, lui, ce traître?
Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaitre?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi,
Déchiré devant elle ; et ma main dégouttante ¹
Confondrait dans son sang le sang de son amante...
Excuse les transports de ce cœur offensé ;
Il est né violent, il aime, il est blessé.
Je connais mes fureurs, et je crains ma faiblesse ;
A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.
Non, c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon ;
Non, son cœur n'est point fait pour une trahison.
Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse
A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi :
Les éclaircissements sont indignes de moi.
Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire ;
Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zaïre.
Allons, que le sérail soit fermé pour jamais ² ;
Que la terreur habite aux portes du palais ;
Que tout ressente ici le frein de l'esclavage.
Des rois de l'Orient suivons l'antique usage.
On peut, pour son esclave oubliant sa fierté ³,
Laisser tomber sur elle un regard de bonté ;

1. Ce mot, qui était noble dans le langage tragique, est aujourd'hui tombé en désuétude, probablement à cause de son homonymie avec *dégoûtant*, qui est trivial.

2. Variante.

Corasmin, que ces murs soient fermés à jamais (1736).

3. Variantes.

On peut, sans s'avilir, oubliant sa fierté,
Jeter sur son esclave un regard de bonté ;
Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse ;
Aux mœurs de l'Occident laissons cette faiblesse (1736).

On peut, pour son esclave, oubliant sa fierté,
Laisser tomber sur elle un regard de bonté ;
Mais il est trop honteux d'avoir une faiblesse ;
Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse (1738).



Mon Dieu qui me la rens me la
 rens-tu chrétienne ? *Zaïre. Acte 3. Scene 3*

Dessiné de J. M. Moreau le jeune.

Gravé par Ph. Tardieu.

Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse ;
 Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.
 Ce sexe dangereux, qui veut tout asservir,
 S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE. — ZAÏRE, FATIME.

FATIME

Que je vous plains, madame, et que je vous admire !
 C'est le Dieu des chrétiens, c'est Dieu qui vous inspire ;
 Il donnera la force à vos bras languissants
 De briser des liens si chers et si puissants.

ZAÏRE

Eh ! pourrai-je achever ce fatal sacrifice ?

FATIME

Vous demandez sa grâce, il vous doit sa justice ;
 De votre cœur docile il doit prendre le soin.

ZAÏRE

Jamais de son appui je n'eus tant de besoin.

FATIME

Si vous ne voyez plus votre auguste famille,
 Le Dieu que vous servez vous adopte pour fille ;
 Vous êtes dans ses bras, il parle à votre cœur ;
 Et quand ce saint pontife, organe du Seigneur,
 Ne pourrait aborder dans ce palais profane...

ZAÏRE

Ah ! j'ai porté la mort dans le sein d'Orosmane,
 J'ai pu désespérer le cœur de mon amant !
 Quel outrage, Fatime, et quel affreux moment !
 Mon Dieu, vous l'ordonnez !... j'eusse été trop heureuse.

FATIME

Quoi ! regretter encor cette chaîne honteuse !
 Hasarder la victoire, ayant tant combattu !

ZAÏRE

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !
 Non, tu ne connais pas ce que je sacrifie.
 Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,
 Dont j'espérais, hélas ! tant de félicité,
 Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.
 Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles,
 Je mouille devant lui de larmes criminelles
 Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour ;
 Je lui crie en pleurant : « Ote-moi mon amour,
 Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même ; »
 Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,
 Ces traits chers et charmants, que toujours je revoi,
 Se montrent dans mon âme entre le ciel et moi.
 Eh bien ! race des rois, dont le ciel me fit naître,
 Père, mère, chrétiens, vous, mon Dieu, vous, mon maître,
 Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
 Terminez donc mes jours, qui ne sont plus pour lui !
 Que j'expire innocente, et qu'une main si chère
 De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière !
 Ah ! que fait Orosmane ? Il ne s'informe pas
 Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas¹ ;
 Il me fuit, il me laisse, et je n'y peux survivre.

FATIME

Quoi ! vous ! fille des rois, que vous prétendez suivre,
 Vous, dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui...

ZAÏRE

Eh ! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui ?
 Orosmane est-il fait pour être sa victime ?
 Dieu pourrait-il haïr un cœur si magnanime ?
 Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus ;
 S'il était né chrétien, que serait-il de plus ?
 Et plutôt à Dieu du moins que ce saint interprète,
 Ce ministre sacré que mon âme souhaite,
 Du trouble où tu me vois vint bientôt me tirer !
 Je ne sais, mais enfin j'ose encore espérer
 Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
 Ne réproverait point une telle alliance :

1. Vert: imitées de Racine. Hermione dit en parlant de Pyrrhus :

« ... Il ne s'informe pas
 Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas. »

Andromaque (acte V, scène 1.)

Peut-être, de Zaire en secret adoré,
 Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré ;
 Peut-être, en me laissant au trône de Syrie,
 Il soutiendrait par moi les chrétiens de l'Asie.
 Fatime, tu le sais, ce puissant Saladin,
 Qui ravit à mon sang l'empire du Jourdain,
 Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,
 Au sein d'une chrétienne il avait pris naissance.

FATIME

Ah ! ne voyez-vous pas que pour vous consoler !...

ZAÏRE

Laisse-moi ; je vois tout ; je meurs sans m'aveugler :
 Je vois que mon pays, mon sang, tout me condamne ;
 Que je suis Lusignan, que j'adore Orosmane ;
 Que mes vœux, que mes jours à ses jours sont liés.
 Je voudrais quelquefois me jeter à ses pieds,
 De tout ce que je suis faire un aveu sincère.

FATIME

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
 Expose les chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
 Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

ZAÏRE

Ah ! si tu connaissais le grand cœur d'Orosmane !

FATIME

Il est le protecteur de la loi musulmane,
 Et plus il vous adore, et moins il peut souffrir
 Qu'on vous ose annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
 Le pontife à vos yeux en secret va se rendre,
 Et vous avez promis...

ZAÏRE

Eh bien ! il faut l'attendre.

J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret :
 Hélas ! qu'à mon amant je le tais à regret !
 Et pour comble d'horreur je ne suis plus aimée.

1. Variante.

FATIME.

Eh ! ne voyez-vous pas que, pour vous excuser...

ZAÏRE.

Oui, je vois tout, hélas ! je meurs sans m'abuser (1736).

SCÈNE II. — OROSMANE, ZAIRE.

OROSMANE

Madame, il fut un temps où mon âme charmée,
 Écoutant sans rougir des sentiments trop chers,
 Se fit une vertu de languir dans vos fers.
 Je croyais être aimé, madame, et votre maître,
 Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être :
 Vous ne m'entendez point, amant faible et jaloux,
 En reproches honteux éclater contre vous ;
 Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre,
 Trop généreux, trop grand pour m'abaisser à feindre,
 Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
 De vos caprices vains sera le digne prix.
 Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
 A chercher des raisons dont la flatteuse adresse,
 A mes yeux éblouis colorant vos refus,
 Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus,
 Et qui, craignant surtout qu'à rougir on l'expose,
 D'un refus outrageant veut ignorer la cause.
 Madame, c'en est fait, une autre va monter
 Au rang que mon amour vous daignait présenter ;
 Une autre aura des yeux et va du moins connaître
 De quel prix mon amour et ma main devaient être.
 Il pourra m'en coûter, mais mon cœur s'y résout.
 Apprenez qu'Orosmane est capable de tout ;
 Que j'aime mieux vous perdre, et, loin de votre vue,
 Mourir désespéré de vous avoir perdue,
 Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi
 Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.
 Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAIRE

Tu m'as donc tout ravi, Dieu témoin de mes larmes !
 Tu veux commander seul à mes sens éperdus...
 Eh bien ! puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus,
 Seigneur...

OROSMANE

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
 Que je vous adorai, que je vous abandonne,
 Que je renonce à vous, que vous le désirez,
 Que sous une autre loi... Zaïre, vous pleurez ?

ZAIRE

Ah ! seigneur ! ah ! du moins gardez de jamais croire
 Que du rang d'un soudan je regrette la gloire ;

Je sais qu'il vous faut perdre, et mon sort l'a voulu :
 Mais, seigneur, mais mon cœur ne vous est pas connu.
 Me punisse à jamais ce ciel qui me condamne.
 Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane !

OROSMANE

Zaïre, vous m'aimez !

ZAÏRE

Dieu ! si je l'aime, hélas !

OROSMANE

Quel caprice étonnant, que je ne conçois pas !
 Vous m'aimez ! Eh ! pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
 A déchirer le cœur d'un amant si fidèle ?
 Je me connaissais mal ; oui, dans mon désespoir,
 J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.
 Va, mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste.
 Zaïre, que jamais la vengeance céleste
 Ne donne à ton amant, enchaîné sous ta loi,
 La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi !
 Qui ? moi ? que sur mon trône une autre fût placée.
 Non, je n'en eus jamais la fatale pensée.
 Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits,
 Ces dédains affectés, et si bien démentis ;
 C'est le seul déplaisir que jamais, dans ta vie,
 Le ciel aura voulu que ta tendresse essuie.
 Je t'aimerai toujours... Mais d'où vient que ton cœur,
 En partageant mes feux, diffèrait mon bonheur ?
 Parle. Était-ce un caprice ? est-ce crainte d'un maître,
 D'un soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être ?
 Serait-ce un artifice ? épargne-toi ce soin ;
 L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin :
 Qu'il ne souille jamais le saint nœud qui nous lie !
 L'art le plus innocent tient de la perfidie.
 Je n'en connus jamais, et mes sens déchirés,
 Pleins d'un amour si vrai...

ZAÏRE

Vous me désespérez.

Vous m'êtes cher, sans doute, et ma tendresse extrême
 Est le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

1. Si je regrette rien (autre chose) que le cœur d'Orosmane.

2. Variants de 1733, de 1736 et de 1738.
 Quel caprice odieux que je ne conçois pas !

ORSMANE

O ciel ! expliquez-vous. Quoi ! toujours me troubler ?
Se peut-il... ?

ZAÏRE

Dieu puissant, que ne puis-je parler !

ORSMANE

Quel étrange secret me cachez-vous, Zaïre ?
Est-il quelque chrétien qui contre moi conspire ?
Me trahit-on ? parlez.

ZAÏRE

Eh ! peut-on vous trahir ?
Seigneur, entre eux et vous vous me verriez courir :
On ne vous trahit point, pour vous rien n'est à craindre ;
Mon malheur est pour moi, je suis la seule à plaindre.

ORSMANE

Vous, à plaindre ! grand Dieu !

ZAÏRE

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grâce de vous.

ORSMANE

Une grâce ! ordonnez, et demandez ma vie.

ZAÏRE

Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie !
Orosmane... Seigneur, ... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, et toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune...
Demain tous mes secrets vous seront révélés.

ORSMANE

De quelle inquiétude, ô ciel ! vous m'accablez :
Pouvez-vous... ?

ZAÏRE

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refusez pas la grâce que j'implore.

ORSMANE

Eh bien ! il faut vouloir tout ce que vous voulez ;
J'y consens ; il en coûte à mes sens désolés.

Allez, souvenez-vous que je vous sacrifie
Les moments les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAÏRE

En me parlant ainsi, vous me percez le cœur.

OROSMANE

Eh bien ! vous me quittez, Zaïre ?

ZAÏRE

Hélas ! seigneur.

SCÈNE III. — OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE

Ah ! c'est trop tôt chercher ce solitaire asile,
C'est trop tôt abuser de ma bonté facile ;
Et plus j'y pense, ami, moins je puis concevoir
Le sujet si caché de tant de désespoir.
Quoi donc ! par ma tendresse élevée à l'empire,
Dans le sein du bonheur que son âme désire,
Près d'un amant qu'elle aime, et qui brûle à ses pieds,
Ses yeux, remplis d'amour, de larmes sont noyés !
Je suis bien indigné de voir tant de caprices :
Mais moi-même, après tout, eus-je moins d'injustices ?
Ai-je été moins coupable à ses yeux offensés ?
Est-ce à moi de me plaindre ? on m'aime, c'est assez.
Il me faut expier, par un peu d'indulgence,
De mes transports jaloux l'injurieuse offense.
Je me rends : je le vois, son cœur est sans détours ;
La nature naïve anime ses discours.
Elle est dans l'âge heureux où règne l'innocence ;
A sa sincérité je dois ma confiance.
Elle m'aime sans doute ; oui, j'ai lu devant toi,
Dans ses yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi ;
Et son âme, éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche.
Qui peut avoir un cœur assez traître, assez bas,
Pour montrer tant d'amour, et ne le sentir pas ?

SCÈNE IV. — OROSMANE, CORASMIN, MÉLÉDOR.

MÉLÉDOR

Cette lettre, seigneur, à Zaïre adressée,
Par vos gardes saisie et dans mes mains laissée...

OROSMANE

Donne... Qui la portait? Donne.

NÉLÉDOR

Un de ces chrétiens
Dont vos bontés, seigneur, ont brisé les liens :
Au sérail, en secret, il allait s'introduire ;
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE

Hélas ! que vais-je lire?
Laisse-nous... Je frémis.

SCÈNE V. — OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN

Cette lettre, seigneur,
Pourra vous éclaircir et calmer votre cœur.

OROSMANE

Ah ! lisons : ma main tremble, et mon âme étonnée
Prévoit que ce billet contient ma destinée.
Lisons... « *Chère Zaïre, il est temps de nous voir :
Il est vers la mosquée une secrète issue,
Où vous pouvez sans bruit, et sans être aperçue,
Tromper vos surveillants et remplir notre espoir :
Il faut tout hasarder ; vous connaissez mon zèle ;
Je vous attends ; je meurs, si vous n'êtes fidèle.* »
Eh bien ! cher Corasmin, que dis-tu?

CORASMIN

Moi, seigneur ?
Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN

O trahison horrible !
Seigneur, à cet affront vous êtes insensible ?
Vous, dont le cœur tantôt, sur un simple soupçon,
D'une douleur si vive a reçu le poison ?
Ah ! sans doute, l'horreur d'une action si noire
Vous guérit d'un amour qui blessait votre gloire.

OROSMANE

Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin :
Montre-lui cet écrit... Qu'elle tremble... et soudain
De cent coups de poignard que l'infidèle meure.
Mais avant de frapper... Ah ! cher ami, demeure,
Demeure, il n'est pas temps. Je veux que ce chrétien
Devant elle amené... Non,... je ne veux plus rien...
Je me meurs,... je succombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN

On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

OROSMANE

Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur !
Ce secret qui pesait à son infâme cœur !
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,
Elle veut quelque temps se soustraire à ma vue.
Je me fais cet effort, je la laisse sortir ;
Elle part en pleurant,... et c'est pour me trahir.
Quoi ! Zaïre !

CORASMIN

Tout sert à redoubler son crime.
Seigneur, n'en soyez pas l'innocente victime,
Et de vos sentiments rappelant la grandeur...

OROSMANE

C'est là ce Nérestan, ce héros plein d'honneur,
Ce chrétien si vanté, qui remplissait Solyme
De ce faste imposant de sa vertu sublime !
Je l'admirais moi-même, et mon cœur combattu
S'indignait qu'un chrétien m'égalât en vertu.
Ah ! qu'il va me payer sa fourbe abominable !
Mais Zaïre, Zaïre est cent fois plus coupable.
Une esclave chrétienne, et que j'ai pu laisser
Dans les plus vils emplois languir sans l'abaisser !
Une esclave ! elle sait ce que j'ai fait pour elle !
Ah ! malheureux !

CORASMIN

Seigneur, si vous souffrez mon zèle,
Si, parmi les horreurs qui doivent vous troubler,

1. C'est par ce vers que Boucher d'Argis, conseiller au Châtelet, ayant reçu la mission de faire à l'Assemblée constituante un rapport sur les journées révolutionnaires des 5 et 6 octobre 1789, commença son récit.

Vous vouliez...

OROSMANE

Oui, je veux la voir et lui parler
Allez, volez, esclave, et m'amenez Zaïre.

CORASMIN

Hélas ! en cet état que pourrez-vous lui dire ?

OROSMANE

Je ne sais, cher ami, mais je prétends la voir.

CORASMIN

Ah ! seigneur, vous allez, dans votre désespoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes.
Vos bontés contre vous lui donneront des armes ;
Et votre cœur séduit, malgré tous vos soupçons,
Pour la justifier cherchera des raisons.
M'en croirez-vous ? cachez cette lettre à sa vue,
Prenez pour la lui rendre une main inconnue :
Par là, malgré la fraude et les déguisements,
Vos yeux démèleront ses secrets sentiments
Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE

Penses-tu qu'en effet Zaïre me trahisse ?...
Allons, quoi qu'il en soit, je vais tenter mon sort
Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de son côté pousser la perfidie.

CORASMIN

Seigneur, je crains pour vous ce funeste entretien ;
Un cœur tel que le vôtre...

OROSMANE

Ah ! n'en redoute rien.
A son exemple, hélas ! ce cœur ne saurait feindre.
Mais j'ai la fermeté de savoir me contraindre :
Oui, puisqu'elle m'abaisse à connaître un rival...
Tiens, reçois ce billet à tous trois si fatal :
Va, choisis pour le rendre un esclave fidèle ;
Mets en de sûres mains cette lettre cruelle ;
Va, cours... Je ferai plus, j'éviterai ses yeux ;
Qu'elle n'approche pas... C'est elle, justes cieux !

SCÈNE VI. — OROSMANE, ZAÏRE.

ZAÏRE

Seigneur, vous m'étonnez ; quelle raison soudaine,
Quel ordre si pressant près de vous me ramène ?

OROSMANE

Eh bien ! madame, il faut que vous m'éclaircissiez :
Cet ordre est important plus que vous ne croyez ;
Je me suis consulté... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler, d'un mot, et mon sort et le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon sceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon respect, mes soins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaissance.
Votre cœur, par un maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre âme, avec vous, il est temps que je lise.
Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise ;
Jugez-vous : répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma sincérité.
Si de quelque autre amour l'invincible puissance
L'emporté sur mes soins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, et dans ce même instant
Ta grâce est dans mon cœur ; prononce, elle t'attend ;
Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore :
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra se détourner,
Que c'est le seul moment où je peux pardonner.

ZAÏRE

Vous, seigneur ! vous osez me tenir ce langage !
Vous, cruel ! Apprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, est né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeste flamme ;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon âme,
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je descends de me justifier.
J'ignore si le ciel, qui m'a toujours trahie,
A destiné pour vous ma malheureuse vie.
Quoi qu'il puisse arriver, je jure par l'honneur,
Qui, non moins que l'amour, est gravé dans mon cœur,
Je jure que Zaïre, à soi-même rendue,
Des rois les plus puissants détesterait la vue ;

Que tout autre, après vous, me serait odieux.
 Voulez-vous plus savoir, et me connaître mieux ?
 Voulez-vous que ce cœur, à l'amertume en proie,
 Ce cœur désespéré devant vous se déploie ?
 Sachez donc qu'en secret il pensait malgré lui
 Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui ;
 Qu'il soupirait pour vous, avant que vos tendresses
 Vinssent justifier mes naissantes faiblesses ;
 Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
 Qu'il vous aimait enfin, lorsque vous m'ignoriez ;
 Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître.
 J'en atteste le ciel, que j'offense peut-être ;
 Et si j'ai mérité son éternel courroux,
 Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE

Quoi ! des plus tendres feux sa bouche encor m'assure !
 Quel excès de noirceur ! Zaïre !... Ah ! la parjure !
 Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main !

ZAÏRE

Que dites-vous ? Quel trouble agite votre sein ?

OROSMANE

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez ?

ZAÏRE

Votre bouche

Peut-elle me parler avec ce ton farouche
 D'un feu si tendrement déclaré chaque jour ?
 Vous me glacez de crainte en me parlant d'amour.

OROSMANE

Vous m'aimez ?

ZAÏRE

Vous pouvez douter de ma tendresse !
 Mais, encore une fois, quelle fureur vous presse ?
 Quels regards effrayants vous me lancez ! hélas !
 Vous doutez de mon cœur ?

OROSMANE

Non, je n'en doute pas.

Allez, rentrez, madame.

SCÈNE VII. — OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE

Ami, sa perfidie

Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie ;

Tranquille dans le crime, et fausse avec douceur,
 Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.
 As-tu trouvé l'esclave? as-tu servi ma rage?
 Connaîtrai-je à la fois son crime et mon outrage?

CORASMIN

Oui, je viens d'obéir ; mais vous ne pouvez pas
 Soupirer désormais pour ses traîtres appas :
 Vous la verrez sans doute avec indifférence,
 Sans que le repentir succède à la vengeance,
 Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

OROSMANE

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN

Vous ? ô ciel ! vous ?

OROSMANE

Je vois un rayon d'espérance.
 Cet odieux chrétien, l'élève de la France,
 Est jeune, impatient, léger, présomptueux ;
 Il peut croire aisément ses téméraires vœux
 Son amour indiscret, et plein de confiance,
 Aura de ses soupirs hasardé l'insolence !
 Un regard de Zaïre aura pu l'aveugler :
 Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler.
 Il croit qu'il est aimé, c'est lui seul qui m'offense ;
 Peut-être ils ne sont point tous deux d'intelligence.
 Zaïre n'a point vu ce billet criminel,
 Et j'en croyais trop tôt mon déplaisir mortel.
 Corasmin, écoutez, ... dès que la nuit plus sombre,
 Aux crimes des mortels viendra prêter son ombre,
 Sitôt que ce chrétien chargé de mes bienfaits,
 Nérestan, paraîtra sous les murs du palais,
 Ayez soin qu'à l'instant ma¹ garde le saisisse ;
 Qu'on prépare pour lui le plus honteux supplice,
 Et que chargé de fers il me soit présenté.
 Laissez, surtout, laissez Zaïre en liberté.
 Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime !
 Ma fureur est plus grande, et j'en tremble moi-même.
 J'ai honte des douleurs où je me suis plongé ;
 Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé !

1. Variante. Toutes les éditions portent : « ... la garde le saisisse. » Beuchot a rectifié d'après un erratum manuscrit de Decroix.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I^{re}. — OROSMANE, CORASMIN, UNE ESCLAVE.

OROSMANE

On l'a fait avertir, l'ingrate va paraître.
 Songe que dans tes mains est le sort de ton maître ;
 Donne-lui le billet de ce traître chrétien ;
 Rends-moi compte de tout, examine-la bien :
 Porte-moi sa réponse. On approche, ... c'est elle.

(A Corasmin.)

Viens, d'un malheureux prince ami tendre et fidèle,
 Viens m'aider à cacher ma rage et mes ennuis.

SCÈNE II. — ZAÏRE, FATIME, L'ESCLAVE.

ZAÏRE

Eh ! qui peut me parler dans l'état où je suis ?
 A tant d'horreurs, hélas ! qui pourra me soustraire ?
 Le sérail est fermé ! Dieu ! si c'était mon frère !
 Si la main de ce Dieu, pour soutenir ma foi,
 Par des chemins cachés le conduisait vers moi !
 Quel esclave inconnu se présente à ma vue ?

L'ESCLAVE

Cette lettre, en secret dans mes mains parvenue,
 Pourra vous assurer de ma fidélité.

ZAÏRE

Donne.

(Elle lit.)

FATIME, *à part, pendant que Zaïre lit.*
 Dieu tout-puissant ! éclate en ta bonté ;
 Fais descendre ta grâce en ce séjour profane ;
 Arrache ma princesse au barbare Orosmane !

ZAÏRE, *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

FATIME, *à l'esclave.*

Allez, retirez-vous ;

On vous rappellera, soyez prêt ; laissez-nous.

SCÈNE III. — ZAIRE, FATIME.

ZAÏRE

Lis ce billet : hélas ! dis-moi ce qu'il faut faire ;
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.

FATIME

Dites plutôt, madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande au pied de ses autels.
Ce n'est point Nérestan, c'est Dieu qui vous appelle.

ZAÏRE

Je le sais, à sa voix je ne suis point rebelle,
J'en ai fait le serment : mais puis-je m'engager,
Moi, les chrétiens, mon frère, en un si grand danger ?

FATIME

Ce n'est point leur danger dont vous êtes troublée ;
Votre amour parle seul à votre âme ébranlée.
Je connais votre cœur ; il penserait comme eux,
Il hasarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah ! connaissez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous tremblez d'offenser l'amant qui vous outrage !
Quoi ! ne voyez-vous pas toutes ses cruautés,
Et l'âme d'un Tartare à travers ses bontés ?
Ce tigre, encor farouche au sein de sa tendresse,
Même en vous adorant, menaçait sa maîtresse...
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher ?
Vous soupirez pour lui ?

ZAÏRE

Qu'ai-je à lui reprocher ?

C'est moi qui l'offensais, moi qu'en cette journée
Il a vu souhaiter ce fatal hyménée ;
Le trône était tout prêt, le temple était paré,
Mon amant m'adorait, et j'ai tout différé.
Moi, qui devais ici trembler sous sa puissance,
J'ai de ses sentiments bravé la violence ;
J'ai soumis son amour, il fait ce que je veux,
Il m'a sacrifié ses transports amoureux.

FATIME

Ce malheureux amour, dont votre âme est blessée,
Peut-il en ce moment remplir votre pensée ?

ZAÏRE

Ah ! Fatime, tout sert à me désespérer :
 Je sais que du sérail rien ne peut me tirer ;
 Je voudrais des chrétiens voir l'heureuse contrée,
 Quitter ce lieu funeste à mon âme égarée ;
 Et je sens qu'à l'instant, prompte à me démentir,
 Je fais des vœux secrets pour n'en jamais sortir.
 Quel état ! quel tourment ! Non, mon âme inquiète
 Ne sait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle souhaite ;
 Une terreur affreuse est tout ce que je sens.
 Dieu ! détourne de moi ces noirs pressentiments ;
 Prends soin de nos chrétiens, et veille sur mon frère !
 Prends soin, du haut des cieux, d'une tête si chère !
 Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir :
 Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
 Par son absence alors à parler enhardie,
 J'apprends à mon amant le secret de ma vie :
 Je lui dirai le culte où mon cœur est lié ;
 Il lira dans ce cœur, il en aura pitié.
 Mais dussé-je au supplice être ici condamnée,
 Je ne trahirai point le sang dont je suis née.
 Va, tu peux amener mon frère dans ces lieux,
 Rappelle cet esclave.

SCÈNE IV. — ZAÏRE.

O Dieu de mes aïeux !
 Dieu de tous mes parents, de mon malheureux père,
 Que ta main me conduise, et que ton œil m'éclaire !

SCÈNE V. — ZAÏRE, L'ESCLAVE.

ZAÏRE

Allez dire au chrétien qui marche sur vos pas
 Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
 Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.

(*A part.*)

Allons, rassure-toi, malheureuse Zaïre !

SCÈNE VI. — OROSMANE, CORASMIN, L'ESCLAVE.

OROSMANE

Que ces moments, grand Dieu, sont lents pour ma fureur !

(A l'esclave.)

Eh bien ! que t'a-t-on dit ? réponds, parle.

L'ESCLAVE

Seigneur,

On n'a jamais senti de si vives alarmes.
 Elle a pâli, tremblé, ses yeux versaient des larmes ;
 Elle m'a fait sortir, elle m'a rappelé,
 Et d'une voix tremblante, et d'un cœur tout troublé,
 Près de ces lieux, seigneur, elle a promis d'attendre
 Celui qui cette nuit à ses yeux doit se rendre.

OROSMANE

*(A l'esclave.)**(A Corasmin.)*

Allez, il me suffit... Ote-toi de mes yeux,
 Laisse-moi : tout mortel me devient odieux.
 Laisse-moi seul, te dis-je, à ma fureur extrême :
 Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCÈNE VII. — OROSMANE.

Où suis-je ? ô ciel ! où suis-je ? où porté-je mes vœux ?
 Zaïre, Nérestan, couple ingrat, couple affreux !
 Traîtres, arrachez-moi ce jour que je respire,
 Ce jour souillé par vous !... Misérable Zaïre,
 Tu ne jouiras pas... Corasmin, revenez.

SCÈNE VIII. — OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE

Ah ! trop cruel ami, quoi ! vous m'abandonnez !
 Venez ; a-t-il paru, ce rival, ce coupable ?

CORASMIN

Rien ne paraît encore.

OROSMANE

O nuit ! nuit effroyable !
 Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits ?
 Zaïre !... l'infidèle !... après tant de bienfaits !
 J'aurais d'un œil serein, d'un front inaltérable,
 Contemplé de mon rang la chute épouvantable ;
 J'aurais su, dans l'horreur de la captivité,
 Conserver mon courage et ma tranquillité ;

Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime !

CORASMIN

Eh ! que prétendez-vous dans cette horreur extrême ?
Quel est votre dessein ?

OROSMANE

N'entends-tu pas des cris ?

CORASMIN

Seigneur...

OROSMANE

Un bruit affreux a frappé mes esprits.
On vient.

CORASMIN

Non, jusqu'ici nul mortel ne s'avance ;
Le sérail est plongé dans un profond silence ;
Tout dort, tout est tranquille, et l'ombre de la nuit...

OROSMANE

Hélas ! le crime veille, et son horreur me suit.
A ce coupable excès porter sa hardiesse !
Tu ne connaissais pas mon cœur et ma tendresse !
Combien je t'adorais ! quels feux ! Ah ! Corasmin !
Un seul de ses regards aurait fait mon destin ;
Je ne puis être heureux ni souffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours... Ah ! la cruelle !

CORASMIN

Est-ce vous qui pleurez ? vous, Orosmane ? ô cieus !

OROSMANE

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me livre :
Mais ces pleurs sont cruels, et la mort va les suivre ;
Plains Zaïre, plains-moi ; l'heure approche ; ces pleurs
Du sang qui va couler sont les avant-coureurs.

CORASMIN

Ah ! je tremble pour vous.

OROSMANE

Frémis de mes souffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.

Approche, viens, j'entends,... je ne me trompe pas.

CORASMIN

Sous les murs du palais quelqu'un porte ses pas.

OROSMANE

Va saisir Nérestan ; va, dis-je, qu'on l'enchaîne :
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne !

SCÈNE IX. — OROSMANE, ZAÏRE ET FATIME, *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.*

ZAÏRE

Viens, Fatime.

OROSMANE

Qu'entends-je ! Est-ce là cette voix
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois ?
Cette voix qui trahit un feu si légitime ?
Cette voix infidèle, et l'organe du crime ?
Perfide !... vengeons-nous !... quoi ! c'est elle ! ô destin !

(Il tire son poignard.)

Zaïre ! ah ! Dieu !... ce fer échappe de ma main.

ZAÏRE, à Fatime.

C'est ici le chemin ; viens, soutiens mon courage.

FATIME

Il va venir.

OROSMANE

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAÏRE

Je marche en frissonnant, mon cœur est éperdu...
Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu ?

OROSMANE, *courant à Zaïre.*

C'est moi que tu trahis ; tombe à mes pieds, parjure !

ZAÏRE, *tombant dans la coulisse.*

Je me meurs, ô mon Dieu !

OROSMANE

J'ai vengé mon injure.

Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait?...
 Rien que de juste... Allons, j'ai puni son forfait.
 Ah ! voici son amant que mon destin m'envoie,
 Pour remplir ma vengeance et ma cruelle joie.

SCÈNE X. — OROSMANE, ZAIRE, NÉRESTAN,
 CORASMIN, FATIME, ESCLAVES.

OROSMANE

Approche, malheureux, qui viens de m'arracher,
 De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher ;
 Méprisable ennemi, qui fais encore paraître
 L'audace d'un héros avec l'âme d'un traître ;
 Tu m'imposais ici pour me déshonorer.
 Va, le prix en est prêt, tu peux t'y préparer.
 Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
 Et ton ingratitude, et l'horreur que tu causes.
 Avez-vous ordonné son supplice ?

CORASMIN

Oui, seigneur.

OROSMANE

Il commence déjà dans le fond de ton cœur.
 Tes yeux cherchent partout et demandent encore
 La perfide qui t'aime, et qui me déshonore.
 Regarde, elle est ici.

NÉRESTAN

Que dis-tu ? Quelle erreur ?

OROSMANE

Regarde-la, te dis-je.

NÉRESTAN

Ah ! que vois-je ! Ah ! ma sœur !
 Zaïre !... elle n'est plus ! Ah ! monstre ! Ah ! jour horrible

OROSMANE

Sa sœur ! Qu'ai-je entendu ? Dieu ! serait-il possible ?

NÉRESTAN

Barbare, il est trop vrai ; viens épuiser mon flanc
 Du reste infortuné de cet auguste sang.

Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux père ;
 Il venait dans mes bras d'achever sa misère,
 Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
 La volonté dernière et les derniers adieux ;
 Je venais, dans un cœur trop faible et trop sensible,
 Rappeler des chrétiens le culte incorruptible.
 Hélas ! elle offensait notre Dieu, notre loi ;
 Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE

Zaïre !... Elle m'aimait ? Est-il bien vrai, Fatime ?
 Sa sœur ?... J'étais aimé ?

FATIME

Cruel ! voilà son crime.
 Tigre altéré de sang, tu viens de massacrer
 Celle qui, malgré soi constante à t'adorer,
 Se flattait, espérait que le Dieu de ses pères
 Recevrait le tribut de ses larmes sincères,
 Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
 Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
 Hélas ! à cet excès son cœur l'avait trompée ;
 De cet espoir trop tendre elle était occupée ;
 Tu balançais son Dieu dans son cœur alarmé.

OROSMANE

Tu m'en as dit assez. O ciel ! j'étais aimé !
 Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage...

NÉRESTAN

Cruel ! qu'attends-tu donc pour assouvir ta rage ?
 Il ne reste que moi de ce sang glorieux
 Dont ton père et ton bras ont inondé ces lieux ;
 Rejoins ¹ un malheureux à sa triste famille,
 Au héros dont tu viens d'assassiner la fille.
 Tes tourments sont-ils prêts ? Je puis braver tes coups ;
 Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
 Mais la soif de mon sang, qui toujours te dévore,
 Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
 En m'arrachant le jour, souviens-toi des chrétiens
 Dont tu m'avais juré de briser les liens :

1. Rejoindre : réunir.

Dans sa férocité, ton cœur impitoyable
De ce trait généreux serait-il bien capable?
Parle ; à ce prix encor je bénis mon trépas.

ORSMANE, *allant vers le corps de Zaire.*

Zaïre !

CORASMIN

Hélas ! seigneur, où portez-vous vos pas ?
Rentrez, trop de douleur de votre âme s'empare ;
Souffrez que Nérestan...

NÉRESTAN

Qu'ordonnes-tu, barbare ?

ORSMANE, *après une longue pause.*

Qu'on détache ses fers. Écoutez, Corasmin ;
Que tous ses compagnons soient délivrés soudain.
Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largesses ;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richesses,
Jusqu'au port de Joppé¹ vous conduirez leurs pas.

CORASMIN

Mais, seigneur...

ORSMANE

Obéis, et ne réplique pas ;
Vole, et ne trahis point la volonté suprême
D'un soudan qui commande et d'un ami qui t'aime ;
Va, ne perds point de temps, sors, obéis...

(*A Nérestan.*)

Et toi,

Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux sanglants ; remporte en ta patrie
Cet objet² que ma rage a privé de la vie.
Ton roi, tous tes chrétiens, apprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais sans répandre des pleurs,
Mais si la vérité par toi se fait connaître,
En détestant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un sein qui dût m'être sacré ;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse
A la plus digne femme, à la plus vertueuse,

1. Ancien nom de Jaffa.

2. *Objet* avait fréquemment autrefois,

surtout dans la langue tragique, le sens de personne aimée.

Dont le ciel ait formé les innocents appas ;
Dis-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes États ;
Dis-leur que dans son sang cette main s'est plongée ;
Dis que je l'adorais, et que je l'ai vengée.

(*Il se tue.*)

(*Aux siens.*)

Respectez ce héros, et conduisez ses pas.

NÉRESTAN

Guide-moi, Dieu puissant ! je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que dans mon malheur ce soit moi qui te plaigne !



ALZIRE, O U LES AMERICAINS.

TRAGÉDIE

de M. DE VOLTAIRE.

Représentée à Paris pour la première fois
le 27 Janvier 1736.

Errer est d'un mortel, pardonner est divin.

Duren. trad. de Fope.

prix est de trente sols.



A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE-CLAUDE BAUCHE,
près les Augustins, à la descente du Pont-Neuf,
à S. Jean dans le Desert.

M. DCC. XXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1736.

PERSONNAGES

- DON GUSMAN, gouverneur du Pérou. *haughty, jealous*
DON ALVAREZ, père de Gusman, ancien gouverneur. *obedience*
ZAMORE, souverain d'une partie du Potosé¹.
MONTÈZE, souverain d'une autre partie.
ALZIRE, fille de Montèze.
ÉMIRE, }
CÉPHANE, } suivantes d'Alzire.
DON ALONZE, officier espagnol.
OFFICIERS ESPAGNOLS.
AMÉRICAINS.

La scène est dans la ville de Los Reyes, autrement Lima.

1. Le Potosé est une contrée montagneuse située aux confins du Pérou et de la Bolivie, près de la ville de Potosi.



ALZIRE

OU LES AMÉRICAINS

Tragédie - 1736

NOTICE HISTORIQUE ET ANALYTIQUE

LA tragédie d'Alzire fut apportée à Paris en 1734, par M^{me} du Châtelet, qui en fit quelques lectures. Un jeune poète, Lefranc de Pompignan, ayant eu connaissance du sujet, composa une Zoraïde qui, pour le fond, était analogue. Il la présenta au Théâtre-Français. Voltaire, inquiet de cette rivalité, avait hâte que sa pièce fût donnée la première. Lefranc l'y aida lui-même : fort arrogant, il refusa que son œuvre, examinée une première fois par les comédiens, fût soumise à une seconde lecture et il la retira. Alzire passa donc dans toute sa nouveauté. Elle fut jouée sur le Théâtre-Français le 27 janvier 1736 ; elle eut tout de suite un très grand succès : vingt représentations consécutives rapportèrent plus de 53.000 livres. La critique plaça Alzire au premier rang. La Harpe écrivait sur cette tragédie : « ... Grâce au choix du sujet et à la manière dont l'auteur l'a embrassé, les mœurs, les caractères, les passions, les discours des personnages, sortent de la sphère commune et mêlent aux émotions qu'elle fait naître une admiration continuelle. » C'est que Voltaire avait tenté un effort nouveau, il avait opposé deux civilisations, celle de l'Amérique et celle de l'ancien monde, et il avait essayé, non sans succès, de garder la couleur du sujet et de donner de l'éclat à son style.

• • •

ACTE I^{er}. — Alvarez obtient de son fils Gusman, gouverneur du Pérou, la liberté des Américains qui sont tombés en son pouvoir. Leur roi Montèze et sa fille Alzire se sont convertis au christianisme. Gusman s'est épris d'Alzire et veut l'épouser. Montèze presse sa

fille d'accepter cette union qui réconciliera l'Espagne et l'Amérique. Alzire y consent, mais à regret, car elle aime toujours Zamore, prince américain qui fut tué, dit-on, dans une bataille et auquel elle était fiancée.

ACTE II. — *Zamore vit toujours. Mis à la torture et supplicié par Gusman, il avait été abandonné comme mort. Maintenant il veut retrouver Alzire et rendre la liberté à sa patrie. Il reparait devant Montèze, qui lui conseille de se soumettre et de se convertir à son exemple. Zamore, qui n'a rien pu apprendre du sort d'Alzire, s'apprête à lutter contre Gusman et les Espagnols.*

ACTE III. — *Alzire vient d'épouser Gusman, elle gémit d'avoir trahi la mémoire de son fiancé, lorsque Zamore lui-même se présente devant elle. Ils apprennent l'un de l'autre ce qui s'est passé. Gusman paraît et ordonne de conduire son rival au supplice, malgré les prières d'Alvarez, que Zamore autrefois avait épargné au plus fort d'un combat.*

ACTE IV. — *Gusman vient de triompher des partisans de Zamore insurgés. Alvarez obtient de lui qu'il retarde au moins le supplice de Zamore. Alzire le supplie à son tour en vain, mais elle arrive à délivrer Zamore en corrompant son gardien. Zamore demande à Alzire de s'enfuir avec lui ; liée par son devoir d'épouse, elle n'y peut consentir. Zamore s'éloigne, désespéré.*


ACTE V. — *Zamore, à la faveur d'un déguisement, a pu parvenir jusqu'à Gusman et lui porter un coup mortel. Il est condamné à mort ainsi qu'Alzire, qu'on accuse d'être sa complice. Alvarez leur apporte un moyen suprême de salut, c'est que Zamore se fasse chrétien. Zamore refuse; tous deux vont périr. Mais Gusman, au moment d'expirer, pardonne à son meurtrier et lui rend Alzire. Zamore, ému par tant de grandeur d'âme, se convertit.*

o o o

VERS D'ALZIRE FRÉQUEMMENT CITÉS.

Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne (I, 1).

Des Dieux que nous servons connais la différence :
 Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
 Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
 M'ordonne de te plaindre et de te pardonner (V, VII).



ÉPITRE

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET¹

MADAME, quel faible hommage pour vous qu'un de ces ouvrages de poésie qui n'ont qu'un temps, qui doivent leur mérite à la faveur passagère du public et à l'illusion du théâtre, pour tomber ensuite dans la foule et dans l'obscurité !

Qu'est-ce en effet qu'un roman mis en action et en vers, devant celle qui lit les ouvrages de géométrie avec la même facilité que les autres lisent les romans ; devant celle qui n'a trouvé dans Locke², ce sage précepteur du genre humain, que ses propres sentiments et l'histoire de ses pensées ; enfin aux yeux d'une personne qui, née pour les agréments, leur préfère la vérité ?

Mais, madame, le plus grand génie, et sûrement le plus désirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux-arts. Ils sont tous la nourriture et le plaisir de l'âme : y en a-t-il dont on doive se priver ? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher, et que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir ; qui sait se fortifier avec Locke, s'éclairer avec Clarke³ et Newton, s'élever dans la lecture de Cicéron et de Bossuet, s'embellir par les charmes de Virgile et du Tasse !

Tel est votre génie, madame : il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre sexe et de votre rang à croire qu'on s'ennoblit encore en perfectionnant sa raison, et que l'esprit donne des grâces.

Il a été un temps en France, et même dans toute l'Europe, où les hommes pensaient déroger, et les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croyaient nés que pour la guerre ou pour l'oisiveté ; et les autres que pour la coquetterie.

Le ridicule même que Molière et Despréaux ont jeté sur les femmes a semblé, dans un siècle poli, justifier les préjugés de la barbarie. Mais Molière, ce législateur dans la morale et dans les bienséances du monde, n'a pas assurément prétendu, en attaquant les femmes savantes, se moquer

1. La marquise du Châtelet (1706-1749) était l'amie de Voltaire, qui s'était retiré auprès d'elle dans sa terre de Cirey. Elle avait une culture intellectuelle étendue et une réelle vocation pour les études scientifiques. Elle concourut en 1738 pour le prix de l'Académie des sciences sur une question relative à la nature du feu. Elle publia des *Institutions de physique*, et fit une traduction des *Principes* de Newton. On a encore d'elle un *Traité sur le bonheur* plein de vives et fines remarques.

2. Le grand philosophe anglais du xviii^e siècle. Sa doctrine a pour principe la négation

des idées innées et assigne pour origine à toutes nos connaissances la sensation et la réflexion. Cette théorie empiriste est développée dans l'*Essai sur l'entendement humain*, 1690.

3. Samuel Clarke (1675-1729), théologien et philosophe anglais, auteur d'une *Démonstration de l'existence et des attributs de Dieu* (1705), et d'un ouvrage de morale intitulé : *sur les Obligations nécessaires de la religion naturelle*. Dans une correspondance publiée en 1717, il discuta avec Leibnitz sur la nature du temps et de l'espace, et sur la liberté.

de la science et de l'esprit. Il n'en a joué que l'abus et l'affectation, ainsi que, dans son *Tartuffe*, il a diffamé l'hypocrisie et non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une satire contre les femmes, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant Despréaux avait consulté les femmes de la cour les plus spirituelles, il eût ajouté à l'art et au mérite de ses ouvrages si bien travaillés des grâces et des fleurs qui leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain, dans sa satire des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une dame qui avait appris l'astronomie, il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans que, si Boileau vivait encore, lui qui osait se moquer d'une femme de condition, parce qu'elle voyait en secret Roberval ¹ et Sauveur ², il serait obligé de respecter et d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des Maupertuis ³, des Réaumur ⁴, des Mairan, des Dufay ⁵ et des Clairaut ⁶, de tous ces véritables savants, qui n'ont pour objet qu'une science utile, et qui, en la rendant agréable, la rendent insensiblement nécessaire à notre nation. Nous sommes au temps, j'ose le dire, où il faut qu'un poète soit philosophe, et où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier siècle, les Français apprirent à arranger des mots. Le siècle des choses est arrivé. Telle qui lisait autrefois Montaigne, l'*Astrée* ⁷, et les *Contes de la reine de Navarre* ⁸, était une savante. Les Deshoulières ⁹ et les Dacier ¹⁰, illustres dans différents genres, sont venues depuis. Mais votre sexe a encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fit pour elles le livre charmant des *Mondes* ¹¹, et les *Dialogues sur la lumière* ¹² qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes*.

Il est vrai qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de son état pour

1. Roberval (1602-1675), professeur de mathématiques au Collège de France, prépara, par ses savantes études l'introduction du calcul différentiel dans les mathématiques. Passionné et vindicatif, il fut constamment l'adversaire obstiné et injuste de Descartes.

2. Sauveur (1653-1716), mathématicien et physicien; il étudia l'acoustique musicale et on lui doit, entre autres découvertes, celle des nœuds de vibration des cordes.

3. Maupertuis (1698-1759), géomètre et astronome, membre de l'Académie des sciences à 25 ans; il fit une expédition en Laponie pour mesurer un degré du méridien. Il alla ensuite à Berlin, appelé par Frédéric II, qui l'avait nommé président de son Académie. Là, il eut de vives querelles avec le physicien Kœnig et avec Voltaire, qui le railla cruellement dans la fameuse *Diatrise du docteur Ahakia* (1753).

4. Réaumur (1683-1757), auteur de travaux savants sur l'acier, la porcelaine, le verre opaque et la construction des thermomètres.

5. Clairaut (1713-1765), géomètre, intendant du Jardin du roi, à Paris.

6. Clairaut (1713-1765), géomètre, fut d'une précocité extraordinaire; à 12 ans, il lut à l'Académie des sciences un mémoire sur quatre courbes qu'il avait découvertes.

A 18 ans, il fut reçu à l'Académie par dispense spéciale. Il accompagna Maupertuis dans son voyage en Laponie. Il est l'auteur d'une *Théorie de la Lune* (1752), par laquelle il fait rentrer les irrégularités lunaires dans la loi générale de la gravitation.

7. Roman pastoral d'Honoré d'Urfé, en cinq parties, dont la première parut en 1610.

8. Marguerite de Valois, reine de Navarre et sœur de François I^{er}, a écrit l'*Héptaméron*, recueil de contes imités de Boccace, spirituels et d'allure très libre, à l'image de l'auteur.

9. M^{me} Deshoulières, morte en 1694, est l'auteur de très jolies pastorales. Tout le monde connaît ses vers sur les « prés fleuris qu'arrose la Seine ».

10. M^{me} Dacier (1654-1730) fut une savante helléniste. On lui doit particulièrement une traduction d'Homère qui n'est pas sans mérites.

11. *Les Entretiens sur la pluralité des mondes*, ouvrage de Fontenelle, paru en 1686. L'auteur y met l'astronomie à la portée des femmes du monde; il explique les secrets de la nature en les comparant aux machines de l'Opéra. C'est piquant et ingénieux, mais cela ne va pas sans quelque afféterie.

12. *Le Newtonianisme pour les dames*, de l'Italien Algarotti.

cultiver les sciences serait condamnable, même dans ses succès ; mais, madame, le même esprit qui mène à la connaissance de la vérité est celui qui porte à remplir ses devoirs. La reine d'Angleterre¹, l'épouse de Georges II, qui a servi de médiatrice entre les deux plus grands métaphysiciens de l'Europe, Clarke et Leibnitz, et qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les soins de reine, de femme et de mère. Christine², qui abandonna le trône pour les beaux-arts, fut au rang des grands rois tant qu'elle régna. La petite-fille du grand Condé³, dans laquelle on voit revivre l'esprit de son aïeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie ?

Vous, madame, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les princes, vous faites aux lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles font votre occupation dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus, vous cachez ce mérite étranger au monde avec autant de soin que vous l'avez acquis. Continuez, madame, à chérir, à oser cultiver les sciences, quelque cette lumière, longtemps renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits doivent-ils renoncer à cette vertu quand elle est devenue publique ?

Eh ! pourquoi rougir de son mérite ! L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel empire. On souhaite aux arts la protection des souverains : celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus ?

Permettez-moi de dire encore qu'une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, et c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt que nous consumons notre vie dans la culture des arts. Nous en faisons les instruments de notre fortune : c'est une espèce de profanation. Je suis fâché qu'Horace dise de lui :

L'indigence est le dieu qui m'inspira des vers⁴.

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la satire (si j'ose m'exprimer ainsi), déshonorent, parmi les hommes, une profession qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi, madame, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure ces paroles que je vous ai souvent répétées, de Cicéron, ce consul romain qui fut le père de la patrie, de la liberté et de l'éloquence : « Les lettres⁵ forment la jeunesse et font les charmes de l'âge avancé. La prospérité en est plus brillante ; l'adversité en reçoit des consolations ; et dans nos maisons, dans celles des autres,

1. Charlotte de Brandebourg-Anspach, morte en 1737. Voltaire lui avait dédié la *Henriade*.

2. Reine de Suède. Elle abdiqua en 1654. A partir de ce moment, elle s'occupa de littérature et d'art et se mit à voyager à travers l'Europe.

3. La duchesse du Maine, qui, retirée à Sceaux, y tenait une cour brillante.

4. *Paupertas impulit audax
Ut versus facerem*.....

Horace, *Épîtres*, II, II, 51.

5. *Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis per-fugium ac solatium præbent ; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.*

Cicéron, *pro Archia*.

dans les voyages, dans la solitude, en tout temps, en tous lieux, elles font la douceur de notre vie. »

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes ; mais à présent, madame, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il est possible, de passer auprès de vous le reste de ma vie, dans le sein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous sacrifiez dans votre jeunesse les plaisirs faux, mais enchanteurs, du monde ; enfin pour être à portée de dire un jour avec Lucrèce, ce poète philosophe dont les beautés et les erreurs vous sont si connues :

Heureux qui, retiré dans le temple des sages,
 Volt en paix sous ses pieds se former les orages ;
 ! Qui contemple de loin les mortels insensés,
 De leur joug volontaire esclaves empressés,
 Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,
 Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre,
 Dans l'agitation consumant leurs beaux jours,
 Poursuivant la fortune, et rampant dans les cours !
 O vanité de l'homme ! ô faiblesse ! ô misère ! !

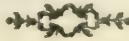
Je n'ajouterai rien à cette longue épître, touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, madame, après avoir parlé de vous ? Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai composée dans votre maison et sous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, en y mettant de la nouveauté, de la vérité et de la vertu. J'ai essayé de peindre ce sentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'âme qui fait le bien et qui pardonne le mal ; ces sentiments tant recommandés par les sages de l'antiquité, et épurés dans notre religion ; ces vraies lois de la nature, toujours si mal suivies. Vous avez été bien des défauts à cet ouvrage, vous connaissez ceux qui le défigurent encore. Puisse le public, d'autant plus sévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes !

Puisse au moins cet hommage que je vous rends, madame, périr moins vite que mes autres écrits ! Il serait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis avec un profond respect, etc.

1.

*Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
 Edita doctrina sapientum templa serena ;
 Despicere unde queas alios, passimque videre
 Errare, atque viam palantes quaerere vita,
 Certare ingenio, contendere nobilitate ;
 Noctes atque dies mihi praestante labore,
 Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
 O miseris hominum mentes ! o pectora caeca !* (Lucrèce, II, 7.)



DISCOURS PRÉLIMINAIRE

On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention et d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de la religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis.

Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Etre fidèle à quelques pratiques inutiles, et infidèle aux vrais devoirs de l'homme ; faire certaines prières, et garder ses vices ; jeûner, mais haïr ; cabaler, persécuter, voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien et de leur pardonner le mal. Tel est Gusman au moment de sa mort ; tel Alvarez dans le cours de sa vie, tel j'ai peint Henri IV, même au milieu de ses faiblesses.

On trouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant ; on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice et de l'oppression ; et c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi la *Henriade* s'est soutenue malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas absolument que la France eût un poème épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales et des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur : voilà ceux devant qui j'ai trouvé grâce. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes ; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espèce, et d'un déchaînement cruel, par lequel un homme était opprimé. « Il faut apparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande ambition, et qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine et l'envie. — Non, lui répondit-on ; c'est un citoyen obscur, retiré, qui vit plus avec Virgile et Locke qu'avec ses compatriotes, et dont la figure n'est pas plus connue de quelques-uns de ses ennemis que du graveur qui a prétendu graver son portrait. C'est l'auteur de quelques pièces qui vous ont fait verser des larmes, et de quelques ouvrages dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté, qui y règne. Ceux qui le calomnient, ce sont des hommes pour la plupart plus obscurs que lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, et qui le persécuteront jusqu'à sa mort, uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné. » Cet étranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, et quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses contemporains et de ses compatriotes ce que l'on peut espérer des étrangers et de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs

en se déchirant mutuellement? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicules et que les gens d'esprit rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres?

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étaient amis; les monuments de leur amitié subsistent et apprendront à jamais aux hommes que les esprits supérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes sur qui l'univers avait les yeux; qui avaient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, s'aimaient pourtant, et vivaient en frères; et nous, qui sommes renfermés sur un si petit théâtre, nous, dont les noms, à peine connus dans un coin du monde, passeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation qui, hors de notre petit horizon, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un temps de disette; nous avons peu, nous nous l'arrachons, Virgile et Horace ne se disputaient rien parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, de *Morbis artificum*, des Maladies des artistes¹. La plus incurable est cette jalousie et cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites brochures satiriques dont nous sommes inondés. On demandait, il n'y a pas longtemps, à un homme qui avait fait je ne sais quelle mauvaise brochure contre son ami et son bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement: « Il faut que je vive². »

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits ne doit jamais répondre aux critiques; car, si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger; et, si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la fable de Boccacini³: « Un voyageur, dit-il, était importuné, dans son chemin, du bruit des cigales; il s'arrêta pour les tuer; il n'en vint pas à bout, et ne fit que s'écarter de sa route: il n'avait qu'à continuer paisiblement son voyage; les cigales seraient mortes d'elles-mêmes au bout de huit jours. »

Il faut toujours que l'auteur s'oublie; mais l'homme ne doit jamais s'oublier: *se ipsum deserere turpissimum est*⁴. On sait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos ouvrages calomnient nos personnes; quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il le serait quelquefois davantage de ne leur répondre pas⁵.

1. Le médecin italien Bernardin Ramazzini (1633-1714) est l'auteur d'un livre intitulé: *de Morbis artificum diatriba*, qui traite des maladies des artisans (le mot latin *artifex* signifie à la fois artisan et artiste; Voltaire a pris par erreur le second sens au lieu du premier).

2. Ce fut l'abbé Guyot-Desfontaines qui fit cette réponse à M. le comte d'Argenson, depuis secrétaire d'Etat de la guerre (*Note de 1764*).

3. Ecrivain italien (1556-1613), auteur de nombreux écrits satiriques, en particulier contre les Espagnols.

4. S'abandonner soi-même est la pire honte.

5. Variante. Dans l'édition originale, on lisait de plus ici:

« Il y a une de ces calomnies répétées dans vingt libelles au sujet de la belle édition anglaise de la *Henriade*. Il ne s'agit ici que d'un vil intérêt. Ma conduite prouve assez combien je suis au-dessus de ces bassesses. Je ne souillerai point cet écrit d'un détail si avilissant. On trouvera chez Bauche libraire une réponse satisfaisante. Mais il y a d'autres accusations que l'honneur oblige à repousser. »

On m'a traité dans vingt libelles d'homme sans religion : une des belles preuves qu'on en a apportées, c'est que, dans *Œdipe*, Jocaste dit ces vers :

Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense :
Notre crédulité fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que *la Henriade*, dans plusieurs endroits, sentait bien son semi-pélagien¹. On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion, parce que c'est le dernier refuge des calomnieux. Comment leur répondre, comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes qui, depuis Socrate jusqu'à Descartes, ont essuyé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une seule question : je demande qui a le plus de religion, ou le calomnieux qui persécute, ou le calomné qui pardonne².

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui : je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satirique, et il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Electre*³, qui, par ces deux ouvrages, m'inspira le premier le désir d'entrer quelque temps dans la même carrière : ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ses pièces ; il sait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation et de l'amitié⁴.

J'ose⁵ dire avec confiance que je suis plus attaché aux beaux-arts qu'à mes écrits. Sensible à l'excès, dès mon enfance, pour tout ce qui porte le caractère du génie, je regarde un grand poète, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile (s'il a de la probité), comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux lettres trouveront en moi un ami ; plusieurs y

1. Pélagie, hérésiarque du v^e siècle, enseignait que l'homme naît sans le péché originel, que la nature n'est pas corrompue, et que la grâce n'est pas nécessaire pour pratiquer la vertu. Cette doctrine, combattue par saint Augustin et condamnée par les conciles, se maintint jusqu'au vi^e siècle sous le nom de pélagianisme. Vers cette époque le moine Cassin formula les principes du semi-pélagianisme, qui essayait de concilier la doctrine de Pélagie avec les enseignements de l'Église. Cette nouvelle hérésie s'éteignit vers la fin du x^e siècle.

2. Il faut avouer que Voltaire ne pardonna pas souvent à ses ennemis.

3. Crébillon le père, qui devint plus tard un ennemi de Voltaire. Voltaire se donna la tâche de refaire en mieux quelques-unes de ses pièces.

4. Dans l'édition de 1736, de Desbordes, il y avait la note suivante : « L'auteur n'a jamais répondu aux invectives de personne qu'à celles du poète Rousseau, homme ennemi de tout mérite, calomnieux de pro-

fession, reconnu et condamné pour tel, livré par la justice à la baine de tous les honnêtes gens, comme le cadavre d'un criminel qu'il est permis de disséquer pour l'utilité publique. »

5. Variante. Dans les éditions parues jusqu'en 1746, on lisait avant ce paragraphe le passage suivant :

« L'auteur ingénieux et digne de beaucoup de considération qui vient de travailler sur un sujet à peu près semblable à ma tragédie et qui s'est exercé à peindre ce contraste des mœurs de l'Europe et de celles du nouveau monde, matière si favorable à la poésie, enrichira peut-être le théâtre de sa pièce nouvelle. Il verra si je serai le dernier à lui applaudir, et si un indigne amour-propre ferme mes yeux aux beautés d'un ouvrage. »

Il s'agit de Lefranc de Pompignan et de sa tragédie de *Zoroastre*. Lefranc allait bientôt passer au nombre de ceux que Voltaire devait poursuivre d'une haine acharnée.

ont trouvé un père. Voilà mes sentiments : quiconque a vécu avec moi sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des critiques est un vain amour-propre ; confondre la calomnie est un devoir.



ALZIRE

- 1736 -

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE. — ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ

Du conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne ¹ un fils que j'aime.
Faites régner le prince et le Dieu que je sers
Sur la riche moitié d'un nouvel univers :
Gouvernez cette rive, en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors et les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces ² honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique ;
Je montrai le premier au peuple du Mexique ³
L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux :
Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'Ourse
Les vainqueurs castillans ont dirigé ma course⁴.
Heureux si j'avais pu, pour fruit de mes travaux,
En mortels vertueux ⁵ changer tous ces héros !
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire ?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire ⁶,
Et j'ai pleuré longtemps sur ces tristes vainqueurs,
Que le ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs.

1. *Var.* : ... me nomme.

2. *Var.* : ... les honneurs.

3. L'expédition du Mexique se fit en 1517, et celle du Pérou en 1525. Ainsi Alvarez a pu aisément les voir. Los Reyes, lieu de la scène, fut bâtie en 1535. (V.)

4. *Variante.*

Cortès, Herman, Pizarre, ont dirigé ma course.

5. *Var.* : En chrétiens vertueux...

6. On sait quelles cruautés Fernand Cortez exerça au Mexique, et Pizarre au Pérou. (V.)

Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vu régir sous d'équitables lois
L'empire du Potose et la ville des rois¹.

GUSMAN

J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère ;
Dans ces climats brûlants j'ai vaincu sous mon père ;
Je dois de vous encore apprendre à gouverner
Et recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

ALVAREZ

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir ; c'est assez si ma voix
Parle encore au conseil et règle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître
Je consacre à mon Dieu, négligé trop longtemps,
De ma caducité les restes languissants.
Je ne veux qu'une grâce, elle me sera chère ;
Je l'attends comme ami, je la demande en père.
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs.
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence et non par la justice.

GUSMAN

Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez ;
Mais daignez voir au moins ce que vous hasardez.
D'une ville naissante, encor mal assurée,
Au peuple américain nous défendons l'entrée :
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux ;
Que, méprisant nos lois et prompt à les enfreindre,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, et n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage ;
Soumis au châtement, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.

1. Le nom ancien de Lima : *la Ciudad de Los Reyes* signifie en espagnol *la cité des Rois*.

Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
 Et la sévérité produit l'obéissance.
 Je sais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
 Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur :
 Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
 A besoin qu'on l'opprime et sert avec contrainte.
 Les dieux même adorés dans ces climats affreux,
 S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux¹.

ALVAREZ

Ah ! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques !
 Les pouvez-vous aimer, ces forfaits politiques,
 Vous, chrétien, vous choisi pour régner désormais
 Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix ?

Tolerance

Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
 Qui de ce continent dépeuplent les rivages ?
 Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
 Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
 Que pour voir abhorrer sous ce brûlant tropique
 Et le nom de l'Europe, et le nom catholique ?
 Ah ! Dieu nous envoyait, quand de nous il fit choix²,
 Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses lois :
 Et nous, de ces climats destructeurs implacables,
 Nous, et d'or et de sang toujours insatiables,
 Déserteurs de ces lois qu'il fallait enseigner,
 Nous égorgeons ce peuple au lieu de le gagner.

Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre,
 Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.)

Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur ;
 Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur :
 Fléaux du nouveau monde, injustes, vains, avarés,
 Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.

L'Américain, farouche en sa simplicité,
 Nous égale en courage, et nous passe en bonté.
 Hélas ! si comme vous il était sanguinaire,
 S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.

Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour ?

Avez-vous oublié que près de ce séjour

Je me vis entouré par ce peuple en furie,

Rendu cruel enfin par notre barbarie ?

1. On immolait quelquefois des hommes en Amérique ; mais il n'y a presque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible superstition. (V.)

2. Variante.
 Ah ! Dieu nous envoyait par un plus heureux choix.

Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur sort.
 J'étais seul, sans secours, et j'attendais la mort :
 Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes ;
 Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
 Au lieu de me frapper, embrassa mes genoux.
 « Alvarez, me dit-il, Alvarez, est-ce vous ?
 Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire :
 Vivez, aux malheureux servez longtemps de père.
 Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
 Du moins par cet exemple apprenne à pardonner !
 Allez, la grandeur d'âme est ici le partage
 Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage. »
 Eh bien ! vous gémissiez : je sens qu'à ce récit
 Votre cœur, malgré vous, s'émeut et s'adoucit.
 L'humanité vous parle, ainsi que votre père.
 Ah ! si la cruauté vous était toujours chère,
 De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
 Au vertueux objet qu'il vous faut attendre ;
 A la fille des rois de ces tristes contrées,
 Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées ?
 Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
 Par le sang répandu de ses concitoyens ?
 Ou bien attendez-vous que ses cris et ses larmes
 De vos sévères mains fassent tomber les armes ?

GUSMAN

Eh bien ! vous l'ordonnez, je brise leurs liens,
 J'y consens ; mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens :
 Ainsi le veut la loi : quitter l'idolâtrie
 Est un titre en ces lieux pour mériter la vie ,
 A la religion gagnons-les à ce prix :
 Commandons aux cœurs même, et forçons les esprits.
 De la nécessité le pouvoir invincible
 Traîne au pied des autels un courage inflexible.
 Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
 Tremblent sous un seul Dieu, comme sous un seul roi.

ALVAREZ

Écoutez-moi, mon fils ; plus que vous je désire
 Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,

1. On trouve un pareil trait dans une relation de la Nouvelle-Espagne (V.).

2. Variante. [donner !
 Par cet exemple un jour apprenne à par-

Que le ciel et l'Espagne y soient sans ennemis ;
 Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.
 J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne ;
 Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN

Je me rends donc, seigneur, et vous l'avez voulu :
 Vous avez sur un fils un pouvoir absolu ;
 Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche :
 L'indulgente vertu parle par votre bouche.
 Eh bien ! puisque le ciel voulut vous accorder
 Ce don, cet heureux don de tout persuader,
 C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie !
 Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
 Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
 Je l'aime, je l'avoue, et plus que je ne veux ;
 Mais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire,
 De mon cœur trop altier fléchir le caractère ;
 Et rampant sous ses lois, esclave d'un coup d'œil,
 Par des soumissions caresser son orgueil.
 Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.
 Vous seul, vous pouvez tout sur le père d'Alzire :
 En un mot, parlez-lui pour la dernière fois ;
 Qu'il commande à sa fille et force enfin son choix.
 Daignez... Mais c'en est trop, je rougis que mon père
 Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

ALVAREZ

C'en est fait. J'ai parlé, mon fils, et sans rougir.
 Montèze a vu sa fille, il l'aura su fléchir.
 De sa famille auguste, en ces lieux prisonnière,
 Le ciel a par mes soins consolé la misère.
 Pour le vrai Dieu Montèze a quitté ses faux dieux.
 Lui-même de sa fille a dessillé les yeux.
 De tout ce nouveau monde Alzire est le modèle ;
 Les peuples incertains fixent les yeux sur elle ;
 Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs ;
 L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs ;
 La foi doit y jeter ses racines profondes ;
 Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes ;
 Ces féroces humains, qui détestent nos lois,
 Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,

1. Ce vers se retrouve tel quel dans *Mahomet* (acte I, scène II).

Vont, d'un esprit moins fier, et d'un cœur plus facile,
 Sous votre joug heureux baisser un front docile :
 Et je verrai, mon fils, grâce à ces doux liens,
 Tous les cœurs désormais espagnols et chrétiens.
 Montèze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
 Aux autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCÈNE II. — ALVAREZ, MONTÈZE.

ALVAREZ

Eh bien ! votre sagesse et votre autorité
 Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté ?

MONTÈZE

Père des malheureux, pardonne si ma fille,
 Dont Gusman détruisit l'empire et la famille,
 Semble éprouver encore un reste de terreur
 Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.
 Les nœuds qui vont unir l'Europe et ma patrie
 Ont révolté ma fille en ces climats nourrie ;
 Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix :
 Tes mœurs nous ont appris à révéler tes lois.
 C'est par toi que le ciel à nous s'est fait connaître ;
 Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.
 Sous le fer castillan ce monde est abattu ;
 Il cède à la puissance, et nous à la vertu.
 De tes concitoyens la rage impitoyable
 Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïssable :
 Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur ;
 Nous l'aimons dans toi seul, il s'est peint dans ton cœur.
 Voilà ce qui te donne et Montèze et ma fille,
 Instruits par tes vertus, nous sommes ta famille.
 Sers-lui longtemps de père, ainsi qu'à nos États.
 Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras ;
 Le Pérou, le Potose, Alzire est sa conquête :
 Va dans ton temple auguste en ordonner la fête :
 Va, je crois voir des cieus les peuples éternels
 Descendre de leur sphère et se joindre aux mortels.
 Je réponds de ma fille ; elle va reconnaître
 Dans le fier don Gusman son époux et son maître.

ALVAREZ

Ah ! puisque enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
 Cher Montèze, au tombeau je descends trop heureux.

Toi, qui nous découvris ces immenses contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées :
Dieu des chrétiens, préside à ces vœux solennels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels :
Descends, attire à toi l'Amérique étonnée !
Adieu, je vais presser cet heureux hyménée :
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCÈNE III. — MONTÈZE.

Dieu, destructeur des dieux que j'avais trop servis,
Protège de mes ans la fin dure et funeste !
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste :
Daigne veiller sur elle et conduire son cœur !

SCÈNE IV. — MONTÈZE, ALZIRE.

MONTÈZE

Ma fille, il en est temps, consens à ton bonheur ;
Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde :
Protège les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Éteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs ;
Remonte au rang des rois, du sein de la misère ;
Tu dois à ton état plier ton caractère :
Prends un cœur tout nouveau ; viens, obéis, suis-moi,
Et renais Espagnole, en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE

Tout mon sang est à vous ; mais si je vous suis chère,
Voyez mon désespoir, et lisez dans mon cœur.

MONTÈZE

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur :
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.
Mais quel temps, justes cieux, pour engager ma foi !
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des enfants du Soleil ¹ le redoutable empire !

1. Le Pérou, avant la conquête espagnole, était gouverné par la dynastie des Incas qui se disaient issus du Soleil et étaient adorés comme dieux après leur mort. Souverains et pontifes à la fois, ils pénétraient seuls dans le temple du Soleil.

Que ce jour est marqué par des signes affreux

MONTÈZE

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

ALZIRE

Au même jour, hélas ! le vengeur de l'État,
Zamore, mon espoir, périt dans le combat ;
Zamore, mon amant, choisi pour votre gendre !

MONTÈZE

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre :
Les morts dans le tombeau n'exigent point de foi ;
Porte, porte aux autels un cœur maître de soi ;
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton âme entière à la loi des chrétiens,
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens.
Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite ;
Entends sa voix.

ALZIRE

Mon père, où m'avez-vous réduite ?
Je sais ce qu'est un père, et quel est son pouvoir :
M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéissance a passé les limites
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux ;
Mon cœur changé par vous abandonna ses dieux ;
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées,
Devant ce Dieu nouveau comme nous abaissées.
Mais vous qui m'assuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait au pied de ses autels,
Que sa loi, sa morale, et consolante et pure,
De mes sens désolés guérirait la blessure,
Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur :
Il y porte une image à jamais renaissante ;
Zamore vit encore au cœur de son amant.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentiments,
Ce feu victorieux de la mort et du temps.

Cet amour immortel, ordonné par vous-même :
 Unissez votre fille au fier tyran qui l'aime¹ ;
 Mon pays le demande, il le faut, j'obéis :
 Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis ;
 Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
 Vous qui me condamnez d'aller en sa présence
 Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
 Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTÈZE

Ah ! que dis-tu, ma fille ? épargne ma vieillesse ;
 Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
 Par nos destins affreux que ta main peut changer,
 Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
 Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse !
 Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse ?
 Jouis de mes travaux, mais crains d'empoisonner
 Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
 Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
 Par la main du devoir est à jamais tracée ;
 Ce monde gémissant te presse d'y courir,
 Il n'espère qu'en toi : voudrais-tu le trahir ?
 Apprends à te dompter.

ALZIRE

Faut-il apprendre à feindre ?

Quelle science, hélas !

SCÈNE V. — GUSMAN, ALZIRE.

J'ai sujet de me plaindre
 Que l'on oppose encore à mes empressements
 L'offensante lenteur de ces retardements.
 J'ai suspendu ma loi prête à punir l'audace
 De tous ces ennemis dont vous vouliez la grâce :
 Ils sont en liberté ; mais j'aurais à rougir
 Si ce faible service eût pu vous attendrir.
 J'attendais encor moins de mon pouvoir suprême ;
 Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même ;
 Et je ne pensais pas, dans mes vœux satisfaits,
 Que ma félicité vous coûtât des regrets.

1. Var. : ... qui m'aime.

ALZIRE

Que puisse seulement la colère céleste
 Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste !
 Vous voyez quel effroi me trouble et me confond :
 Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front.
 Tel est mon caractère : et jamais mon visage
 N'a de mon cœur encor démenti le langage.
 Qui peut se déguiser pourrait trahir sa foi ;
 C'est un art de l'Europe : il n'est pas fait pour moi.

GUSMAN

Je vois votre franchise, et je sais que Zamore
 Vit dans votre mémoire, et vous est cher encore.
 Ce cacique¹ obstiné, vaincu dans les combats,
 S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
 Vivant, je l'ai dompté : mort, doit-il être à craindre ?
 Cessez de m'offenser, et cessez de le plaindre ;
 Votre devoir, mon nom, mon cœur, en sont blessés ;
 Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

ALZIRE

Ayez moins de colère et moins de jalousie ;
 Un rival au tombeau doit causer peu d'envie ;
 Je l'aimai, je l'avoue, et tel fut mon devoir ;
 De ce monde opprimé Zamore était l'espoir :
 Sa foi me fut promise, il eut pour moi des charmes,
 Il m'aima : son trépas me coûte encor des larmes.
 Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,
 Jugez de ma constance, et connaissez mon cœur ;
 Et, quittant avec moi cette fierté cruelle,
 Méritez, s'il se peut, un cœur aussi fidèle².

SCÈNE VI. — GUSMAN.

Son orgueil, je l'avoue, et sa sincérité,
 Étonne mon courage et plaît à ma fierté.
 Allons, ne souffrons pas que cette humeur altière
 Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.
 La grossière nature, en formant ses appas,
 Lui laisse un cœur sauvage et fait pour ces climats.

1. Le mot propre est *inca* ; mais les Espagnols, accoutumés dans l'Amérique septentrionale au titre de cacique, le don-

nèrent d'abord à tous les souverains du nouveau monde (V.).

2. *Var.* : ... un amour si fidèle.

Le devoir fléchira son courage rebelle ;
 Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle ;
 Que l'hymen en triomphe, et qu'on ne dise plus
 Qu'un vainqueur et qu'un maître essaya des refus !

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE. — ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE

Amis, de qui l'audace, aux mortels peu commune,
 Renaît dans les dangers et croit dans l'infortune ;
 Illustres compagnons de mon funeste sort,
~~N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort ?~~
 Vivrons-nous sans servir Alzire et la patrie,
 Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
 Sans trouver, sans punir cet insolent vainqueur,
 Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur ?
 Dieux impuissants ! dieux vains de nos vastes contrées !
 A des dieux ennemis vous les avez livrées :
 Et six cents Espagnols ont détruit sous leurs coups
 Mon pays et mon trône, et vos temples et vous,
 Vous n'avez plus d'autels, et je n'ai plus d'empire ;
 Nous avons tout perdu : je suis privé d'Alzire.
 J'ai porté mon courroux, ma honte et mes regrets,
 Dans les sables mouvants, dans le fond des forêts.
 De la zone brûlante et du milieu du monde,
 L'astre du jour ¹ a vu ma course vagabonde,
 Jusqu'aux lieux où, cessant d'éclairer nos climats,
 Il ramène l'année et revient sur ses pas.
 Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance,
 A mes vastes desseins ont rendu l'espérance ² ;
 Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
~~Deux vertus de mon cœur, la vengeance et l'amour.~~
 Nous avons rassemblé des mortels intrépides,
 Éternels ennemis de nos maîtres avides ;
 Nous les avons laissés dans ces forêts errants,
 Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans.

1. L'astronomie, la géographie, la géométrie étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes sur des colonnes pour

marquer les équinoxes et les solstices (V.)

2. Variante

A mes vastes desirs ont rendu l'espérance.

J'arrive, on nous saisit : une foule inhumaine
 Dans des gouffres profonds nous plonge et nous enchaîne.
 De ces lieux infernaux on nous laisse sortir,
 Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
 Amis, où sommes-nous? ne pourra-t-on m'instruire
 Qui commande en ces lieux, quel est le sort d'Alzire?
 Si Montèze est esclave et voit encor le jour?
 S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour?
 Chers et tristes amis du malheureux Zamore,
 Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore?

UN AMÉRICAIN

En des lieux différents, comme toi mis aux fers,
 Conduits en ce palais par des chemins divers,
 Étrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
 Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
 Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
 Du moins, si nos tyrans ont résolu ta mort,
 Tes amis, avec toi prêts à cesser de vivre,
 Sont dignes de t'aimer et dignes de te suivre.

ZAMORE

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieux
 De plus grand en effet qu'un trépas glorieux ;
 Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie,
 Mais laisser en mourant des fers à sa patrie,
 Périr sans se venger, expirer par les mains
 De ces brigands d'Europe, et de ces assassins
 Qui, de sang enivrés, de nos trésors avides,
 De ce monde usurpé désolateurs perfides,
 Ont osé me livrer à des tourments honteux,
 Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux ;
 Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
 Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même ;
 Abandonner Alzire à leur lâche fureur :
 Cette mort est affreuse et fait frémir d'horreur.

SCÈNE II. — ALVAREZ, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ALVAREZ

Soyez libres, vivez.

ZAMORE

Ciel ! que viens-je d'entendre?
 Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre?

Quel vieillard ou quel dieu vient ici m'étonner ?
 Tu parais Espagnol, et tu sais pardonner !
 Es-tu roi ? Cette ville est-elle en ta puissance ?

ALVAREZ

Non, mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE

Quel est donc ton destin, vieillard trop généreux ?

ALVAREZ

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE

Eh ! qui peut t'inspirer cette auguste clémence ?

ALVAREZ

Dieu, ma religion, et la reconnaissance.

ZAMORE

Dieu ? ta religion ? Quoi ! ces tyrans cruels,
 Monstres désaltérés dans le sang des mortels,
 Qui dépeuplent la terre, et dont la barbarie
 En vaste solitude a changé ma patrie,
 Dont l'infâme avarice est la suprême loi !
 Mon père, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi ?

ALVAREZ

Ils ont le même Dieu, mon fils ; mais ils l'outragent ;
 Nés sous la loi des saints, dans le crime ils s'engagent.
 Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir ;
 Tu connais leurs forfaits ; mais connais mon devoir.
 Le soleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre,
 Éclairé dans sa marche et ce monde et le nôtre,
 Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
 Maître de mon destin, daigna sauver mes jours.
 Mon cœur, dès ce moment, partagea vos misères ;
 Tous vos concitoyens sont devenus mes frères,
 Et je mourrais heureux si je pouvais trouver
 Ce héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
 C'est lui, n'en doutons point, c'est Alvarez lui-même.
 Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
 A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas ?

ALVAREZ

Que me dit-il ? Approche. O ciel ! ô Providence !
 C'est lui, voilà l'objet de ma reconnaissance.

Mes yeux, mes tristes yeux affaiblis par les ans,
Hélas ! avez-vous pu le chercher si longtemps ?

(Il l'embrasse.)

Mon bienfaiteur ! mon fils ! parle, que dois-je faire ?
Daigne habiter ces lieux, et je t'y sers de père.
La mort a respecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le temps de m'acquitter vers toi.

ZAMORE

Mon père, ah ! si jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers aujourd'hui désolé
Au-devant de leur joug sans peine aurait volé.
Mais autant que ton âme est bienfaisante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature :
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre, et tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Montèze a fini la misère ;
Si le père d'Alzire... hélas ! tu vois les pleurs
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVAREZ

Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre ;
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, et nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais !
Apprends que ton ami, plein de gloire et d'années,
Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE

Le verrai-je ?

ALVAREZ

Oui ; crois-moi, puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à penser, à vivre comme lui !

ZAMORE

Quoi ! Montèze, dis-tu... ?

ALVAREZ

Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
Du sort qui nous unit, de ces heureux liens
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.

Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inouï que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment ; mais c'est pour te servir,
Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCÈNE III. — ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE

Des cieux enfin sur moi la bonté se déclare ;
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarez est un dieu qui, parmi ces pervers,
Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils ; ce fils sera mon frère :
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père !
O jour ! ô doux espoir à mon cœur éperdu !
Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu !
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai servie !
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'âme de ma vie,
Serais-tu dans ces lieux ? hélas ! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu ?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance ?

SCÈNE IV. — MONTÈZE, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE

Cher Montèze, est-ce toi que je tiens dans mes bras ?
Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre ;
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire est-elle ici ? parle, quel est son sort ?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTÈZE

Cacique malheureux ! sur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre âme était ouverte ;
Nous te redemandions à nos cruels destins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.
Tu vis ; puisse le ciel te rendre un sort tranquille !
Puissent tous nos malheurs finir dans cet asile !
Zamore, ah ! quel dessein t'a conduit dans ces lieux ?

ZAMORE

La soif de me venger, toi, ta fille, et mes dieux !

MONTÈZE

Que dis-tu?

ZAMORE

Souviens-toi du jour épouvantable
 Où ce fier Espagnol, terrible, invulnérable,
 Renversa, détruisit jusqu'en leurs fondements,
 Ces murs que du Soleil ont bâtis les enfants ¹ :
 Gusman était son nom. Le destin qui m'opprime
 Ne m'apprit rien de lui que son nom et son crime.
 Ce nom, mon cher Montèze, à mon cœur si fatal,
 Du pillage et du meurtre était l'affreux signal.
 A ce nom, de mes bras on arracha ta fille ;
 Dans un vil esclavage on traîna ta famille :
 On démolit ce temple, et ces autels chéris
 Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils ;
 On me traîna vers lui : dirai-je à quel supplice,
 A quels maux me livra sa barbare avarice ²,
 Pour m'arracher ces biens par lui défiés,
 Idoles de son peuple, et que je foule aux pieds?
 Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
 Le temps ne peut jamais affaiblir les injures :
 Je viens après trois ans d'assembler des amis,
 Dans leur commune haine avec nous affermis :
 Ils sont dans nos forêts, et leur foule héroïque
 Vient périr sous ces murs ou venger l'Amérique.

MONTÈZE

Je te plains ; mais hélas ! où vas-tu t'emporter ?
 Ne cherche point la mort qui voulait t'éviter.
 Que peuvent tes amis, et leurs armes fragiles,
 Des habitants des eaux dépouilles inutiles,
 Ces marbres impuissants en sabres façonnés,
 Ces soldats presque nus et mal disciplinés,
 Contre ces fiers géants, ces tyrans de la terre,
 De fer étincelants, armés de leur tonnerre,
 Qui s'élancent sur nous, aussi prompts que les vents,
 Sur des monstres guerriers pour eux obéissants ?
 L'univers a cédé ; cédon, mon cher Zamore.

ZAMORE

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore !

1. Les Péruviens, qui avaient leurs
 fables comme les peuples de notre con-
 tinent, croyaient que leur premier inca,

qui bâtit Cusco, était fils du Soleil (V.).
 2. Le mot *avarice* avait souvent autrefois
 le sens de cupidité.

Ah ! Montèze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
 Ce fer dont nos tyrans sont armés et couverts,
 Ces rapides coursiers qui sous eux font la guerre,
 Pouvaient à leur abord épouvanter la terre :
 Je les vois d'un œil fixe et leur ose insulter ;
 Pour les vaincre il suffit de ne rien redouter.
 Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
 Subjuge qui la craint, et cède à qui la brave.
 L'or, ce poison brillant qui nait dans nos climats,
 Attire ici l'Europe, et ne nous défend pas.
 Le fer manque à nos mains ; les cieus, pour nous avarés,
 Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares ;
 Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, et je vaincrai pour elle.

MONTÈZE

Le ciel est contre toi : calme un frivole zèle.
 Les temps sont trop changés.

ZAMORE

Que peux-tu dire, hélas !
 Les temps sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas,
 Si ta fille est fidèle à ses vœux, à sa gloire,
 Si Zamore est présent encore à sa mémoire ?
 Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis !

MONTÈZE

Zamore infortuné !

ZAMORE

Ne suis-je plus ton fils ?
 Nos tyrans ont flétri ton âme magnanime ;
 Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTÈZE

Je ne suis point coupable, et tous ces conquérants,
 Ainsi que tu le crois, ne sont point des tyrans.
 Il en est que le ciel guida dans cet empire,
 Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire¹ ;
 Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
 Des secrets immortels, et des arts inconnus,

1. On voit que Montèze, persuadé comme il l'est, ne fait point une lâcheté en refusant sa fille à Zamore. Il doit trop aimer sa religion et sa fille pour la céder à un idolâtre qui ne pourrait la défendre (V.).

La science de l'homme, un grand exemple à suivre,
Enfin l'art d'être heureux, de penser et de vivre.

ZAMORE

Que dis-tu? quelle horreur ta bouche ose avouer!
Alzire est leur esclave, et tu peux les louer!

MONTÈZE

Elle n'est point esclave.

ZAMORE

Ah, Montèze! ah, mon père!

Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère;

Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels;

Oui, tu me l'as promise aux pieds des immortels;

Ils ont reçu sa foi, son cœur n'est point parjure.

MONTÈZE

N'atteste point ces dieux, enfants de l'imposture;

Ces fantômes affreux que je ne connais plus;

Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abattus.

ZAMORE

Quoi! ta religion? quoi! la loi de nos pères?

MONTÈZE

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimères.

Puisse le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré,

Manifester son être à ton cœur éclairé!

Puisses-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore!

Les vertus de l'Europe, et le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE

Quelles vertus! cruel! les tyrans de ces lieux

T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes dieux.

Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse?

Alzire a-t-elle encore imité ta faiblesse?

Garde-toi...

MONTÈZE

Va, mon cœur ne se reproche rien:

Je dois bénir mon sort, et pleurer sur le tien.

ZAMORE

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.

Prends pitié des tourments que ton crime me coûte,

Prends pitié de ce cœur, enivré tour à tour
 De zèle pour les dieux, de vengeance et d'amour.
 Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire ;
 Viens ; conduis-moi vers elle, et qu'à ses pieds j'expire.
 Ne me dérobe point le bonheur de la voir ;
 Crains de porter Zamore au dernier désespoir ;
 Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie...

SCÈNE V. — MONTÈZE, ZAMORE, AMÉRICAINS, GARDES.

UN GARDE, à Montèze.

Seigneur, on vous attend pour la cérémonie.

MONTÈZE

Je vous suis.

ZAMORE

Ah ! cruel ! je ne te quitte pas.

Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas ?
 Montèze...

MONTÈZE

Adieu ; crois-moi, fuis de ce lieu funeste.

ZAMORE

Dût m'accabler ici la colère céleste,
 Je te suivrai.

MONTÈZE

Pardonne à mes soins paternels.

(Aux gardes.)

Gardes, empêchez-les de me suivre aux autels.
 Des païens, élevés dans des lois étrangères,
 Pourraient de nos chrétiens profaner les mystères :
 Il ne m'appartient pas de vous donner des lois ;
 Mais Gusman vous l'ordonne et parle par ma voix.

SCÈNE VI. — ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE

Qu'ai-je entendu ? Gusman ! ô trahison ! ô rage !
 O comble des forfaits ! lâche et dernier outrage !
 Il servirait Gusman ! l'ai-je bien entendu ?
 Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu ?

Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable?
 Aura-t-elle sucé ce poison détestable,
 Apporté parmi nous par ces persécuteurs,
 Qui poursuivent nos jours et corrompent nos mœurs?
 Gusman est donc ici? que résoudre et que faire?

UN AMÉRICAIN

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
 Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,
 Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
 Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduise :
 Sortons, allons tenter notre illustre entreprise ;
 Allons tout préparer contre nos ennemis,
 Et surtout n'épargnons qu'Alvarez et son fils.
 J'ai vu de ces remparts l'étrangère structure :
 Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature,
 Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevards,
 Ces tonnerres d'airain grondants sur les remparts,
 Ces pièges de la guerre, où la mort se présente,
 Tout étonnants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
 Hélas ! nos citoyens, enchaînés en ces lieux,
 Servent à cimenter cet asile odieux ;
 Ils dressent, d'une main dans les fers avilie,
 Ce siège de l'orgueil et de la tyrannie.
 Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
 Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs ;
 Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
 Instrument de leur honte et de leur esclavage.
 Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglants
 Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.
 Partons, et revenons sur ces coupables têtes
 Tourner ces traits de feu, ce fer, et ces tempêtes,
 Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
 Parut un feu sacré, lancé des mains des dieux.
 Connaissons, renversons cette horrible puissance
 Que l'orgueil trop longtemps fonda sur l'ignorance.

ZAMORE

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
 Embrasser mes desseins et sentir mes fureurs !
 Pussions-nous de Gusman punir la barbarie !
 Que son sang satisfasse au sang de ma patrie !
 Triste divinité des mortels offensés,
 Vengeance, arme nos mains ; qu'il meure, et c'est assez ;

Qu'il meure... mais hélas ! plus malheureux que braves,
 Nous parlons de punir, et nous sommes esclaves.
 De notre sort affreux le joug s'appesantit ;
 Alvarez disparaît, Montéze nous trahit.
 Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre ;
 Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
 Mes amis, quels accents remplissent ce séjour ?
 Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
 J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare ;
 Quelle fête, ou quel crime est-ce donc qu'il prépare ?
 Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir,
 Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE. — ALZIRE.

Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi !
 C'en est fait, et Gusman règne à jamais sur moi !
 L'Océan, qui s'élève entre nos hémisphères,
 A donc mis entre nous d'impuissantes barrières ;
 Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,
 Et déjà nos serments sont écrits dans les cieux !
 O toi qui me poursuis, ombre chère et sanglante,
 A mes sens désolés ombre à jamais présente,
 Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords
 Peuvent percer ta tombe et passer chez les morts,
 Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
 Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle et tendre,
 Cette âme qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
 Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir !
 Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,
 Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère,
 A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
 Au soin de l'univers, hélas ! où tu n'es plus.
 Zamore, laisse en paix mon âme déchirée
 Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée ;
 Souffre un joug imposé par la nécessité ;
 Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

SCÈNE II. — ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE

Eh bien ! veut-on toujours ravir à ma présence
 Les habitants des lieux si chers à mon enfance ?
 Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux
 Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

ÉMIRE

Ah ! plutôt de Gusman redoutez la furie ;
 Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
 On nous menace, on dit qu'à notre nation
 Ce jour sera le jour de la destruction.
 On déploie aujourd'hui l'étendard de la guerre ;
 On allume ces feux enfermés sous la terre ;
 On assemblait déjà le sanglant tribunal ;
 Montèze est appelé dans ce conseil fatal ;
 C'est tout ce que j'ai su.

ALZIRE

Ciel, qui m'avez trompée,
 De quel étonnement je demeure frappée !
 Quoi ! presque entre mes bras, et du pied de l'autel,
 Gusman contre les miens lève son bras cruel !
 Quoi ! j'ai fait le serment du malheur de ma vie !
 Serment qui pour jamais m'avez assujettie !
 Hymen, cruel hymen, sous quel astre odieux
 Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds ?

SCÈNE III. — ALZIRE, ÉMIRE, CÉPHANE.

CÉPHANE

Madame, un des captifs qui dans cette journée
 N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
 A vos pieds en secret demande à se jeter.

ALZIRE

Ah ! qu'avec assurance il peut se présenter !
 Sur lui, sur ses amis mon âme est attendrie :
 Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
 Mais quoi ! faut-il qu'un seul demande à me parler ?

CÉPHANE

Il a quelques secrets qu'il veut vous révéler.

C'est ce même guerrier dont la main tutélaire
De Gusman votre époux sauva, dit-on, le père.

ÉMIRE

Il vous cherchait, madame, et Montèze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachait à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son âme enveloppée
Semblait d'un grand dessein profondément frappée.

CÉPHANE

On lisait sur son front le trouble et les douleurs.
Il vous nommait, madame, et répandait des pleurs;
Et l'on connaît assez, par ses plaintes secrètes,
Qu'il ignore et le rang et l'éclat où vous êtes.

ALZIRE

Quel éclat, chère Émire ! et quel indigne rang !
Ce héros malheureux peut-être est de mon sang ;
De ma famille au moins il a vu la puissance ;
Peut-être de Zamore il avait connaissance.
Qui sait si de sa perte il ne fut pas témoin ?
Il vient pour m'en parler : ah ! quel funeste soin !
Sa voix redoublera les tourments que j'endure ;
Il va percer mon cœur et rouvrir ma blessure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas ! dans ce palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai point encore eu de moment sans alarmes.

SCÈNE IV. — ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE.

ZAMORE

M'est-elle enfin rendue ? Est-ce elle que je vois ?

ALZIRE

Ciel ! tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix.

(Elle tombe entre les bras de sa confidente.)

Zamore !... Je succombe ; à peine je respire.

ZAMORE

Reconnais ton amant.

ALZIRE

Zamore aux pieds d'Alzire !

Est-ce une illusion ?

ZAMORE

Non : je revis pour toi ;
Je réclame à tes pieds tes serments et ta foi.
O moitié de moi-même ! idole de mon âme !
Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme,
Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés ?

ALZIRE

O jours ! ô doux moments d'horreur empoisonnés !
Cher et fatal objet de douleur et de joie !
Ah ! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie ?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE

Tu gémis et me vois.

ALZIRE

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône et tes appas.
Sais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourments sans nombre éprouva mon courage ?
Sais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
Chère Alzire, aux bourreaux se vit abandonné ?
Tu frémis : tu ressens le courroux qui m'enflamme :
L'horreur de cette injure a passé dans ton âme.
Un dieu, sans doute, un dieu qui préside à l'amour
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide ;
Tu n'es point devenue Espagnole et perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux ;
Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes : vengeons-nous ; livre-moi la victime.

ALZIRE

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime ;
Frappe.

ZAMORE

Que me dis-tu ? Quoi, tes vœux ! quoi, ta foi !

ALZIRE

Frappe, je suis indigne et du jour et de toi.

ZAMORE

Ah, Montèze ! ah, cruel ! mon cœur n'a pu te croire !

ALZIRE

A-t-il osé t'apprendre une action si noire ?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner ?

ZAMORE

Non, mais parle : aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE

Eh bien ! vois donc l'abîme où le sort nous engage.
Vois le comble du crime ainsi que de l'outrage.

ZAMORE

Alzire !

ALZIRE

Ce Gusman...

ZAMORE

Grand Dieu !

ALZIRE

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE

Lui ?

ALZIRE

Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse,
Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens,
Vient presque sous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie¹ :
Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE

Alzire, est-il bien vrai ? Gusman est ton époux !

ALZIRE

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas ;
Que des chrétiens vainqueurs esclave infortunée²,

1. Var. : J'ai trahi mon amant, ses dieux et ma patrie.

2. Var. : Qu'à la foi des chrétiens si je suis engagée,
Sous ce culte divin mon devoir m'a rangée.

La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée ;
 Que je t'aimai toujours ; que mon cœur éperdu
 A détesté tes dieux¹, qui t'ont mal défendu :
 Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse ;
 Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
 Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi ;
 Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
 Quoi ! tu ne me vois point d'un œil impitoyable ?

ZAMORE

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable :
 Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur ?

ALZIRE

Quand Montèze, Alvarez, peut-être un dieu vengeur,
 Nos chrétiens, ma faiblesse, au temple m'ont conduite,
 Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
 Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,
 J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.
 Nos peuples, nos tyrans, tous ont su que je t'aime ;
 Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même ;
 Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
 Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue !
 Tu me serais ravie aussitôt que rendue !
 Ah ! si l'amour encor te parlait aujourd'hui !...

ALZIRE

O ciel ! c'est Gusman même, et son père avec lui.

SCÈNE V.—ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, SUITE.

ALVAREZ, à son fils.

Tu vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.

(A Zamore.)

O toi ! jeune héros, toi par qui je respire,
 Viens, ajoute à ma joie en cet auguste jour ;
 Viens avec mon cher fils partager mon amour.

1. L'original : A détesté des dieux (2736).



non ; je revis pour toi ;
 Je réclame à tes pieds tes sermens & ta foi *Alzire Act 3. Sc. 4*

Dessin de J.-M. Moreau le jeune.

Gravé par R. Guadet.

ZAMORE

Qu'entends-je? lui, Gusman ! lui, ton fils, ce barbare?

ALZIRE

Ciel ! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVAREZ

Dans quel étonnement...

ZAMORE

Quoi ! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils?

GUSMAN

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie?
Sais-tu bien qui je suis?

ZAMORE

Horreur de ma patrie !
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, et vois-tu tes forfaits?

GUSMAN

Toi !

ALVAREZ

Zamore !

ZAMORE

Oui ; lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur et crut ôter la vie ;
Lui, que tu fis languir dans des tourments honteux,
Lui, dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu vis de m'arracher le seul bien où j'aspire.
Achève, et de ce fer, trésor de tes climats,
Prévien mon bras vengeur, et prévien ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre¹ ;)
Et j'aurais les mortels et les dieux pour amis,
En révéran le père et puissant le fils.

NB apology for
rhyme

1. Père doit rimer avec terre, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles et non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vra que le mot *paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'orthographe soit la même ; et que le mot *encore* rime très

bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un r à l'un et qu'il y en ait deux à l'autre. La rime est faite pour l'oreille ; un usage contraire ne serait qu'une pédanterie ridicule et déraisonnable (V.).

ALVAREZ, à *Gusman*.

De ce discours, ô ciel ! que je me sens confondre !
 Vous sentez-vous coupable et pouvez-vous répondre ?

GUSMAN

Répondre à ce rebelle et daigner m'avilir
 Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir !
 Son juste châtement, que lui-même il prononce,
 Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

(A Alzire.)

Madame, votre cœur doit vous instruire assez
 A quel point en secret ici vous m'offensez ;
 Vous qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
 Deviez de cet esclave étouffer la mémoire ;
 Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux ;
 Vous, que j'aimais assez pour en être jaloux.

ALZIRE

(A Gusman.) (A Alvarez.)

Cruel !... Et vous, seigneur, mon protecteur, mon père... ;

(A Zamore.)

Toi, jadis mon espoir, en un temps plus prospère,
 Voyez le joug horrible où mon sort est lié.
 Et frémissez tous trois d'horreur et de pitié.

(En montrant Zamore.)

Voici l'amant, l'époux que me choisit mon père,
 Avant que je connusse un nouvel hémisphère,
 Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
 Le bruit de son trépas perdit cet univers ;
 Je vis tomber l'empire où régnaient mes ancêtres ;
 Tout changea sur la terre, et je connus des maîtres.
 Mon père infortuné, plein d'ennuis et de jours,
 Au Dieu que vous servez eut à la fin recours ;
 C'est ce Dieu des chrétiens que devant vous j'atteste ;
 Ses autels sont témoins de mon hymen funeste ;
 C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
 Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
 Je connais mal peut-être une loi si nouvelle ;
 Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
 Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi ;
 Mais après mes serments je ne puis être à toi.
 Toi, Gusman, dont je suis l'épouse et la victime,
 Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.

Qui des deux osera se venger aujourd'hui?
 Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
 Toujours infortunée, et toujours criminelle,
 Perfide envers Zamore, à Gusman infidèle,
 Qui me délivrera, par un trépas heureux,
 De la nécessité de vous trahir tous deux?
 Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie
 Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
 De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits ;
 Punis une coupable, et sois juste une fois.

GUSMAN

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence
 Que ma bonté trahie oppose à votre offense ;
 Mais vous le demandez, et je vais vous punir ;
 Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
 Holà, soldats.

ALZIRE

Cruel !

ALVAREZ

Mon fils, qu'allez-vous faire?
 Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
 Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois ?
 L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois !
 Ah ! mes fils ! de ce nom ressentez la tendresse ;
 D'un père infortuné regardez la vieillesse ;
 Et du moins...

N.B. such frequent antitheses

SCÈNE VI. — ALVAREZ, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE,
 D. ALONZE, OFFICIER ESPAGNOL.

ALONZE

Paraissez, seigneur, et commandez ;
 D'armes et d'ennemis ces champs sont inondés ;
 Ils marchent vers ces murs, et le nom de Zamore
 Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
 Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs
 A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
 Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent ;
 De leurs cris redoublés les échos retentissent ;
 En bataillons serrés ils mesurent leurs pas,
 Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissaient pas ;

Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer ;
Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
Héros de la Castille, enfants de la victoire,
Ce monde est fait pour vous ; vous l'êtes pour la gloire ;
Eux pour porter vos fers, vous craindre et vous servir.

ZAMORE

Mortel égal à moi, nous, faits pour obéir?

GUSMAN

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE

Oses-tu, tyran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense?

(Aux Espagnols qui l'entourent.)

Etes-vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer?
Et, teints de notre sang, faut-il vous invoquer?

GUSMAN

Obéissez.

ALZIRE

Seigneur !

ALVAREZ

Dans ton courroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.

GUSMAN

Seigneur, je songe à vaincre, et je l'appris de vous ;
J'y volé, adieu.

SCÈNE VII. — ALVAREZ, ALZIRE.

ALZIRE, se jetant à genoux.

Seigneur, j'embrasse vos genoux.
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vengez, seigneur, vengez sur ce cœur affligé
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon âme était unie ;
Hélas ! peut-on deux fois se donner dans sa vie ?

1. l'ar.: se donner en sa vie?

Zamore était à moi, Zamore eut mon amour :
 Zamore est vertueux ; vous lui devez le jour.
 Pardonnez, ... je succombe à ma douleur mortelle.

ALVAREZ

Je conserve pour toi ma bonté paternelle,
 Je plains Zamore et toi ; je serai ton appui ;
 Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
 Ne porte point l'horreur au sein de ma famille :
 Non, tu n'es plus à toi ; sois mon sang, sois ma fille :
 Gusman fut inhumain, je le sais, j'en frémis ;
 Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils :
 Son âme à la pitié se peut ouvrir encore.

ALZIRE

Hélas ! que n'êtes-vous le père de Zamore !

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE. — ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ

Méritez donc, mon fils, un si grand avantage.
 Vous avez triomphé du nombre et du courage ;
 Et de tous les vengeurs de ce triste univers,
 Une moitié n'est plus, et l'autre est dans vos fers.
 Ah ! n'ensanglantez point le prix de la victoire ;
 Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
 Je vais, sur les vaincus étendant mes secours,
 Consoler leur misère et veiller sur leurs jours.
 Vous, songez cependant qu'un père vous implore ;
 Soyez homme et chrétien, pardonnez à Zamore.
 Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs ?
 Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs ?

GUSMAN

Ah ! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie ;
 Mais laissez un champ libre à ma juste furie ;
 Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
 Comment lui pardonner ? le barbare est aimé.

ALVAREZ

Il en est plus à plaindre.

GUSMAN

A plaindre ? lui, mon père !

Ah ! qu'on me plaigne ainsi, la mort me sera chère.

ALVAREZ

Quoi ! vous joignez encore à cet ardent courroux
La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux ?

GUSMAN

Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie ?
Quoi ! ce juste transport dont mon âme est saisie,
Ce triste sentiment, plein de honte et d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un censeur !
Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée !

ALVAREZ

Mélez moins d'amertume à votre destinée ;
Alzire a des vertus, et, loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conserve la rudesse,
Il résiste à la force, il cède à la souplesse,
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

GUSMAN

Moi, que je flatte encor l'orgueil de sa beauté ?
Que, sous un front serein déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage ?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux ?
J'ai déjà trop rougi d'épouser une esclave
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVAREZ

Ne vous repentez point d'un amour légitime ;
Mais sachez le régler : tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien
Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN

Eh ! que pourrait un fils refuser à son père ?
Je veux bien pour un temps suspendre ma colère ;

N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVAREZ

Je ne veux que du temps.

(Il sort.)

GUSMAN, seul.

Quoi ! n'être point vengé !

Aimer, me repentir, être réduit encore

À l'horreur d'envier le destin de Zamore.

(D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,

Qu'à peine du nom d'homme on aurait honoré...

Que vois-je ? Alzire ! ô ciel !

SCÈNE II. — GUSMAN, ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE

C'est moi, c'est ton épouse,

C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,

Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,

Qui te plaint, qui t'outrage, et qui vient t'implorer.

Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit faiblesse,

Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse ;

Et ma sincérité, trop funeste vertu,

Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.

Je vais plus t'étonner : ton épouse a l'audace

De s'adresser à toi pour demander sa grâce.

J'ai cru que don Gusman, tout fier, tout rigoureux,

Tout terrible qu'il est, doit être généreux.

J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,

Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense :

Une telle vertu séduirait plus nos cœurs

Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.

Par ce grand changement dans ton âme inhumaine,

Par un effort si beau tu vas changer la mienne ;

Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour ¹,

Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour).

1. Cette tirade fut vivement critiquée ; on aurait voulu que Gusman interrompt ici Alzire. Aussi les comédiens se permirent-ils de modifier ainsi ce vers et le suivant :

Compte, après cet effort, sur un juste retour.

GUSMAN

En est-il donc, hélas ! qui tiennent lieu d'amour ?

Alzire reprenait ensuite. Pardonne...

Pardonne, ... je m'é gare, ... éprouve mon courage,
 Peut-être une Espagnole eût promis davantage ;
 Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs ;
 Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs¹.
 Ce cœur simple, et formé des mains de la nature,
 En voulant t'adoucir redouble ton injure :
 Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
 Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN

Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur votre âme,
 Pour en suivre les lois, connaissez-les, madame.
 Étudiez nos mœurs avant de les blâmer ;
 Ces mœurs sont vos devoirs ; il faut s'y conformer.
 Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
 Dont votre âme à mes yeux est encor possédée ;
 De vous respecter plus, et de n'oser jamais
 Me prononcer le nom d'un rival que je hais ;
 D'en rougir la première, et d'attendre en silence
 Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
 Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
 S'il peut vous pardonner, est assez généreux.
 Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible,
 Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCÈNE III. — ALZIRE, ÉMIRE.

ÉMIRE

Vous voyez qu'il vous aime ; on pourrait l'attendrir.

ALZIRE

S'il m'aime, il est jaloux ; Zamore va périr :
 J'assassinai Zamore en demandant sa vie.
 Ah ! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux servie ?
 Pourras-tu le sauver ? Vivra-t-il loin de moi ?
 Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

ÉMIRE

L'or qui les séduit tous vient d'éblouir sa vue.
 Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.

1. Ce vers fut supprimé à la première représentation ; on reprochait à Voltaire une irrégularité grammaticale. « leurs » se rapportant à « une Espagnole ».

ALZIRE

Ainsi, grâces aux cieus, ces métaux détestés
 Ne servent pas toujours à nos calamités.
 Ah ! ne perds point de temps : tu balances encore !

ÉMIRE

Mais aurait-on juré la perte de Zamore ?
 Alvarez aurait-il assez peu de crédit ?
 Et le conseil enfin...

ALZIRE

Je crains tout, il suffit.
 Tu vois de ces tyrans la fureur despotique ;
 Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique,
 Qu'ils en sont nés les rois ; et Zamore à leurs yeux,
 Tout souverain qu'il fut, n'est qu'un séditieux.
 Conseil de meurtriers ! Gusman ! peuple barbare !
 Je préviendrai les coups que votre main prépare.
 Ce soldat ne vient point ; qu'il tarde à m'obéir !

ÉMIRE

Madame, avec Zamore il va bientôt venir ;
 Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre
 Couvre ce grand dessein du secret de son ombre ¹.
 Fatigués de carnage et de sang enivrés,
 Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

*Atteint le ne
 produce du me
 of: "C'était penda
 l'horreur d'une pro
 nuit*

ALZIRE

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte ;
 Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

ÉMIRE

Il vous prévient déjà ; Céphane le conduit :
 Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
 Votre gloire est perdue, et cette honte extrême...

ALZIRE

Va, la honte serait de trahir ce que j'aime.
 Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
 N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu ;
 C'est l'amour de la gloire, et non de la justice,
 La crainte du reproche, et non celle du vice.

1. Voltaire avait déjà écrit dans sa tragédie de *Brutus* :

... Déjà la nuit plus sombre
 Voile nos grands desseins du secret de son ombre.
 (Acte IV, scène v.)

Je fus instruite, Émire, en ce grossier climat,
 A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
 L'honneur est dans mon cœur, et c'est lui qui m'ordonne
 De sauver un héros que le ciel abandonne.

SCÈNE IV. — ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE, UN SOLDAT.

ALZIRE

Tout est perdu pour toi ; tes tyrans sont vainqueurs ;
 Ton supplice est tout prêt ; si tu ne fuis, tu meurs.
 Pars, ne perds point de temps ; prends ce soldat pour guide,
 Trompons des meurtriers l'espérance homicide ;
 Tu vois mon désespoir et mon saisissement ;
 C'est à toi d'épargner la mort à mon amant,
 Un crime à mon époux, et des larmes au monde.
 (L'Amérique t'appelle, et la nuit te seconde ;
 Prends pitié de ton sort, et laisse-moi le mien.

ZAMORE

Esclave d'un barbare, épouse d'un chrétien,
 Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre !
 Eh bien ! j'obéirai : mais oses-tu me suivre ?
 Sans trône, sans secours, au comble du malheur,
 (Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert et mon cœur.
 Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadème.

ALZIRE

Ah ! qu'était-il sans toi ? qu'ai-je aimé que toi-même ?
 Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers ?
 Mon âme va te suivre au fond de tes déserts.
 Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume,
 Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume,
 Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
 D'être au pouvoir d'un autre et de brûler pour toi.
 Pars, emporte avec toi mon bonheur et ma vie ;
 Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
 J'ai mon amant ensemble et ma gloire à sauver.
 Tous deux me sont sacrés ; je les veux conserver.

ZAMORE

Ta gloire ! Quelle est donc cette gloire inconnue ?
 Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue ?
 Quoi ! ces affreux serments qu'on vient de te dicter,
 Quoi ! ce temple chrétien que tu dois détester,

(Ce Dieu, ce destructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore et te donnent des maîtres?

ALZIRE

J'ai promis ; il suffit : il n'importe à quel dieu ¹.

ZAMORE

Ta promesse est un crime, elle est ma perte ; adieu,
Périssent tes serments, et ton Dieu que j'abhorre ² !

ALZIRE

Arrête : quels adieux ! arrête, cher Zamore !

ZAMORE

Gusman est ton époux !

ALZIRE

Plains-moi, sans m'outrager.

ZAMORE

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE

Je songe à ton danger.

ZAMORE

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

ALZIRE

Non, je t'aime à jamais ; et c'est un nouveau crime.
Laisse-moi mourir seule : ôte-toi de ces lieux.
Quel désespoir horrible étincelle en tes yeux ?
Zamore...

ZAMORE

C'en est fait.

ALZIRE

Où vas-tu ?

ZAMORE

Mon courage

De cette liberté va faire un digne usage.

1. *Var.* J'ai promis, il suffit : que t'importe à quel dieu ?

2. *Var.* : ... et le Dieu que j'abhorre !

ALZIRE

Tu n'en saurais douter, je pérís si tu meurs.

ZAMORE

Peux-tu mêler l'amour à ces moments d'horreurs ?
Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le temps presse :
Soldat, guide mes pas¹.

SCÈNE V. — ALZIRE, ÉMIRE.

Je succombe, il me laisse :
Il part ; que va-t-il faire ? O moment plein d'effroi !
Gusman ! quoi ! c'est donc lui que j'ai quitté pour toi !
Émire, suis ses pas, vole, et reviens m'instruire
S'il est en sûreté, s'il faut que je respire.
Va voir si ce soldat nous sert ou nous trahit.

(Émire sort.)

Un noir pressentiment m'afflige et me saisit :
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi, Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur et terrible !
Je connais peu tes lois : ta main, du haut des cieux,
Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux :
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu, conduis Zamore au milieu des déserts !
Ne serais-tu le Dieu que d'un autre univers ?
Les seuls Européens² sont-ils nés pour te plaire ?
Es-tu tyran d'un monde, et de l'autre le père ?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée !
J'entends nommer Zamore : ô ciel ! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient : ah ! Zamore est perdu.

SCÈNE VI. — ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE

Chère Émire, est-ce toi ? qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vu ?
Tire-moi, par pitié, de mon doute terrible.

ÉMIRE

Ah ! n'espérez plus rien : sa perte est infaillible.

1. *Var.* : Soldat, guidez mes pas.

2. C'est ainsi que Voltaire écrivait le mot *Européens*.

Des armes du soldat qui conduisait ses pas
 Il a couvert son front, il a chargé son bras.
 Il s'éloigne : à l'instant le soldat prend la fuite ;
 Votre amant au palais court et se précipite ;
 Je le suis en tremblant parmi nos ennemis,
 Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
 Dans l'horreur de la nuit, des morts, et du silence,
 Au palais de Gusman je le vois qui s'avance ;
 Je l'appelais en vain de la voix et des yeux ;
 Il m'échappe, et soudain j'entends des cris affreux :
 J'entends dire : « Qu'il meure ! » On court, on vole aux armes,
 Retirez-vous, madame, et fuyez tant d'alarmes ;
 Rentrez.

ALZIRE

Ah ! chère Émire, allons le secourir.

ÉMIRE

Que pouvez-vous, madame ? O ciel !

ALZIRE

Je puis mourir.

SCÈNE VII. — ALZIRE, ÉMIRE, D. ALONZE, GARDES.

ALONZE

A mes ordres secrets, madame, il faut vous rendre.

ALZIRE

Que me dis-tu, barbare, et que viens-tu m'apprendre ?
 Qu'est devenu Zamore ?

ALONZE

En ce moment affreux

Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
 Daignez me suivre.

ALZIRE

O sort ! ô vengeance trop forte !
 Cruels ! quoi ! ce n'est point la mort que l'on m'apporte ?
 Quoi ! Zamore n'est plus, et je n'ai que des fers !
 Tu gémis, et tes yeux de larmes sont couverts !
 Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine ?
 Viens, si la mort m'attend, viens, j'obéis sans peine.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE. — ALZIRE, GARDES.

ALZIRE

Préparez-vous pour moi vos supplices cruels,
 Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels?
 Laissez-vous dans l'horreur de cette iniquétude
 De mes destins affreux flotter l'incertitude?
 On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas
 Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas.
 Ma voix nomme Zamore, et mes gardes pâlisent ;
 Tout s'émeut à ce nom : ces monstres en frémissent.

SCÈNE II. — MONTÈZE, ALZIRE.

ALZIRE

Ah ! mon père !

MONTÈZE

Ma fille, où nous as-tu réduits ?
 Voilà de ton amour les exécrables fruits.
 Hélas ! nous demandions la grâce de Zamore ;
 Alvarez avec moi daignait parler encore :
 Un soldat à l'instant se présente à nos yeux ;
 C'était Zamore même, égaré, furieux ;
 Par ce déguisement la vue était trompée.
 A peine entre ses mains j'aperçois une épée :
 Entrer, voler vers nous, s'élançer sur Gusman,
 L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment.
 Le sang de ton époux rejaillit sur ton père¹ :
 Zamore, au même instant dépouillant sa colère,
 Tombe aux pieds d'Alvarez, et, tranquille et soumis,
 Lui présentant ce fer teint du sang de son fils :
 « J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure ;
 Fais ton devoir, dit-il, et venge la nature. »
 Alors il se prosterne, attendant le trépas.
 Le père tout sanglant se jette entre mes bras :
 Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie ;
 On vole à ton époux, on rappelle sa vie ;

1. Quelques personnes ont trouvé fort étrange que Zamore ne proposât point un duel à Gusman (V., note de 1776).

On arrête son sang, on presse le secours
 De cet art inventé pour conserver nos jours.
 Tout le peuple à grands cris demande ton supplice.
 Du meurtre de son maître il te croit la complice.

ALZIRE

Vous pourriez... !

MONTÈZE

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas ;
 Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats ;
 Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime ;
 Tes yeux s'étaient fermés sur le bord de l'abîme.
 Je le souhaite ainsi, je le crois ; cependant
 Ton époux va mourir des coups de ton amant.
 On va te condamner ; tu vas perdre la vie
 Dans l'horreur du supplice et de l'ignominie ;
 Et je retourne enfin, par un dernier effort,
 Demander au conseil et ta grâce et ma mort.

ALZIRE

Ma grâce ! à mes tyrans ? les prier ! vous, mon père ?
 Osez vivre et m'aimer, c'est ma seule prière.
 (Je plains Gusman ; son sort a trop de cruauté ;
 Et je le plains surtout de l'avoir mérité.
 Pour Zamore, il n'a fait que venger son outrage ;
 Je ne puis excuser ni blâmer son courage.
 J'ai voulu le sauver, je ne m'en défends pas.
 Il mourra... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTÈZE

O ciel ! inspire-moi, j'implore ta clémence !

(Il sort.)

SCÈNE III. — ALZIRE.

O ciel ! anéantis ma fatale existence.
 Quoi ! ce Dieu que je sers me laisse sans secours !
 Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours !
 Ah ! j'ai quitté des dieux dont la bonté facile
 Me permettait la mort, la mort, mon seul asile.
 Eh ! quel crime est-ce donc, devant ce Dieu jaloux¹,
 De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?

1. Cette plainte et ce doute sont dans la bouche d'une chrétienne nouvelle (V. note de 1736).

Quoi ! du calice amer d'un malheur si durable ¹
 Faut-il boire à longs traits la lie insupportable ?
 Ce corps vil et mortel est-il donc si sacré
 Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré ?
 Ce peuple de vainqueurs, armé de son tonnerre,
 A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre,
 D'exterminer les miens, de déchirer mon flanc ?
 Et moi je ne pourrai disposer de mon sang ?
 Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
 Ce que sur l'univers il permet à sa rage ?
 Zamore va mourir dans des tourments affreux.
 Barbares !

SCÈNE IV. — ZAMORE enchaîné, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE

C'est ici qu'il faut périr tous deux.
 Sous l'horrible appareil de sa fausse justice,
 Un tribunal de sang te condamne au supplice.
 Gusman respire encore ; mon bras désespéré
 N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré :
 Il vit pour achever le malheur de Zamore :
 Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore ;
 Nous périrons ensemble à ses yeux expirants ;
 Il va goûter encor le plaisir des tyrans.
 Alvarez doit ici prononcer de sa bouche
 L'abominable arrêt de ce conseil farouche.
 C'est moi qui t'ai perdue, et tu péris pour moi.

ALZIRE

Va, je ne me plains plus ; je mourrai près de toi.
 Tu m'aimes, c'est assez ; bénis ma destinée,
 Bénis le coup affreux qui rompt mon hyménée ;
 Songe que ce moment, où je vais chez les morts,
 Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
 Libre par mon supplice, à moi-même rendue,
 Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.
 L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
 Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers feux.
 C'est là que j'expierai le crime involontaire
 De l'infidélité que j'avais pu te faire.

1. Variante. Ce vers et les trois suivants ne sont pas dans les éditions de 1736.

Ma plus grande amertume en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvarez prononcer notre mort.

ZAMORE

Ah ! le voici ; les pleurs inondent son visage.

ALZIRE

Qui de nous trois, ô ciel ! a reçu plus d'outrage ?
Et que d'infortunés le sort assemble ici !

SCÈNE V. — ALZIRE, ZAMORE, ALVAREZ, GARDES.

ZAMORE

J'attends la mort de toi, le ciel le veut ainsi ;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre :
Parle sans te troubler, comme je vais t'entendre ;
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts
L'assassin de ton fils et l'ami d'Alvarez.
Mais que t'a fait Alzire ? et quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie ?
Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur :
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur ?
Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste !
Dans le sang innocent ta main va se baigner !

ALZIRE

Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner.
Épouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre
Que, loin de le trahir, je l'aurais su défendre.
J'ai respecté ton fils ; et ce cœur gémissant
Lui conserva sa foi, même en le haïssant.
Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta seule opinion fera ma renommée :
Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reste et ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure ;
C'est tout ce que j'attends, et c'est toi que je pleure.

ALVAREZ

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse et d'horreur !
L'assassin de mon fils est mon libérateur.
Zamore !... oui, je te dois des jours que je déteste ;
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...
Je suis père, mais homme ; et malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,

Qui demande vengeance à mon âme éperdue,
 La voix de tes bienfaits est encore entendue.
 Et toi qui fus ma fille, et que dans nos malheurs
 J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
 Va, ton père est bien loin de joindre à ses souffrances
 Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
 Il faut perdre à la fois, par des coups inouïs,
 Et mon libérateur, et ma fille, et mon fils.
 Le conseil vous condamne : il a, dans sa colère,
 Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
 Je n'ai point refusé ce ministère affreux...
 Et je viens le remplir, pour vous sauver tous deux.
 Zamore, tu peux tout.

ZAMORE

Je peux sauver Alzire?

Ah ! parle, que faut-il?

ALVAREZ

Croire un Dieu qui m'inspire.

Tu peux changer d'un mot et son sort et le tien ;
 Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.
 Cette loi, que naguère un saint zèle a dictée,
 Du ciel en ta faveur y semble être apportée.
 Le Dieu qui nous apprend lui-même à pardonner
 De son ombre à nos yeux saura t'environner.
 Tu vas des Espagnols arrêter la colère ;
 Ton sang, sacré pour eux, est le sang de leur frère :
 Les traits de la vengeance, en leurs mains suspendus,
 Sur Alzire et sur toi ne se tourneront plus.
 Je réponds de sa vie, ainsi que de la tienne ;
 Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.
 Ne sois point inflexible à cette faible voix ;
 Je te devrai la vie une seconde fois.
 Cruel ! pour me payer du sang dont tu me privas,
 Un père infortuné demande que tu vives.
 Rends-toi chrétien comme elle ; accorde-moi ce prix
 De ses jours et des tiens, et du sang de mon fils.

ZAMORE, à Alzire.

Alzire, jusque-là chéririons-nous la vie?
 La rachèterions-nous par mon ignominie¹?

1. Var. : ... par notre ignominie ?

Quitterai-je mes dieux pour le Dieu de Gusman?

(*A Alvarez.*)

Et toi, plus que ton fils seras-tu mon tyran?

Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître !

Ah ! lorsque de tes jours je me suis vu le maître,

Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,

Parle, aurais-tu quitté le Dieu de ton pays?

ALVAREZ

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.

J'aurais prié ce Dieu, seul être que j'adore,

De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,

Tout aveugle qu'il est, digne d'être chrétien.

ZAMORE

Dieux ! quel genre inouï de trouble et de supplice !

Entre quels attentats faut-il que je choisisse ?

(*A Alzire.*)

Il s'agit de tes jours, il s'agit de mes dieux.

Toi qui m'oses aimer, ose juger entre eux.

Je m'en remets à toi ; mon cœur se flatte encore

Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE

Écoute. Tu sais trop qu'un père infortuné

Disposa de ce cœur que je t'avais donné ;

Je reconnus son Dieu : tu peux de ma jeunesse

Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse ;

Mais des lois des chrétiens mon esprit enchanté

Vit chez eux, ou du moins crut voir la vérité ;

Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie,

Par mon âme en secret ne fut point démentie,

Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans son cœur,

C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur :

C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,

Et le Dieu qu'on préfère, et le Dieu que l'on quitte :

C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi.

Mourons, mais en mourant sois digne encor de moi ;

Et, si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,

Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE

J'ai prévu ta réponse : il vaut mieux expirer

Et mourir avec toi que se déshonorer.

ALVAREZ

Cruels ! ainsi tous deux vous voulez votre perte,
 Vous bravez ma bonté qui vous était offerte.
 Écoutez, le temps presse, et ces lugubres cris...

SCÈNE VI. — ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE,
 AMÉRICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE

On amène à vos yeux votre malheureux fils ;
 Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
 Du peuple qui l'aimait une troupe en furie,
 S'empressant près de lui, vient se rassasier
 Du sang de son épouse et de son meurtrier.

SCÈNE VII. — ALVAREZ, GUSMAN, MONTÈZE, ZAMORE,
 ALZIRE, AMÉRICAINS, SOLDATS.

ZAMORE

Scenic effect - pageant

Cruels, sauvez Alzire, et pressez mon supplice !

ALZIRE

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur !

ZAMORE, à *Gusman*.

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur ?
 Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore,
 Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN, à *Zamore*.

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :
 Je dois un autre exemple, et je viens le donner.
 (*A Alvarez.*)

Le ciel, qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
 Mon père, en ce moment, m'amène à votre vue.
 Mon âme fugitive, et prête à me quitter,
 S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
 Je meurs ; le voile tombe ; un nouveau jour m'éclaire ;
 Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière ;
 J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil
 Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.

not of machinery
melodrama

Le ciel venge la terre : il est juste ; et ma vie
 Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
 Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
 Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
 J'étais maître en ces lieux, seul j'y commande encore :
 Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
 Vis, superbe ennemi, sois libre, et te souvien
 Quel fut et le devoir, et la mort d'un chrétien.)

(*A Montèze, qui se jette à ses pieds.*)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
 Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
 Instruisez l'Amérique ; apprenez à ses rois
 Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(*A Zamore.*)

Des dieux que nous servons connais la différence !
 Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
 Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
 M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

ALVAREZ

Ah ! mon fils, tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE

Quel changement, grand Dieu ! quel étonnant langage !

ZAMORE

Quoi ! tu veux me forcer moi-même au repentir !

GUSMAN

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
 Alzire n'a vécu que trop infortunée,
 Et par mes cruautés, et par mon hyménée ;
 Que ma mourante main la remette en tes bras :
 Vivez sans me haïr, gouvernez vos États,
 Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
 De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.

(*A Alvarez.*)

Daignez servir de père à ces époux heureux :
 Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux !
 Aux clartés des chrétiens si son âme est ouverte,
 Zamore est votre fils et répare ma perte.

1. C'est le mot du duc de Guise, non à Poltrot qui l'assassina, mais à un protestant qui avait formé ce projet pendant le siège de Rouen. (Note de l'édition de Kehl.)

ZAMORE

Je demeure immobile, égaré, confondu.
 Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu !
 Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
 Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
 J'ai connu l'amitié, la constance, la foi ;
 Mais tant de grandeur d'âme est au-dessus de moi ;
 Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
 Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.

(Il se jette à ses pieds ¹.)

ALZIRE

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
 Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.
 Entre Zamore et vous mon âme déchirée
 Succombe au repentir dont elle est dévorée.
 Je me sens trop coupable, et mes tristes erreurs...

GUSMAN

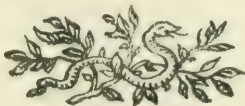
Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
 Pour la dernière fois, approchez-vous, mon père ;
 Vivez longtemps heureux ; qu'Alzire vous soit chère !
 Zamore, sois chrétien ; je suis content ; je meurs.

ALVAREZ, à Montèze.

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
 Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
 Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne.)

1. Ceux qui ont prétendu que c'est ici une conversion miraculeuse se sont trompés. Zamore est changé en ce qu'il s'attendrait pour son ennemi. Il commence à

respecter le christianisme ; une conversion subite serait ridicule en de telles circonstances (V., note de 1736).



LA MÉROPE FRANÇAISE.

AVEC

QUELQUES PETITES PIÈCES
DE LITTÉRATURE.

Hic legere austeri, croceni amoris abest.



De la Harpe sculp.

et de la Harpe f.

A PARIS,

Chez PRAULT Fils, Libraire, Quai de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1744.

PERSONNAGES

MÉROPE, veuve de Cresphonte, roi de Messène.

ÉGISTHE, fils de Mérope.

POLYPHONTE, tyran de Messène.

NARBAS, vieillard.

EURYCLÈS, favori de Mérope.

ÉROX, favori de Polyphonte.

ISMÉNIE, confidente de Mérope.

La scène est à Messène, dans le palais de Mérope.



MÉROPE

Tragédie - 1743

NOTICE HISTORIQUE ET ANALYTIQUE

L A tragédie de Mérope, écrite de 1736 à 1737, corrigée en 1738, fut représentée seulement le 20 février 1743 au Théâtre-Français. Le succès qu'elle remporta fut éclatant et la cabale dut se taire. La valeur de l'œuvre s'accrût encore du talent de la principale interprète, M^{lle} Dumesnil. Sous la Convention, Mérope fut interdite ; les patriotes s'indignaient qu'on y vît paraître une reine en deuil pleurant son époux : on pouvait découvrir une dangereuse allusion. Le sujet de Mérope est un de ceux que l'antiquité admirait le plus. Euripide l'avait traité dans son Cresphonte, qui ne nous est pas parvenu. Plusieurs auteurs modernes mirent cette matière en œuvre. L'italien Maffei fit jouer à Modène en 1714 une Mérope qui eut un vif succès. Voltaire, après avoir songé simplement à la traduire, résolut d'en faire une adaptation conforme au goût français. Mérope est la plus régulière, la plus classique de ses tragédies. Aussi, sans être autant admirée qu'elle le fut au XVIII^e siècle, Mérope est-elle restée en estime auprès des lettrés.

• • •

ACTE I^{er}. — Cresphonte, roi de Messène, a été autrefois assassiné par des brigands de Pylos. Un de ses fils, Egisthe, a pu être dérobé au massacre par le fidèle Narbas. Mérope, la veuve de Cresphonte, pense toujours à son fils, à qui seul doit appartenir la couronne, mais elle ne sait ce que Narbas et lui sont devenus. Un des chefs messéniens, Polyphonte, s'est fait le tyran du pays ; il désire être

roi. Pour légitimer son pouvoir, il vient proposer à Mérope de l'épouser, mais elle s'y refuse.

ACTE II.— On annonce à Mérope qu'un jeune étranger, coupable d'un meurtre, vient d'être arrêté. Elle le fait venir et l'interroge. Bientôt, grâce à une armure ensanglantée, elle croit reconnaître en lui l'assassin de son fils. Cependant Polyphonte est acclamé roi par le peuple ; il envoie à nouveau demander à Mérope sa main. Elle y consent à condition qu'on lui laisse exécuter elle-même l'assassin de son fils.

ACTE III.— Narbas arrive à Messène, sans ramener Egisthe à sa mère, car le jeune prince l'a quitté. Mérope paraît alors, et l'on amène celui qu'elle prend pour l'assassin d'Egisthe. Elle va le sacrifier sur le tombeau de Cresphonte, lorsque Narbas surgit et reconnaît Egisthe ; il révèle à Mérope qu'elle était sur le point de tuer son propre fils et d'épouser le véritable meurtrier de son époux.

ACTE IV.— Le tyran est inquiet ; il décide de faire tuer lui-même le prisonnier. Au moment où les soldats vont le frapper, Mérope le déclare son fils et supplie Polyphonte de le sauver. Il y consent si elle veut l'épouser.

ACTE V.— Polyphonte ordonne à Egisthe de venir au temple lui jurer fidélité tandis qu'il va épouser Mérope. Egisthe obéit, mais, au lieu de rendre hommage à Polyphonte, il le frappe et le tue. Le peuple aussitôt prend son parti et le proclame roi.

• • •


VERS DE MÉROPE FRÉQUEMMENT CITÉS.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux ;
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux. (I, III.)

Le droit de commander n'est plus un avantage
Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage. (I, III.)

C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire. (I, IV.)

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, et la mort un devoir. (II, VII.)



A M. LE MARQUIS SCIPION MAFFEI¹

AUTEUR DE LA *Mérope* ITALIENNE ET DE BEAUCOUP D'AUTRES OUVRAGES
CÉLÈBRES.

MONSIEUR,

Ceux dont les Italiens modernes et les autres peuples ont presque tout appris, les Grecs et les Romains, adressaient leurs ouvrages, sans la vaine formule d'un compliment, à leurs amis et aux maîtres de l'art. C'est à ces titres que je vous dois l'hommage de la *Mérope* française.

Les Italiens, qui ont été les restaurateurs de presque tous les beaux-arts et les inventeurs de quelques-uns, furent les premiers qui, sous les yeux de Léon X, firent renaître la tragédie ; et vous êtes le premier, monsieur, qui, dans ce siècle où l'art des Sophocle commençait à être amolli par des intrigues d'amour souvent étrangères au sujet, ou avili d'indignes bouffonneries qui déshonoraient le goût de votre ingénieuse nation ; vous êtes le premier, dis-je, qui avez eu le courage et le talent de donner une tragédie sans galanterie, une tragédie digne des beaux jours d'Athènes, dans laquelle l'amour d'une mère fait toute l'intrigue, et où le plus tendre intérêt naît de la vertu la plus pure.

La France se glorie d'*Athalie* : c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre ; c'est celui de la poésie ; c'est de toutes les pièces qu'on joue la seule où l'amour ne soit pas introduit ; mais aussi elle est soutenue par la pompe de la religion, et par cette majesté de l'éloquence des prophètes. Vous n'avez point eu cette ressource, et cependant vous avez fourni cette longue carrière de cinq actes, qui est si prodigieusement difficile à remplir sans épisodes.

J'avoue que votre sujet me paraît beaucoup plus intéressant et plus tragique que celui d'*Athalie* ; et, si notre admirable Racine a mis plus d'art, de poésie et de grandeur dans son chef-d'œuvre, je ne doute pas que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le précepteur d'Alexandre (et il faut de tels précepteurs aux rois), Aristote, cet esprit si étendu, si juste, et si éclairé dans les choses qui étaient alors à la portée de l'esprit humain, Aristote, dans sa *Poétique* immortelle, ne balance pas à dire que la reconnaissance de Mérope et de son fils était le moment le plus intéressant de toute la scène grecque. Il donnait à ce coup de théâtre la préférence sur tous les autres. Plutarque dit que les Grecs,

1. François-Scipion, marquis de Maffei (1675-1755) était né à Vérone. C'est en 1713 qu'il composa sa tragédie de *Mérope*. Elle fut traduite en français par Fréret en 1718, puis en 1743 une seconde fois par du Bourg. Maffei publia encore divers ouvrages, dont

une *Histoire de Vérone*, qui obtint un très grand succès, et un recueil d'inscriptions antiques. En 1732, il vint en France, où il fut bien accueilli. Il fut nommé membre associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

ce peuple si sensible, frémissaient de crainte que le vieillard qui devait arrêter le bras de Mérope n'arrivât pas assez tôt. Cette pièce, qu'on jouait de son temps, et dont il nous reste très peu de fragments, lui paraissait la plus touchante de toutes les tragédies d'Euripide ; mais ce n'était pas seulement le choix du sujet qui fit le grand succès d'Euripide, quoique en tout genre le choix soit beaucoup.

Il a été traité plusieurs fois en France, mais sans succès : peut-être les auteurs voulurent charger ce sujet si simple d'ornements étrangers. C'était la Vénus toute nue de Praxitèle qu'ils cherchaient à couvrir de clinquant. Il faut toujours beaucoup de temps aux hommes pour leur apprendre qu'en tout ce qui est grand on doit revenir au naturel et au simple.

En 1641, lorsque le théâtre commençait à fleurir en France, et à s'élever même fort au-dessus de celui de la Grèce, par le génie de P. Corneille, le cardinal de Richelieu, qui recherchait toute sorte de gloire, et qui avait fait bâtir la salle des spectacles du Palais-Royal pour y représenter des pièces dont il avait fourni le dessein, y fit jouer une *Mérope* sous le nom de *Téléphonte*. Le plan est, à ce qu'on croit, entièrement de lui. Il y avait une centaine de vers de sa façon ; le reste était de Colletet, de Bois-Robert, de Desmarests et de Chapelain¹ ; mais toute la puissance du cardinal de Richelieu ne pouvait donner à ces écrivains le génie qui leur manquait. Il n'avait peut-être pas lui-même celui du théâtre, quoiqu'il en eût le goût, et tout ce qu'il pouvait et devait faire, c'était d'encourager le grand Corneille.

M. Gilbert, résident de la célèbre reine Christine, donna, en 1643, sa *Mérope*, aujourd'hui non moins inconnue que l'autre. Jean de La Chapelle, de l'Académie française, auteur d'une *Cléopâtre* jouée avec quelque succès, fit représenter sa *Mérope* en 1683. Il ne manqua pas de remplir sa pièce d'un épisode d'amour. Il se plaint d'ailleurs, dans sa préface, de ce qu'on lui reprochait trop de merveilleux. Il se trompait ; ce n'était pas ce merveilleux qui avait fait tomber son ouvrage, c'était en effet le défaut de génie, et la froideur de la versification : car voilà le grand point, voilà le vice capital qui fait périr tant de poèmes. L'art d'être éloquent en vers est de tous les arts le plus difficile et le plus rare. On trouvera mille génies qui sauront arranger un ouvrage, et le versifier d'une manière commune ; mais le traiter en vrais poètes, c'est un talent qui est donné à trois ou quatre hommes sur la terre.

Au mois de décembre 1701, M. de La Grange² fit jouer son *Amasis*, qui n'est autre chose que le sujet de *Mérope* sous d'autres noms : la galanterie règne aussi dans cette pièce, et il y a beaucoup plus d'incidents merveilleux que dans celle de La Chapelle ; mais aussi elle est conduite avec plus d'art,

1. Le fameux auteur de la *Pucelle*, qui, ainsi que les précédents, fit partie de la « Société des Cinq auteurs ». Cette compagnie, qui compta jusqu'à sept membres, était chargée par Richelieu de développer et de mettre en vers ses plans de tragédies et de pastorales. Corneille fut quelque temps enrégimenté dans les « Cinq auteurs », mais il se permit d'apporter des modifications à un plan tracé par le Cardinal ; il s'attira une vive réplique de celui-ci et partit bientôt.

2. Joseph de Lagrange (1676-1758), est connu sous le nom de Lagrange-Chancel. Il avait composé une comédie à neuf ans. Racine l'encouragea, et en 1694, à l'âge de dix-sept ans, il donna la tragédie d'*Adherbal*, qui remporta un vif succès. Mais il trompa les grandes espérances qu'on avait fondées sur lui. Aucune des nombreuses tragédies qu'il écrivit dans la suite ne s'éleva au-dessus du médiocre.

plus de génie, plus d'intérêt ; elle est écrite avec plus de chaleur et de force : cependant elle n'eut pas d'abord un succès éclatant, *et habent sua fata libelli*¹. Mais depuis elle a été rejouée avec de très grands applaudissements, et c'est une des pièces dont la représentation a fait le plus de plaisir au public.

Avant et après *Amasis*, nous avons eu beaucoup de tragédies sur des sujets à peu près semblables, dans lesquelles une mère va venger la mort de son fils sur son propre fils même, et le reconnaît dans l'instant qu'elle va le tuer. Nous étions même accoutumés à voir sur notre théâtre cette situation frappante, mais rarement vraisemblable, dans laquelle un personnage vient un poignard à la main pour tuer son ennemi, tandis qu'un autre personnage arrive dans l'instant même et lui arrache le poignard. Ce coup de théâtre avait fait réussir, du moins pour un temps, le *Camma* de Thomas Corneille.

Mais de toutes les pièces dont je vous parle, il n'y en a aucune qui ne soit chargée d'un petit épisode d'amour, ou plutôt de galanterie ; car il faut que tout se plie au goût dominant. Et ne croyez pas, monsieur, que cette malheureuse coutume d'accabler nos tragédies d'un épisode inutile de galanterie soit due à Racine, comme on le lui reproche en Italie ; c'est lui, au contraire, qui a fait ce qu'il a pu pour réformer en cela le goût de la nation. Jamais chez lui la passion de l'amour n'est épisodique, elle est le fondement de toutes ses pièces ; elle en forme le principal intérêt. C'est la passion la plus théâtrale de toutes, la plus fertile en sentiments, la plus variée : elle doit être l'âme d'un ouvrage de théâtre, ou en être entièrement bannie. Si l'amour n'est pas tragique, il est insipide ; et s'il est tragique, il doit régner seul : il n'est pas fait pour la seconde place. C'est Rotrou, c'est le grand Corneille même, il le faut avouer, qui, en créant notre théâtre, l'ont presque toujours défiguré par ces amours de commande, par ces intrigues galantes qui, n'étant point de vraies passions, ne sont point dignes du théâtre ; et, si vous demandez pourquoi on joue si peu de pièces de Pierre Corneille, n'en cherchez point ailleurs la raison ; c'est que, dans la tragédie d'*Othon* (II, 1),

Othon à la princesse a fait un compliment
 Plus en homme de cour qu'en véritable amant...
 Il suivait pas à pas un effort de mémoire,
 Qu'il était plus aisé d'admirer que de croire.
 Camille semblait même assez de cet avis ;
 Elle aurait mieux goûté des discours moins suivis...
 Dis-moi donc, lorsque Othon s'est offert à Camille,
 A-t-il paru contraint ? a-t-elle été facile ?

C'est que, dans *Pompée* (II, 1), l'inutile Cléopâtre dit que César

Lui trace des soupirs, et, d'un style plaintif,
 Dans son champ de victoire il se dit son captif.

1. Les livres aussi ont leurs destins (*Terentianus Maurus*).

C'est que César demande à Antoine (III, m)

S'il a vu cette reine adorable?

et qu'Antoine répond :

Oui, seigneur, je l'ai vue ; elle est incomparable.

C'est que, dans *Sertorius*, le vieux Sertorius même est amoureux à la fois par politique et par goût, et dit :

J'aime ailleurs : à mon âge il sied si mal d'aimer
Que je le cache même à qui m'a su charmer... (I, II.)

Et que d'un front ridé les replis jaunissants
Ne sont pas un grand charme à captiver les sens. (II, I.)

C'est que, dans *Œdipe* (I, 1), Thérèse débute par dire à Dircé :

Quelque ravage affreux qu'étaie ici la peste,
L'absence aux vrais amants est encor plus funeste.

Enfin c'est que jamais un tel amour ne fait verser de larmes ; et, quand l'amour n'émeut pas, il refroidit.

Je ne vous dis ici, monsieur, que ce que tous les connaisseurs, les véritables gens de goût, se disent tous les jours en conversation ; ce que vous avez entendu plusieurs fois chez moi ; enfin ce qu'on pense, et ce que personne n'ose encore imprimer. Car vous savez comment les hommes sont faits ; ils écrivent presque tous contre leur propre sentiment, de peur de choquer le préjugé reçu. Pour moi, qui n'ai jamais mis dans la littérature aucune politique, je vous dis hardiment la vérité, et j'ajoute que je respecte plus Corneille, et que je connais mieux le grand mérite de ce père du théâtre que ceux qui le louent au hasard de ses défauts.

On a donné une *Méropé* sur le théâtre de Londres en 1731. Qui croirait qu'une intrigue d'amour y entrât encore ? Mais, depuis le règne de Charles II l'amour s'était emparé du théâtre d'Angleterre ; et il faut avouer qu'il n'y a point de nation au monde qui ait peint si mal cette passion. L'amour ridiculement amené, et traité de même, est encore le défaut le moins monstrueux de la *Méropé* anglaise. Le jeune Égisthe, tiré de sa prison par une fille d'honneur, amoureuse de lui, est conduit devant la reine, qui lui présente une coupe de poison et un poignard, et qui lui dit : « Si tu n'avales le poison, ce poignard va servir à tuer ta maîtresse. » Le jeune homme boit, et on l'emporte mourant. Il revient, au cinquième acte, annoncer froidement à Méropé qu'il est son fils, et qu'il a tué le tyran. Méropé lui demande comment ce miracle s'est opéré : « Une amie de la fille d'honneur, répond-il, avait mis du jus de pavot, au lieu de poison, dans la coupe. Je n'étais qu'endormi quand on m'a cru mort ; j'ai appris, en m'éveillant, que j'étais votre fils, et sur-le-champ j'ai tué le tyran. » Ainsi finit la tragédie.

Elle fut sans doute mal reçue : mais n'est-il pas bien étrange qu'on l'ait représentée ? N'est-ce pas une preuve que le théâtre anglais n'est pas encore épuré ? Il semble que la même cause qui prive les Anglais du génie de la peinture et de la musique leur ôte aussi celui de la tragédie. Cette île, qui

a produit les plus grands philosophes de la terre, n'est pas aussi fertile pour les beaux-arts ; et, si les Anglais ne s'appliquent sérieusement à suivre les préceptes de leurs excellents citoyens Addison ¹ et Pope ², ils n'approcheroient pas des autres peuples en fait de goût et de littérature.

Mais, tandis que le sujet de *Mérope* était ainsi défiguré dans une partie de l'Europe, il y avait longtemps qu'il était traité en Italie selon le goût des anciens. Dans ce xvi^e siècle, qui sera fameux dans tous les siècles, le comte de Torelli avait donné sa *Mérope* avec des chœurs. Il paraît que, si M. de La Chapelle a outré tous les défauts du théâtre français, qui sont l'air romanesque, l'amour inutile, et les épisodes, et que si l'auteur anglais a poussé à l'excès la barbarie, l'indécence et l'absurdité, l'auteur italien avait outré les défauts des Grecs, qui sont le vide d'action et la déclamation. Enfin, monsieur, vous avez évité tous ces écueils ; vous qui avez donné à vos compatriotes des modèles en plus d'un genre, vous leur avez donné dans votre *Mérope* l'exemple d'une tragédie simple et intéressante.

J'en fus saisi dès que je la lus : mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux sur le mérite des étrangers ; au contraire, plus je suis bon citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays des trésors qui ne sont point nés dans son sein. Mon envie de traduire votre *Mérope* redoubla lorsque j'eus l'honneur de vous connaître à Paris en 1733 ; je m'aperçus qu'en aimant l'auteur je me sentais encore plus d'inclination pour l'ouvrage : mais, quand je voulus y travailler, je vis qu'il était absolument impossible de la faire passer sur notre théâtre français. Notre délicatesse est devenue excessive : nous sommes peut-être des sybarites plongés dans le luxe, qui ne pouvons supporter cet air naïf et rustique, ces détails de la vie champêtre, que vous avez imités du théâtre grec.

Je craindrais qu'on ne souffrit pas chez nous le jeune Égisthe faisant présent de son anneau à celui qui l'arrête, et qui s'empare de cette bague. Je n'oserais hasarder de faire prendre un héros pour un voleur, quoique la circonstance où il se trouve autorise cette méprise.

Nos usages, qui probablement permettent tant de choses que les vôtres n'admettent point, nous empêcheraient de représenter le tyran de Mérope, l'assassin de son époux et de ses fils, feignant d'avoir, après quinze ans, de l'amour pour cette reine ; et même je n'oserais pas faire dire par Mérope au tyran : « Pourquoi donc ne m'avez-vous pas parlé d'amour auparavant, dans le temps que la fleur de la jeunesse ornaît encore mon visage ? » Ces entretiens sont naturels ; mais notre parler, quelquefois si indulgent, et d'autres fois si délicat, pourrait les trouver trop familiers, et voir même de la coquetterie où il n'y a au fond que de la raison.

Notre théâtre français ne souffrirait pas non plus que Mérope fit lier son

1. Voir sur Addison une note de l'Épître dédicatoire placée en tête de *Zaïre*.

2. Alexandre Pope, né à Londres en 1688, mort en 1744, débuta par une *Ode sur la solitude*, 1700. Dès l'âge de seize ans, il écrivait des traductions d'auteurs anciens et des pastorales. Il donna ensuite l'*Essai sur la critique*, le poème de la *Boucle de cheveux enlevée*, l'*Épître d'Héloïse à Abelard*, œuvre remarquable de passion naïve et de mélancolie. La traduction de l'*Iliade*,

qui coûta à Pope cinq ans de travail, fit sa fortune et sa gloire (1718). Contre ses ennemis, il composa la *Dunciade* ou la *Guerre des sots*, poème plein de verve satirique. A partir de 1733, il publia l'*Essai sur l'homme* et des *Lettres morales*, œuvres de philosophie et de belle poésie. — Pope se distingue plus par la pureté du style et la délicatesse du goût que par la force lyrique et créatrice.

3. Acte I, scène 1 de la *Mérope* de Maffei.

fils sur la scène à une colonne, ni qu'elle courût sur lui deux fois, le javelot et la hache à la main, ni que le jeune homme s'enfuit deux fois devant elle, en demandant la vie à son tyran.

Nos usages permettaient encore moins que la confidente de Mérope engageât le jeune Égisthe à dormir sur la scène, afin de donner le temps à la reine de venir l'y assassiner. Ce n'est pas, encore une fois, que tout cela ne soit dans la nature ; mais il faut que vous pardonniez à notre nation, qui exige que la nature soit toujours présentée avec certains traits de l'art, et ces traits sont bien différents à Paris et à Vérone.

Pour donner une idée sensible de ces différences que le génie des nations cultivées met entre les mêmes arts, permettez-moi, monsieur, de vous rappeler ici quelques traits de votre célèbre ouvrage qui me paraissent dictés par la pure nature. Celui qui arrête le jeune Cresphonte, et qui lui prend sa bague, lui dit (I, iv) :

... Or dunque in tuo paese i servi
Han di coteste gemme? Un bel paese
Fia questo tuo ; nel nostro una tal gemma
Ad un dito regal non sconverrebbe.

Je vais prendre la liberté de traduire cet endroit en vers blancs, comme votre pièce est écrite, parce que le temps qui me presse ne me permet pas le long travail qu'exige la rime :

Les esclaves, chez vous, portent de tels bijoux !
Votre pays doit être un beau pays, sans doute ;
Chez nous de tels anneaux ornent la main des rois.

Le confident du tyran lui dit, en parlant de la reine, qui refuse d'épouser après vingt ans l'assassin reconnu de sa famille :

La donna, come sai, ricusa e brama (II, III).

La femme, comme on sait, nous refuse et désire.

La suivante de la reine répond au tyran, qui la presse de disposer sa maîtresse au mariage (II, iv) :

. *Dissimulato in vano*
Soffre di febbre assalto : alquanti giorni
Donare è forza a rinfrancar suoi spirti.

On ne peut vous cacher que la reine a la fièvre ;
Accordez quelque temps pour lui rendre ses forces.

Dans votre quatrième acte, le vieillard Polydore demande à un homme de la cour de Mérope qui il est. Je suis Eurisès, le fils de Nicandre, répond-il. Polydore alors, en parlant de Nicandre, s'exprime comme le Nestor d'Homère :

. *Egli era umano*
E liberal ; quando appariva, tutti
Face agli onor. Io mi ricordo ancora
Di quando ei festeggiò con bella pompa

*Le sue nozze con Silvia, ch'era figlia
D'Olimpia e di Glicon fratel d'Ipparco.
Tu dunque sei quel fanciullin che in corte
Silvia condur solea quasi per pompa?
Parmi l'altr'jeri. O quanto siete presti,
Quanto mai v'affrettate, o giovinetti,
A farvi adulti, ed a gridar tacendo,
Che noi diam loco !*

Oh ! qu'il était humain qu'il était libéral !
Que, dès qu'il paraissait, on lui faisait d'honneur !
Je me souviens encor du festin qu'il donna,
De tout cet appareil, alors qu'il épousa
La fille de Glicon et de cette Olympie,
La belle-sœur d'Hipparque. Eurisès, c'est donc vous ?
Vous, cet aimable enfant, que si souvent Silvie
Se faisait un plaisir de conduire à la cour ?
Je crois que c'est hier. O que vous êtes prompte !
Que vous croissez, jeunesse ! et que, dans vos beaux jours,
Vous nous avertissez de vous céder la place !

Acte IV, scène iv.

Et dans un autre endroit, le même vieillard, invité d'aller voir la cérémonie
du mariage de la reine, répond :

. Oh ! curioso
*Punto i' non son : passò stagione : assai
Veduti ho sacrificj. Io mi ricordo
Di quello ancora quando il re Cresfante
Incominciò a regnar. Quella fu pompa !
Ora più non si fanno a questi tempi
Di cotai sacrificj. Più di cento
Fur le bestie svenate : i sacerdoti
Risplendean tutti, ed ove ti volgessi
Altro non si vedea che argento ed oro.*

. Je suis sans curiosité.
Le temps en est passé, mes yeux ont assez vu
De ces apprêts d'hymen et de ces sacrifices.
Je me souviens encor de cette pompe auguste,
Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours
Du règne de Cresphonte. Ah ! le grand appareil !
Il n'est plus aujourd'hui de semblables spectacles.
Plus de cent animaux y furent immolés ;
Tous les prêtres brillaient ; et les yeux éblouis
Voyaient l'argent et l'or partout étinceler.

Acte V, scène v.

Tous ces traits sont naïfs, tout y est convenable à ceux que vous intro-
duisez sur la scène, et aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités
naturelles eussent été, à ce que je crois, bien reçues dans Athènes ; mais

Paris et notre parterre veulent une autre espèce de simplicité. Notre ville pourrait même se vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avait dans Athènes : car enfin il me semble qu'on ne représentait d'ordinaire des pièces de théâtre, dans cette première ville de la Grèce, que dans quatre fêtes solennelles, et Paris a plus d'un spectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athènes que dix mille citoyens, et notre ville est peuplée de près de huit cent mille habitants, parmi lesquels je crois qu'on peut compter trente mille juges des ouvrages dramatiques, et qui jugent presque tous les jours.

Vous avez pu, dans votre tragédie, traduire cette élégante et simple comparaison de Virgile (*Georg.*, IV, 511) :

*Quais populea mœrens Philomela sub umbra
Amisso queritur fœtus* ¹.

Si je prenais une telle liberté, on me renverrait au poème épique : tant nous avons affaire à un maître dur, qui est le public.

*Nescis, heu ! nescis dominæ fastidia Romæ...
Et pueri nasum rhinocerotis habent* ².

(Martial, I, iv.)

Les Anglais ont la coutume de finir presque tous leurs actes par une comparaison ; mais nous exigeons, dans une tragédie, que ce soient les héros qui parlent, et non le poète : et notre public pense que, dans une grande crise d'affaires, dans un conseil, dans une passion violente, dans un danger pressant, les princes, les ministres, ne font point de comparaisons poétiques.

Comment pourrais-je encore faire parler souvent ensemble des personnages subalternes ? Ils servent chez vous à préparer des scènes intéressantes entre les principaux acteurs ; ce sont les avenues d'un beau palais : mais notre public impatient veut entrer tout d'un coup dans le palais. Il faut donc se plier au goût d'une nation, d'autant plus difficile qu'elle est depuis longtemps rassasiée de chefs-d'œuvre.

Cependant, parmi tant de détails que notre extrême sévérité réprouve, combien de beautés je regrettais ! combien me plaisait la simple nature, quoique sous une forme étrangère pour nous ! Je vous rends compte, monsieur, d'une partie des raisons qui m'ont empêché de vous suivre ³, en vous admirant.

1. « Telle la triste Philomèle, sous l'ombrage d'un peuplier, pleure ses petits perdus. » Philomèle, fille de Pandion, avait été changée en rossignol.

2. « Tu ignores, hélas ! tu ignores les dédains de la tyrannique Rome... Les enfants eux-mêmes ont un nez de rhinocéros. » L'expression : *avoir un nez de rhinocéros* signifiait plaisamment chez les Latins : être persifleur, railler sans merci.

3. Voltaire avait d'abord entrepris simplement une traduction de la *Méropé* italienne. En voici les premiers vers :

Sortez, il en est temps, du sein de ces ténèbres :
Montrez-vous ; dépouillez ces vêtements funèbres,
Ces tristes monuments, l'appareil des douleurs :
Que le bandeau des rois puisse essuyer vos pleurs ;
Que dans ce jour heureux les peuples de Messène
Reconnaissent dans vous mon épouse et leur reine.
Oubliez tout le reste, et daignez accepter
Et le sceptre et la main qu'on vient vous présenter.

Je fus obligé, à regret, d'écrire une *Méropé* nouvelle ; je l'ai donc faite différemment, mais je suis bien loin de croire l'avoir mieux faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur à qui un roi d'Orient aurait fait présent des plus riches étoffes : ce roi devrait permettre que le voyageur s'en fit habiller à la mode de son pays.

Ma *Méropé* fut achevée au commencement de 1736¹, à peu près telle qu'elle est aujourd'hui. D'autres études m'empêchèrent de la donner au théâtre ; mais la raison qui m'en éloignait le plus était la crainte de la faire paraître après d'autres pièces heureuses, dans lesquelles on avait vu depuis peu le même sujet sous des noms différents. Enfin j'ai hasardé ma tragédie, et notre nation a fait connaître qu'elle ne dédaignait pas de voir la même matière différemment traitée. Il est arrivé à notre théâtre ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de peinture, où plusieurs tableaux représentent le même sujet : les connaisseurs se plaisent à remarquer les diverses manières ; chacun saisit, selon son goût, le caractère de chaque peintre ; c'est une espèce de concours qui sert à la fois à perfectionner l'art et à augmenter les lumières du public.

Si la *Méropé* française a eu le même succès que la *Méropé* italienne, c'est à vous, monsieur, que je le dois ; c'est à cette simplicité dont j'ai toujours été idolâtre, qui, dans votre ouvrage, m'a servi de modèle. Si j'ai marché dans une route différente, vous m'y avez toujours servi de guide.

J'aurais souhaité pouvoir, à l'exemple des Italiens et des Anglais, employer l'heureuse facilité des vers blancs, et je me suis souvenu plus d'une fois de ce passage de Rucellai² :

*Tu³ sai pur che l'imagin della voce
Che risponde dai sassi, ov'Eco alberga,
Sempre nemica fu del nostro regno,
E fu inventrice delle prime rime.*

Mais je me suis aperçu, et j'ai dit, il y a longtemps⁴, qu'une telle tentative n'aurait jamais de succès en France, et qu'il y aurait beaucoup plus de faiblesse que de force à éluder un joug qu'ont porté les auteurs de tant d'ouvrages qui dureront autant que la nation française. Notre poésie n'a aucune des libertés de la vôtre, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles les Italiens nous ont précédés de plus de trois siècles dans cet art si aimable et si difficile.

Je voudrais, monsieur, pouvoir vous suivre dans vos autres connaissances, comme j'ai eu le bonheur de vous imiter dans la tragédie. Que n'ai-je pu me former sur votre goût dans la science de l'histoire ! non pas dans cette science vague et stérile des faits et des dates, qui se borne à savoir en quel temps mourut un homme inutile ou funeste au monde ; science uniquement de dictionnaire, qui chargerait la mémoire sans éclairer l'esprit : je veux

1. Pas complètement.

2. Rucellai, né à Florence en 1475, mort en 1525, parent du pape Léon X. fut nonce en France. Il a laissé plusieurs tragédies dont un *Oreste* et un poème didactique, les *Abeilles*, imité de Virgile.

3. Tu sais bien que l'image de la voix qui répond des rochers, séjour d'Echo, fut toujours ennemie de notre royaume et inventa les premières rimes. (Traduction de M.M. Jolivet et Avozu.)

4. Dans la Préface d'*Œdipe*.

parler de cette histoire de l'esprit humain, qui apprend à connaître les mœurs, qui nous trace, de faute en faute et de préjugé en préjugé, les effets des passions des hommes, qui nous fait voir ce que l'ignorance ou un savoir mal entendu ont causé de maux, et qui suit surtout le fil du progrès des arts, à travers ce choc effroyable de tant de puissances et ce bouleversement de tant d'empires.

C'est par là que l'histoire m'est précieuse, et elle me le devient davantage par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nouveaux plaisirs et de nouvelles lumières aux hommes. La postérité apprendra avec émulation que votre patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, et que Vérone vous a élevé une statue, avec cette inscription : AU MARQUIS SCIPION MAFFEI VIVANT ; inscription aussi belle en son genre que celle qu'on lit à Montpellier : A LOUIS XIV APRÈS SA MORT.

Daignez ajouter, monsieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger que sa respectueuse estime vous attache autant que s'il était né à Vérone.



LETTRE DE M. DE LA LINDELLE¹ A MONSIEUR DE VOLTAIRE

Vous avez eu la politesse de dédier votre tragédie de *Mérope* à M. Maffei, et vous avez rendu service aux gens de lettres d'Italie et de France, en remarquant, avec la grande connaissance que vous avez du théâtre, la différence qui se trouve établie entre les bienséances de la scène française et celles de la scène italienne.

Le goût que vous avez pour l'Italie, et les ménagements que vous avez eus pour M. Maffei, ne vous ont pas permis de remarquer les défauts véritables de cet auteur ; mais moi, qui n'ai en vue que la vérité et le progrès des arts, je ne craindrai point de dire ce que pense le public éclairé, et ce que vous ne pouvez vous empêcher de penser vous-même.

L'abbé Desfontaines² avait déjà relevé quelques fautes palpables de la *Mérope* de M. Maffei ; mais, à son ordinaire, avec plus de grossièreté que de justesse, il avait mêlé les bonnes critiques avec les mauvaises. Ce satirique décrié n'avait ni assez de connaissance de la langue italienne, ni assez de goût, pour porter un jugement sain et exempt d'erreur.

Voici ce que pensent les littérateurs les plus judicieux que j'ai consultés en France et delà les monts. La *Mérope* leur paraît sans contredit le sujet le plus touchant et le plus vraiment tragique qui ait jamais été au théâtre ; il est fort au-dessus de celui d'*Athalie*, en ce que la reine Athalie ne veut pas assassiner le petit Joas, et qu'elle est trompée par le grand prêtre qui veut venger sur elle des crimes passés ; au lieu que, dans la *Mérope*, c'est une mère qui, en vengeance son fils, est sur le point d'assassiner ce fils même ; son amour et son espérance. L'intérêt de *Mérope* est tout autrement touchant que celui de la tragédie d'*Athalie* : mais il paraît que M. Maffei s'est contenté de ce que présente naturellement son sujet, et qu'il n'y a mis aucun art théâtral.

1^o Les scènes souvent ne sont point liées, et le théâtre se trouve vide, défaut qui ne se pardonne pas aujourd'hui aux moindres poètes.

2^o Les acteurs arrivent et partent souvent sans raison ; défaut non moins essentiel.

3^o Nulle vraisemblance, nulle dignité, nulle bienséance, nul art dans le dialogue, et cela dès la première scène, où l'on voit un tyran raisonner paisiblement avec Mérope, dont il a égorgé le mari et les enfants, et lui parler d'amour : cela serait sifflé à Paris par les moins connaisseurs.

4^o Tandis que le tyran parle d'amour si ridiculement à cette vieille reine,

1. Ce M. de La Lindelle est un personnage imaginaire. Cette *Lettre* et la *Réponse* qui suit sont toutes deux de Voltaire et ont paru pour la première fois en 1748.

2. L'abbé Guyot Desfontaines (1685-1745), ancien jésuite, faisait de la critique dans le *Journal des savants* ; il est l'auteur de divers écrits périodiques : le *Nouveliste*

du Parnasse, les *Observations sur les écrits modernes*. C'est dans ces *Observations* qu'il a parlé de la *Mérope* de Maffei (iv, 239). L'abbé Desfontaines n'avait pas une conscience littéraire bien délicate : il donnait souvent les louanges en raison directe des honoraires qu'il recevait. Il est resté célèbre par ses démêlés avec Voltaire.

on annonce qu'on a trouvé un jeune homme coupable d'un meurtre : mais on ne sait point, dans le cours de la pièce, qui ce jeune homme a tué. Il prétend que c'est un voleur qui voulait lui prendre ses habits. Quelle petitesse ! quelle stérilité ! Cela ne serait pas supportable dans une farce de la Foire.

5° Le barigel ¹ ou le capitaine des gardes, ou le grand prévôt, il n'importe, interroge le meurtrier, qui porte au doigt un bel anneau ; ce qui fait une scène du plus bas comique, laquelle est écrite d'une manière digne de la scène.

6° La mère s'imagine d'abord que le voleur qui a été tué est son fils. Il est pardonnable à une mère de tout craindre, mais il fallait à une reine mère d'autres indices un peu plus nobles.

7° Au milieu de ces craintes, le tyran Polyphonte raisonne de son prétendu amour avec la suivante de Mérope. Ces scènes froides et indécentes, qui ne sont imaginées que pour remplir un acte, ne seraient pas souffertes sur un théâtre tragique régulier. Vous vous êtes contenté, monsieur, de remarquer modestement une de ces scènes, dans laquelle la suivante de Mérope prie le tyran de ne pas presser les noces ², parce que, dit-elle, sa maîtresse a un assaut de fièvre : et moi, monsieur, je vous dis hardiment, au nom de tous les connaisseurs, qu'un tel dialogue et une telle réponse ne sont dignes que du théâtre d'Arlequin.

8° J'ajouterais encore que, quand la reine, croyant son fils mort, dit qu'elle veut arracher le cœur au meurtrier, et le déchirer avec les dents, elle parle en cannibale plus encore qu'en mère affligée, et qu'il faut de la décence partout.

9° Égisthe, qui a été annoncé comme un voleur, et qui a dit qu'on l'avait voulu voler lui-même, est encore pris pour un voleur une seconde fois ; il est mené devant la reine malgré le roi, qui pourtant prend sa défense. La reine le lie à une colonne, le veut tuer avec un dard, et, avant de le tuer, elle l'interroge. Égisthe lui dit que son père est un vieillard ; et, à ce mot de vieillard, la reine s'attendrit. Ne voilà-t-il pas une bonne raison de changer d'avis et de soupçonner qu'Égisthe pourrait bien être son fils ? Ne voilà-t-il pas un indice bien marqué ? Est-il donc si étrange qu'un jeune homme ait un père âgé ? Maffei a substitué cette faute et ce manque d'art et de génie à une autre faute plus grossière qu'il avait faite dans la première édition. Égisthe disait à la reine : *Ah ! Polydore, mon père !* Et ce Polydore était en effet l'homme à qui Mérope avait confié Égisthe. Au nom de Polydore, la reine ne devait plus douter qu'Égisthe ne fût son fils ; la pièce était finie. Ce défaut a été ôté ; mais on y a substitué un défaut encore plus grand.

10° Quand la reine est ridiculement et sans raison en suspens sur ce mot de vieillard, arrive le tyran, qui prend Égisthe sous sa protection. Le jeune homme, qu'on devait représenter comme un héros, remercie le roi de lui avoir donné la vie, et le remercie avec un avilissement et une bassesse qui fait mal au cœur, et qui dégrade entièrement Égisthe.

11° Ensuite Mérope et le tyran passent leur temps ensemble. Mérope évapore sa colère en injures qui ne finissent point. Rien n'est plus froid que ces scènes de déclamations qui manquent de nœud, d'embarras, de

1. Chef des archers à Rome et dans plusieurs villes de l'Italie. 2. — Voir page 158.

passion contrastée : ce sont des scènes d'écolier. Toute scène qui n'est pas une scène d'action est inutile.

12° Il y a si peu d'art dans cette pièce que l'auteur est toujours forcé d'employer des confidentes et des confidentes pour remplir son théâtre. Le quatrième acte commence encore par une scène froide et inutile entre le tyran et la suivante ; ensuite cette suivante rencontre le jeune Égisthe, je ne sais comment, et lui persuade de se reposer dans le vestibule, afin que, quand il sera endormi, la reine puisse le tuer tout à son aise. En effet il s'endort comme il l'a promis. Belle intrigue ! Et la reine vient pour la seconde fois, une hache à la main, pour tuer le jeune homme, qui dormait exprès. Cette situation, répétée deux fois, est le comble de la stérilité, comme le sommeil du jeune homme est le comble du ridicule. M. Maffei prétend qu'il y a beaucoup de génie et de variété dans cette situation répétée, parce que la première fois la reine arrive avec un dard, et la seconde fois avec une hache : quel effort de génie !

13° Enfin le vieillard Polydore arrive tout à propos, et empêche la reine de faire le coup : on croirait que ce beau moment devrait faire naître mille incidents intéressants entre la mère et le fils, entre eux deux et le tyran. Rien de tout cela : Égisthe s'enfuit et ne voit point sa mère ; il n'a aucune scène avec elle, ce qui est encore un défaut de génie insupportable. Mérope demande au vieillard quelle récompense il veut ; et ce vieux fou la prie de le rajeunir. Voilà à quoi passe son temps une reine qui devrait courir après son fils. Tout cela est bas, déplacé et ridicule au dernier point.

14° Dans le cours de la pièce, le tyran veut toujours épouser ; et, pour y parvenir, il fait dire à Mérope qu'il va faire égorger tous les domestiques, et les courtisans de cette princesse si elle ne lui donne la main. Quelle ridicule idée ! quel extravagant que ce tyran ! M. Maffei ne pouvait-il trouver un meilleur prétexte pour sauver l'honneur de la reine, qui a la lâcheté d'épouser le meurtrier de sa famille ?

15° Autre puérité de collège. Le tyran dit à son confident : « Je sais l'art de régner ; je craint de mourir les audacieux, je lâcherai la bride à tous les vices, j'inviterai mes sujets à commettre les plus grands crimes, en pardonnant aux plus coupables ; j'exposerai les gens de bien à la fureur des scélérats, etc. » Quel homme a jamais pensé et prononcé de telles sottises ? Cette déclamation de régent de sixième ne donne-t-elle pas une jolie idée d'un homme qui sait gouverner ?

On a reproché au grand Racine d'avoir, dans *Athalie*, fait dire à Mathan trop de mal de lui-même. Encore Mathan parle-t-il raisonnablement ; mais ici, c'est le comble de la folie de prétendre que de tout mettre en combustion soit l'art de régner ; c'est l'art d'être détrôné ; et on ne peut lire de pareilles absurdités sans rire. M. Maffei est un étrange politique.

En un mot, monsieur, l'ouvrage de Maffei est un très beau sujet, et une très mauvaise pièce. Tout le monde convient à Paris que la représentation n'en serait pas achevée, et tous les gens sensés d'Italie en font très peu de cas. C'est très vainement que l'auteur, dans ses voyages, n'a rien négligé pour engager les plus mauvais écrivains à traduire sa tragédie : il lui était bien plus aisé de payer un traducteur que de rendre sa pièce bonne.

RÉPONSE A M. DE LA LINDELLE

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, monsieur, doit vous valoir le nom d'hypercritique, qu'on donnait à Scaliger. Vous me paraissez bien redoutable ; et, si vous traitez ainsi M. Maffei, que n'ai-je point à craindre de vous ? J'avoue que vous avez trop raison sur bien des points. Vous vous êtes donné la peine de ramasser beaucoup de ronces et d'épines : mais pourquoi ne vous êtes-vous pas donné le plaisir de cueillir les fleurs ? Il y en a, sans doute, dans la pièce de M. Maffei, et que j'ose croire immortelles : telles sont les scènes de la mère et du fils, et le récit de la fin. Il me semble que ces morceaux sont bien touchants et bien pathétiques. Vous prétendez que c'est le sujet seul qui en fait la beauté ; mais, monsieur, n'était-ce pas le même sujet dans les autres auteurs qui ont traité la *Méropé* ? Pourquoi, avec les mêmes secours, n'ont-ils pas eu le même succès ? Cette seule raison ne prouve-t-elle pas que M. Maffei doit autant à son génie qu'à son sujet ?

Je ne vous le dissimulerai pas : je trouve que M. Maffei a mis plus d'art que moi dans la manière dont il s'y prend pour faire penser à Méropé que son fils est l'assassin de son fils même. Je n'ai pu me servir comme lui d'un anneau, parce que, depuis l'anneau royal¹ dont Boileau se moque dans ses satires, cela semblerait trop petit sur notre théâtre. Il faut se plier aux usages de son siècle et de sa nation : mais, par cette raison-là même, il ne faut pas condamner légèrement les nations étrangères.

Ni M. Maffei ni moi n'exposons des motifs bien nécessaires pour que le tyran Polyphonte veuille absolument épouser Méropé. C'est peut-être là un défaut du sujet ; mais je vous avoue que je crois qu'un tel défaut est fort léger quand l'intérêt qu'il produit est considérable. Le grand point est d'émuouvoir et de faire verser des larmes. On a pleuré à Vérone et à Paris : voilà une grande réponse aux critiques. On ne peut être parfait ; mais qu'il est beau de toucher avec ses imperfections ! Il est vrai qu'on pardonne beaucoup de choses en Italie qu'on ne passerait pas en France : premièrement, parce que les goûts, les bienséances, les théâtres, n'y sont pas les mêmes ; secondement, parce que les Italiens, n'ayant point de ville où l'on représente tous les jours des pièces dramatiques, ne peuvent être aussi exercés que nous en ce genre. Le beau monstre de l'opéra étouffe chez eux Melpomène ; et il y a tant de *castrati* qu'il n'y a plus de place pour les Ésopus et les Roscius². Mais si jamais les Italiens avaient un théâtre régulier, je crois qu'ils iraient plus loin que nous. Leurs théâtres sont mieux entendus ; leur langue, plus maniable ; leurs vers blancs, plus aisés à faire ; leur nation plus sensible. Il leur manque l'encouragement, l'abondance, et la paix, etc.

1. L'anneau royal joue un grand rôle dans l'*Astrate*, tragédie de Quinault. Cet anneau, marque de l'autorité royale, a été confié par Elise, princesse de Tyr, à son parent Agénor, pour être remis à Astrate. Agénor le garde pour lui-même, et veut em-

ployer le pouvoir qu'il lui donne à faire arrêter Astrate son rival. C'est dans sa troisième Satire que Boileau a raillé l'anneau royal.

2. Acteurs romains, amis de Cicéron, célèbres dans la tragédie et la pantomime.

MÉROPE

— 1743 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE. — MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE

Grande reine, écarter ces horribles images ;
Goûtez des jours sereins, nés du sein des orages ¹.
Les dieux nous ont donné la victoire et la paix.
Ainsi que leur courroux ressentez leurs bienfaits.
Messène, après quinze ans de guerres intestines,
Lève un front moins timide et sort de ses ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ses chefs ennemis
Divisés d'intérêts, et pour le crime unis,
Par les saccagemens, le sang et le ravage,
Du meilleur de nos rois disputer l'héritage.
Nos chefs, nos citoyens, rassemblés sous vos yeux,
Les organes des lois, les ministres des dieux,
Vont, libres dans leur choix, décerner la couronne.
Sans doute elle est à vous, si la vertu la donne.
Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits ;
Vous, veuve de Cresphonte et fille de nos rois ;
Vous, que tant de constance, et quinze ans de misère
Font encor plus auguste et nous rendent plus chère ;
Vous, pour qui tous les cœurs en secret réunis...

MÉROPE

Quoi ! Narbas ne vient point ! Reverrai-je mon fils ?

ISMÉNIE

Vous pouvez l'espérer : déjà d'un pas rapide
Vos esclaves en foule ont couru dans l'Élide² ;
La paix a de l'Élide ouvert tous les chemins.
Vous avez mis sans doute en de fidèles mains

1. *Var.* : Grande reine, écarter ces images funèbres,
Goûtez des jours sereins, nés du sein des ténèbres (1744).
2. L'Élide était située au nord de la Messénie.

Ce dépôt si sacré, l'objet de tant d'alarmes.

MÉROPE

Me rendez-vous mon fils, dieux témoins de mes larmes?
 Égisthe est-il vivant? Avez-vous conservé
 Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé?
 Écartez loin de lui la main de l'homicide.
 C'est votre fils, hélas ! c'est le pur sang d'Alcide¹.
 Abandonnez-vous ce reste précieux
 Du plus juste des rois et du plus grand des dieux,
 L'image de l'époux dont j'adore la cendre?

ISMÉNIE

Mais quoi ! cet intérêt et si juste et si tendre
 De tout autre intérêt peut-il vous détourner?

MÉROPE

Je suis mère, et tu peux encor t'en étonner?

ISMÉNIE

Du sang dont vous sortez l'auguste caractère
 Sera-t-il effacé par cet amour de mère?
 Son enfance était chère à vos yeux éplorés ;
 Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

MÉROPE

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette ;
 Ses périls nourrissaient ma tendresse inquiète ;
 Un si juste intérêt s'accrut avec le temps.
 Un mot seul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
 Vint, dans la solitude où j'étais retenue,
 Porter un nouveau trouble à mon âme éperdue :
 Égisthe, écrivait-il, mérite un meilleur sort ;
 Il est digne de vous et des dieux dont il sort ;
 En butte à tous les maux, sa vertu les surmonte :
 Espérez tout de lui, mais craignez Polyphonte.

ISMÉNIE

De Polyphonte au moins prévenez les desseins ;
 Laissez passer l'empire en vos augustes mains,

MÉROPE

L'empire est à mon fils. Périsse la marâtre,
 Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,

1. Autre nom d'Hercule, petit-fils d'Alcée.

Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
 Le barbare plaisir d'hériter de son sang !
 Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire ?
 Que m'importe ce ciel, ce jour que je respire ?
 Je dus y renoncer alors que dans ces lieux
 Mon époux fut trahi des mortels et des dieux.
 O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !
 O mort toujours présente à ma douleur profonde !
 J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
 Ces cris : « Sauvez le roi, son épouse, et ses fils ! »
 Je vois ces murs sanglants, ces portes embrasées,
 Sous ces lambris fumants ces femmes écrasées,
 Ces esclaves fuyants, le tumulte, l'effroi,
 Les armes, les flambeaux, la mort, autour de moi.
 Là, nageant dans son sang et souillé de poussière,
 Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
 Cresphonte en expirant me serra dans ses bras ;
 Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
 Tendres et premiers fruits d'une union si chère,
 Sanglants et renversés sur le sein de leur père,
 A peine soulevaient leurs innocentes mains.
 Hélas ! ils m'imploreraient contre leurs assassins.
 Égisthe échappa seul ; un dieu prit sa défense :
 Veille sur lui, grand dieu, qui sauvas son enfance !
 Qu'il vienne ; que Narbas le ramène à mes yeux
 Du fond de ses déserts au rang de ses aïeux !
 J'ai supporté quinze ans mes fers et son absence ;
 Qu'il règne au lieu de moi : voilà ma récompense.

SCÈNE II. — MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS.

MÉROPE

Eh bien ! Narbas, mon fils ?

EURYCLÈS

Vous me voyez confus ;

Tant de pas, tant de soins, ont été superflus.

On a couru, madame, aux rives du Pénée ¹,Dans les champs d'Olympie ², aux murs de Salmonée ³ ;

1. Rivière de l'Elide, qui prend sa source dans le mont Erymanthe.

2. Ville de l'Elide, située sur l'Alphée, célèbre par les jeux Olympiques qu'on y célébrait.

3. Ville fondée dans le Péloponèse par

Salmonée, roi de Thessalie. Il voulait passer pour un dieu. Il fit faire un pont d'airain sur lequel il faisait rouler son char pour imiter le tonnerre, et d'où il lançait des torches, images des éclairs. Jupiter le foudroya et le précipita dans le Tartare.

Narbas est inconnu ; le sort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas.

MÉROPE

Hélas ! Narbas n'est plus ; j'ai tout perdu, sans doute.

ISMÉNIE

Vous croyez tous les maux que votre âme redoute ;
Peut-être, sur les bruits de cette heureuse paix,
Narbas ramène un fils si cher à nos souhaits.

EURYCLÈS

Peut-être sa tendresse, éclairée et discrète,
A caché son voyage ainsi que sa retraite ;
Il veille sur Égisthe ; il craint ces assassins
Qui du roi votre époux ont tranché les destins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pu, j'assure son passage,
Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés
Des yeux toujours ouverts et des bras éprouvés.

MÉROPE

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURYCLÈS

Hélas ! que peut pour vous ma triste vigilance ?
On va donner son trône : en vain ma faible voix
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits ;
L'injustice triomphe, et ce peuple, à sa honte,
Au mépris de nos lois, penche vers Polyphonte.

MÉROPE

Et le sort jusque-là pourrait nous avilir !
Mon fils dans ses États reviendrait pour servir !
Il verrait son sujet au rang de ses ancêtres !
Le sang de Jupiter aurait ici des maîtres !
Je n'ai donc plus d'amis ? Le nom de mon époux,
Insensibles sujets, a donc péri pour vous ?
Vous avez oublié ses bienfaits et sa gloire !

EURYCLÈS

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire :
On regrette Cresphonte, on le pleure, on vous plaint ;
Mais la force l'emporte, et Polyphonte est craint.

MÉROPE

Ainsi donc, par mon peuple en tout temps accablée,
Je verrai la justice à la brigue immolée ;

Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.
Allons, et rallumons dans ces âmes timides
Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides¹ :
Flattons leur espérance, excitons leur amour.
Parlez, et de leur maître annoncez le retour.

EURYCLÈS

Je n'ai que trop parlé : Polyphonte en alarmes
Craint déjà votre fils et redoute vos larmes ;
La fière ambition dont il est dévoré
Est inquiète, ardente, et n'a rien de sacré.
S'il chassa les brigands de Pylos² et d'Amphryse,
S'il a sauvé Messène, il croit l'avoir conquise.
Il agit pour lui seul, il veut tout asservir :
Il touche à la couronne, et, pour mieux la ravir,
Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,
De lois qu'il ne corrompe, et de sang qu'il ne verse :
Ceux dont la main cruelle égorgea votre époux
Peut-être ne sont pas plus à craindre pour vous.

MÉROPE

Quoi ! partout sous mes pas le sort creuse un abîme ?
Je vois autour de moi le danger et le crime !
Polyphonte, un sujet de qui les attentats...

EURYCLÈS

Dissimulez, madame, il porte ici ses pas.

SCÈNE III. — MÉROPE, POLYPHONTE, ÉROX.

POLYPHONTE³

Madame, il faut enfin que mon cœur se déploie.
Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie ;
Et les chefs de l'État, tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis opposés qui désolaient Messènes,
Qui versaient tant de sang, qui formaient tant de haines,

1. Les descendants d'Héraclès nom grec d'Hercule.

2. Nom de trois villes situées dans l'ouest du Péloponèse; la principale était Pylos de Messénie, sur la mer, non loin de l'île Sphac-térie.

3. L'acteur qui jouait Polyphonte s'ap-

pelait Paulin. Il jouait dans la tragédie les tyrans, et dans la comédie les paysans. Il était médiocre : son jeu était lourd ; mais il avait la voix forte. Voltaire avait cru découvrir en lui un talent naissant et il disait : « Laissez-moi faire, je vous élève un tyran à la brochette dont vous serez content. »

Il ne reste aujourd'hui que le vôtre et le mien.
 Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :
 Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
 Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie ;
 Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
 S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
 Je me connais ; je sais que, blanchi sous les armes,
 Ce front triste et sévère a pour vous peu de charmes ;
 Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
 Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans ;
 Mais la raison d'État connaît peu ces caprices ;
 Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
 Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
 X Je veux le sceptre et vous pour prix de mes exploits.
 N'en croyez pas, madame, un orgueil téméraire :
 Vous êtes de nos rois et la fille et la mère ;
 Mais l'État veut un maître, et vous devez songer
 Que pour garder vos droits il les faut partager.

MÉROPE

Le ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrâce,
 Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
 X Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
 De trahir sa mémoire et de vous épouser ?
 Moi, j'irais de mon fils, du seul bien qui me reste,
 Déchirer avec vous l'héritage funeste ?
 Je mettrais en vos mains sa mère et son État,
 Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat ?

POLYPHONTE

Un soldat tel que moi peut justement prétendre
 A gouverner l'État quand il l'a su défendre.
 X Le premier qui fut roi fut un soldat heureux ;
 Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
 Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie ;
 Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie ;
 Ce sang coula pour vous ; et, malgré vos refus,
 Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus :
 Et je n'offre en un mot à votre âme rebelle
 Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MÉROPE

Un parti ! vous, barbare, au mépris de nos lois !
 Est-il d'autre parti que celui de vos rois ?

Est-ce là cette foi si pure et si sacrée
 Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée?
 La foi que vous devez à ses mânes trahis,
 A sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
 A ces dieux dont il sort et dont il tient l'empire?

POLYPHONTE

Il est encor douteux si votre fils respire.
 Mais, quand du sein des morts il viendrait en ces lieux
 Redemander son trône à la face des dieux,
 Ne vous y trompez pas, Messène veut un maître
 Éprouvé par le temps, digne en effet de l'être ;
 Un roi qui la défende ; et j'ose me flatter
 Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
 Égisthe, jeune encore, et sans expérience,
 Étalerait en vain l'orgueil de sa naissance ;
 N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
 D'un prix bien différent ce trône est acheté.
 Le droit de commander n'est plus un avantage
 Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage ;
 C'est le fruit des travaux et du sang répandu ;
 C'est le prix du courage, et je crois qu'il m'est dû.
 Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
 Par ces lâches brigands de Pylos et d'Amphryse ;
 Revoyez votre époux et vos fils malheureux,
 Presque en votre présence, assassinés par eux ;
 Revoyez-moi, madame, arrêtant leur furie,
 Chassant vos ennemis, défendant la patrie ;
 Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés ;
 Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez :
 Voilà mes droits, madame, et mon rang, et mon titre :
 La valeur fit ces droits ; le ciel en est l'arbitre.
 Que votre fils revienne ; il apprendra sous moi
 Les leçons de la gloire et l'art de vivre en roi :
 Il verra si mon front soutiendra la couronne.
 Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne.
 Je recherche un honneur et plus noble et plus grand :
 Je songe à ressembler au dieu dont il descend :
 En un mot, c'est à moi de défendre la mère,
 Et de servir au fils et d'exemple et de père.

MÉROPE

N'affectez point ici des soins si généreux,
 Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.

Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide,
 Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
 Ce dieu, dont vous seriez l'injuste successeur,
 Vengeur de tant d'États, n'en fut point ravisseur.
 Imitez sa justice ainsi que sa vaillance ;
 Défendez votre roi ; secourez l'innocence ;
 Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
 Et méritez sa mère à force de vertu ;
 Dans nos murs relevés rappelez votre maître :
 Alors jusques à vous je descendrais peut-être ;
 Je pourrais m'abaisser ; mais je ne puis jamais
 Devenir la complice et le prix des forfaits.

SCÈNE IV. — POLYPHONTE, ÉROX.

ÉROX

Seigneur, attendez-vous que son âme fléchisse?
 Ne pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice?
 Vous avez su du trône aplanir le chemin,
 Et pour vous y placer vous attendez sa main !

POLYPHONTE

Entre ce trône et moi je vois un précipice ;
 Il faut que ma fortune y tombe ou le franchisse.
 Mérope attend Égisthe ; et le peuple aujourd'hui,
 Si son fils réparait, peut se tourner vers lui.
 En vain, quand j'immolai son père et ses deux frères,
 De ce trône sanglant je m'ouvris les barrières ;
 En vain, dans ce palais, où la sédition
 Remplissait tout d'horreur et de confusion,
 Ma fortune a permis qu'un voile heureux et sombre
 Couvrit mes attentats du secret de son ombre ;
 En vain du sang des rois, dont je suis l'oppresser,
 Les peuples abusés m'ont cru le défenseur ;
 Nous touchons au moment où mon sort se décide.
 S'il reste un rejeton de la race d'Alcide,
 Si ce fils, tant pleuré, dans Messène est produit,
 De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
 Crois-moi, ces préjugés de sang et de naissance
 Revivront dans les cœurs, y prendront sa défense.
 Le souvenir du père, et cent rois pour aïeux,
 Cet honneur prétendu d'être issu de nos dieux,
 Les cris, le désespoir d'une mère éplorée,
 Détruiront ma puissance encor mal assurée.

Égisthe est l'ennemi dont il faut triompher.
 Jadis dans son berceau je voulus l'étouffer.
 De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
 Aux mains qui me servaient arracha son enfance :
 Narbas, depuis ce temps, errant loin de ces bords,
 A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
 J'arrêtai ses courriers ; ma juste prévoyance
 De Mérope et de lui rompit l'intelligence.
 Mais je connais le sort ; il peut se démentir ;
 De la nuit du silence un secret peut sortir ;
 Et des dieux quelquefois la longue patience
 Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance.

ÉROX

Ah ! livrez-vous sans crainte à vos heureux destins.
 La prudence est le dieu qui veille à vos desseins.
 Vos ordres sont suivis : déjà vos satellites
 D'Élide et de Messène occupent les limites.
 Si Narbas reparait, si jamais à leurs yeux
 Narbas ramène Égisthe, ils périssent tous deux.

POLYPHONTE

Mais me réponds-tu bien de leur aveugle zèle ?

ÉROX

Vous les avez guidés par une main fidèle :
 Aucun d'eux ne connaît ce sang qui doit couler,
 Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
 Narbas leur est dépeint comme un traître, un transfuge,
 Un criminel errant, qui demande un refuge ;
 L'autre, comme un esclave, et comme un meurtrier
 Qu'à la rigueur des lois il faut sacrifier.

POLYPHONTE

Eh bien ! encor ce crime ! il m'est trop nécessaire.
 Mais en perdant le fils, j'ai besoin de la mère ;
 J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur,
 Qui détourne de moi le nom d'usurpateur,
 Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidèle,
 Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
 Je lis au fond des cœurs : à peine ils sont à moi :
 Échauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi,
 L'intérêt me les donne ; il les ravit de même.
 Toi, dont le sort dépend de ma grandeur suprême,
 Appui de mes projets par tes soins dirigés,
 Érox, va réunir les esprits partagés ;

Que l'avare en secret te vende son suffrage :
 Assure au courtisan ma faveur en partage ;
 Du lâche qui balance échauffe les esprits :
 Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.
 Ce fer aux pieds du trône en vain m'a su conduire ;
 C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire,
 Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
 Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.

ACTE DEUXIÈME¹

SCÈNE I^{re}. — MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE

Quoi ! l'univers se tait sur le destin d'Égisthe !
 Je n'entends que trop bien ce silence si triste.

1. Variante. Voltaire supprima, le jour de la première représentation, la scène suivante qui était la première de l'acte II. Elle est connue par une copie qu'en avait conservée Mlle Dumesnil.

ISMÉNIE, EURYCLÈS

ISMÉNIE

Oui, toujours de son fils sa douleur occupée,
 D'aucun autre intérêt ne peut être frappée.
 Cet hymen nécessaire irrite ses esprits ;
 Elle craint d'offenser le nom seul de son fils.
 Elle a devant les yeux cette éternelle image,
 De ses illusions tendre et funeste ouvrage :
 Elle embrasse cette ombre, et ses humides yeux
 Relisent ce billet, ce gage précieux,
 Ce billet de Narbas, unique témoignage
 Qui jusqu'en sa prison put trouver un passage.
 Le nom de ce cher fils, effacé par ses pleurs,
 Flatte son espérance, irrite ses douleurs,
 La soutient et l'abat, la console et la tue
 Vous ne guérirez point cette âme prévenue.

EURYCLÈS

Je saurai l'admirer ; une autre en cet état
 De la grandeur suprême aurait mieux vu l'éclat,
 Eût pleuré sur le trône, et, bientôt consolée,
 Oublierait la nature aux grandeurs immolée.
 Je vois avec respect ce courage obstiné,
 Dans ses nobles douleurs ferme et déterminé,
 Vainqueur de l'intérêt, et vainqueur du temps même.
 Mérope se perdra, je le vois ; mais elle aime.
 Que n'ai-je pu savoir ce vertueux amour !
 Que n'ai-je pu d'Egisthe annoncer le retour !
 J'ai des temples voisins parcouru les asiles ;
 De moi, de mes amis, les pas sont inutiles ;
 Ils n'ont rien aperçu sur ces bords odieux
 Que le vil assassin que j'amène en ces lieux.

Aux frontières d'Élide enfin n'a-t-on rien su?

EURYCLÈS

On n'a rien découvert ; et tout ce qu'on a vu,
C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante
D'un meurtre encor récent paraissait dégouttante ;
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.

MÉROPE

Un meurtre ! un inconnu ! Qu'a-t-il fait, Euryclès ?
Quel sang a-t-il versé ? Vous me glacez de crainte.

EURYCLÈS

Triste effet de l'amour dont votre âme est atteinte !
Le moindre événement vous porte un coup mortel ;
Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel ;
Tout fait parler en vous la voix de la nature.
Mais de ce meurtrier la commune aventure
N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
De crimes, de brigands, ces bords sont infectés ;
C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La justice est sans force ; et nos champs et nos villes
Redemandent aux dieux, trop longtemps négligés,
Le sang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Écartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MÉROPE

Quel est cet inconnu ? Répondez-moi, vous dis-je.

EURYCLÈS

C'est un de ces mortels du sort abandonnés,
Nourris dans la bassesse, aux travaux condamnés ;
Un malheureux sans nom, si l'on croit l'apparence.

MÉROPE

N'importe, quel qu'il soit, qu'il vienne en ma présence ;
Le témoin le plus vil et les moindres clartés
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me presse ;
Mais ayez-en pitié, respectez ma faiblesse :
Mon cœur a tout à craindre, et rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURYCLÈS

(*A Isménie.*)

Vous serez obéie. Allez, et qu'on l'amène ;
Qu'il paraisse à l'instant aux regards de la reine.

MÉROPE

Je sens que je vais prendre un inutile soin.
 Mon désespoir m'aveugle ; il m'emporte trop loin :
 Vous savez s'il est juste. On comble ma misère,
 On détrône le fils, on outrage la mère.
 Polyphonte, abusant de mon triste destin,
 Ose enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.

EURYCLÈS

Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire.
 Je sais que cet hymen offense votre gloire ;
 Mais je vois qu'on l'exige, et le sort irrité
 Vous fait de cet opprobre une nécessité :
 C'est un cruel parti ; mais c'est le seul peut-être
 Qui pourrait conserver le trône à son vrai maître,
 Tel est le sentiment des chefs et des soldats ;
 Et l'on croit...

MÉROPE

Non ; mon fils ne le souffrirait pas ;
 L'exil, où son enfance a languï condamnée,
 Lui serait moins affreux que ce lâche hyménée.

EURYCLÈS

Il le condamnerait, si, paisible en son rang,
 Il n'en croyait ici que les droits de son sang ;
 Mais si par les malheurs son âme était instruite,
 Sur ses vrais intérêts s'il réglait sa conduite,
 De ses tristes amis s'il consultait la voix,
 Et la nécessité, souveraine des lois,
 Il verrait que jamais sa malheureuse mère
 Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MÉROPE

Ah ! que me dites-vous ?

EURYCLÈS

De dures vérités,
 Que m'arrachent mon zèle et vos calamités.

MÉROPE

Quoi ! vous me demandez que l'intérêt surmonte
 Cette invincible horreur que j'ai pour Polyphonte,
 Vous, qui me l'avez peint de si noires couleurs !

EURYCLÈS

Je l'ai peint dangereux, je connais ses fureurs ;

Mais il est tout-puissant ; mais rien ne lui résiste :
Il est sans héritier, et vous aimez Égisthe.

MÉROPE

Ah ! c'est ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Polyphonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toujours et d'hymen et d'empire ?
Parlez-moi de mon fils, dites-moi s'il respire.
Cruel ! apprenez-moi...

EURYCLÈS

Voici cet étranger

Que vos tristes soupçons brûlaient d'interroger.

SCÈNE II. — MÉROPE, EURYCLÈS, ÉGISTHE, *enchaîné* ;
ISMÉNIE, GARDES.

ÉGISTHE, *dans le fond du théâtre, à Isménie.*

Est-ce là cette reine auguste et malheureuse,
Celle de qui la gloire et l'infortune affreuse
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts ?

ISMÉNIE

Rassurez-vous, c'est elle.

(Elle sort.)

ÉGISTHE

O dieu de l'univers !

Dieu, qui formas ses traits, veille sur ton image !
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MÉROPE

C'est là ce meurtrier ! Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel ?
Approche, malheureux ; et dissipe tes craintes.
Réponds-moi : de quel sang tes mains sont-elles teintes ?

ÉGISTHE

O reine, pardonnez : le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.

(A Euryclès.)

Mon âme, en sa présence, étonnée, attendrie...

MÉROPE

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie ?

ÉGISTHE

D'un jeune audacieux que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MÉROPE

D'un jeune homme ! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah !... T'était-il connu ?

ÉGISTHE

Non : les champs de Messènes,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.

MÉROPE

Quoi ! ce jeune inconnu s'est armé contre toi ?
Tu n'aurais employé qu'une juste défense ?

ÉGISTHE

J'en atteste le ciel ; il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise¹, en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,
J'osais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes ;
Je ne pouvais offrir ni présents ni victimes ;
Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.
Il semblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
« Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide ?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide ? »
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard.
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard :
Cette main du plus jeune a puni la furie ;
Percé de coups, madame, il est tombé sans vie :
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avouerai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté,
Je fuyais ; vos soldats m'ont bientôt arrêté :
Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes.

EURYCLÈS

Eh ! madame, d'où vient que vous versez des larmes ?

MÉROPE

Te le dirai-je ? hélas ! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait, tout mon cœur s'est troublé.

1. Rivière de Messénie ; elle s'appelle aujourd'hui la Pirnatza.

Cresphonte, ô ciel !... j'ai cru... que j'en rougis de honte !
 Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte.
 Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
 Une si fausse image et des rapports si doux ?
 Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse !

EURYCLÈS

Rejetez donc, madame, un soupçon qui l'accuse ;
 Il n'a rien d'un barbare, et rien d'un imposteur.

MÉROPE

Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.
 Demeurez ; en quel lieu le ciel vous fit-il naître ?

ÉGISTHE

En Élide.

MÉROPE

Qu'entends-je ? en Élide ! Ah ! peut-être...
 L'Élide... répondez... Narbas vous est connu ?
 Le nom d'Égisthe au moins jusqu'à vous est venu ?
 Quel était votre état, votre rang, votre père ?

ÉGISTHE

Mon père est un vieillard accablé de misère ;
 Polyclète est son nom ; mais Égisthe, Narbas,
 Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MÉROPE

O dieux ! vous vous jouez d'une triste mortelle !
 J'avais de quelque espoir une faible étincelle ;
 J'entrevois le jour, et mes yeux affligés
 Dans la profonde nuit sont déjà replongés.
 Et quel rang vos parents tiennent-ils dans la Grèce ?

ÉGISTHE

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
 Ceux dont je tiens le jour, Polyclète, Sirris,
 Ne sont pas des mortels dignes de vos mépris :
 Leur sort les avilit ; mais leur sage constance
 Fait respecter en eux l'honorable indigence.
 Sous ses rustiques toits mon père vertueux
 Fait le bien, suit les lois et ne craint que les dieux.

MÉROPE

Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes.
 Pourquoi donc le quitter ? pourquoi causer ses larmes ?
 Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

ÉGISTHE

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.
 On me parlait souvent des troubles de Messène,
 Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,
 Surtout de ses vertus, dignes d'un autre prix :
 Je me sentais ému par ces tristes récits.
 De l'Élide en secret dédaignant la mollesse,
 J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
 Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras ;
 Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
 Ce faux instinct de gloire égara mon courage :
 A mes parents, flétris sous les rides de l'âge,
 J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours ;
 C'est ma première faute ; elle a troublé mes jours :
 Le ciel m'en a puni ; le ciel inexorable
 M'a conduit dans le piège et m'a rendu coupable.

MÉROPE

Il ne l'est point ; j'en crois son ingénuité :
 Le mensonge n'a point cette simplicité.
 Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante ;
 C'est un infortuné que le ciel me présente :
 Il suffit qu'il soit homme, et qu'il soit malheureux.
 Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
 Il me rappelle Égisthe ; Égisthe est de son âge :
 Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
 Inconnu, fugitif, et partout rebuté,
 Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.
 L'opprobre avilit l'âme, et flétrit le courage.
 Pour le sang de nos dieux quel horrible partage !
 Si du moins...

SCÈNE III. — MÉROPE, ÉGISTHE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE

Ah ! madame, entendez-vous ces cris ?
 Savez-vous bien...

MÉROPE

Quel trouble alarme tes esprits ?

ISMÉNIE

Polyphonte l'emporte, et nos peuples volages
 A son ambition prodiguent leurs suffrages.

Il est roi, c'en est fait.

ÉGISTHE

J'avais cru que les dieux
 Auraient placé Mérope au rang de ses aïeux.
 Dieux ! que plus on est grand, plus vos coups sont à craindre !
 Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
 Tout homme a ses malheurs.

(On emmène Egisthe.)

EURYCLÈS, à Mérope.

Je vous l'avais prédit :
 Vous avez trop bravé son offre et son crédit.

MÉROPE

Je vois toute l'horreur de l'abîme où nous sommes.
 J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes :
 J'en attendais justice ; ils la refusent tous.

EURYCLÈS

Permettez que du moins j'assemble autour de vous
 Ce peu de nos amis qui, dans un tel orage,
 Pourraient encor sauver les débris du naufrage,
 Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
 D'un maître dangereux et d'un peuple d'ingrats.

SCÈNE IV. — MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE

L'État n'est point ingrat ; non, madame : on vous aime ;
 On vous conserve encor l'honneur du diadème :
 On veut que Polyphonte, en vous donnant la main,
 Semble tenir de vous le pouvoir souverain.

MÉROPE

On ose me donner au tyran qui me brave :
 On a trahi le fils, on fait la mère esclave !

ISMÉNIE

Le peuple vous rappelle au rang de vos aïeux ;
 Suivez sa voix, madame ; elle est la voix des dieux.

MÉROPE

Inhumaine, tu veux que Mérope avilie
 Rachète un vain honneur à force d'infamie ?

SCÈNE V. — MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS

Madame, je reviens en tremblant devant vous :
 Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups ;
 Rappelez votre force à ce dernier outrage.

MÉROPE

Je n'en ai plus ; les maux ont lassé mon courage :
 Mais n'importe ; parlez.

EURYCLÈS

C'en est fait ; et le sort...

Je ne puis achever.

MÉROPE

Quoi ! mon fils?...

EURYCLÈS

Il est mort.

Il est trop vrai : déjà cette horrible nouvelle
 Consterne vos amis et glace tout leur zèle.

MÉROPE

Mon fils est mort !

ISMÉNIE

O dieux !

EURYCLÈS

D'indignes assassins

Des pièges de la mort ont semé les chemins.
 Le crime est consommé.

MÉROPE

Quoi ! ce jour, que j'abhorre,

Ce soleil luit pour moi ! Mérope vit encore !

Il n'est plus ! Quelles mains ont déchiré son flanc ?

Quel monstre a répandu les restes de mon sang ?

EURYCLÈS

Hélas ! cet étranger, ce séducteur impie,
 Dont vous-même admiriez la vertu poursuivie,
 Pour qui tant de pitié naissait dans votre sein,
 Lui que vous protégez !...

MÉROPE

Ce monstre est l'assassin ?

EURYCLÈS

Oui, madame : on en a des preuves trop certaines ;
 On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes,
 Deux de ses compagnons, qui, cachés parmi nous,
 Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups.
 Celui qui sur Égisthe a mis ses mains hardies
 A pris de votre fils les dépouilles chéries,
 L'armure que Narbas emporta de ces lieux :

(On apporte cette armure dans le fond du théâtre.)

Le traître avait jeté ces gages précieux,
 Pour n'être point connu par ces marques sanglantes.

MÉROPE

Ah ! que me dites-vous ? mes mains, ces mains tremblantes
 En armèrent Cresphonte, alors que de mes bras
 Pour la première fois il courut aux combats.
 O dépouille trop chère, en quelles mains livrée !
 Quoi ! ce monstre avait pris cette armure sacrée ?

EURYCLÈS

Celle qu'Égisthe même apportait en ces lieux.

MÉROPE

Et teinte de son sang on la montre à mes yeux !
 Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Aleide...

EURYCLÈS

C'était Narbas ; c'était son déplorable guide ;
 Polyphonte l'avoue.

MÉROPE

Affreuse vérité !

Hélas ! de l'assassin le bras ensanglanté,
 Pour dérober aux yeux son crime et son parjure,
 Donne à mon fils sanglant les flots pour sépulture !
 Je vois tout. O mon fils ! quel horrible destin !

EURYCLÈS

Voulez-vous tout savoir de ce lâche assassin ?

SCÈNE VI. — MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE, ÉROX ;
 GARDES DE POLYPHONTE.

ÉROX

Madame, par ma voix, permettez que mon maître,
 Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,

Dans ces cruels moments vous offre son secours.
 Il a su que d'Égisthe on a tranché les jours ;
 Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine...

MÉROPE

Il y prend part, Érox, et je le crois sans peine ;
 Il en jouit du moins, et les destins l'ont mis
 Au trône de Cresphonte, au trône de mon fils.

ÉROX

Il vous offre ce trône ; agréez qu'il partage
 De ce fils, qui n'est plus, le sanglant héritage,
 Et que, dans vos malheurs, il mette à vos genoux
 Un front que la couronne a fait digne de vous.
 Mais il faut dans mes mains remettre le coupable :
 Le droit de le punir est un droit respectable ;
 C'est le devoir des rois : le glaive de Thémis,
 Ce grand soutien du trône, à lui seul est commis :
 A vous, comme à son peuple, il veut rendre justice.
 Le sang des assassins est le vrai sacrifice
 Qui doit de votre hymen ensanglanter l'autel.

MÉROPE

Non ; je veux que ma main porte le coup mortel.
 Si Polyphonte est roi, je veux que sa puissance
 Laisse à mon désespoir le soin de ma vengeance.
 Qu'il règne, qu'il possède et mes biens et mon rang ;
Tout l'honneur que je veux, c'est de venger mon sang.
Ma main est à ce prix ; allez, qu'il s'y prépare :
 Je la retirerai du sein de ce barbare
 Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

ÉROX

Le roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
 Croyez qu'à vos regrets son cœur sera sensible.

SCÈNE VII. — MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE

Non, ne m'en croyez point ; non, cet hymen horrible,
 Cet hymen que je crains ne s'accomplira pas.
Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras ;

Mais ce bras à l'instant m'arrachera la vie.

EURYLÈS

Madame, au nom des dieux...

MÉROPE

Ils m'ont trop poursuivie.

Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,
 Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux,
 Joindre un sceptre étranger au sceptre de mes pères,
 Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires?
 Moi, vivre ! moi, lever mes regards éperdus
 Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus !
 Sous un maître odieux dévorant ma tristesse,
 Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse !
 Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
 La vie est un opprobre, et la mort un devoir.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE. — NARBAS.

O douleur ! ô regrets ! ô vieillesse pesante !
 Je n'ai pu retenir cette fougue imprudente,
 Cette ardeur d'un héros, ce courage emporté,
 S'indignant dans mes bras de son obscurité.
 Je l'ai perdu ! la mort me l'a ravi peut-être.
 De quel front aborder la mère de mon maître ?
 Quels maux sont en ces lieux accumulés sur moi !
 Je reviens sans Égisthe ; et Polyphonte est roi !
 Cet heureux artisan de fraudes et de crimes,
 Cet assassin farouche, entouré de victimes,
 Qui, nous persécutant de climats en climats,
 Sema partout la mort, attachée à nos pas,
 Il règne ; il affermit le trône qu'il profane ;
 Il y jouit en paix du ciel qui le condamne !
 Dieux ! cachez mon retour à ses yeux pénétrants ;
 Dieux ! dérobez Égisthe au fer de ses tyrans :
 Guidez-moi vers sa mère, et qu'à ses pieds je meure !
 Je vois, je reconnais, cette triste demeure
 Où le meilleur des rois a reçu le trépas,
 Où son fils tout sanglant fut sauvé dans mes bras.

Hélas ! après quinze ans d'exil et de misère,
 Je viens coûter encor des larmes à sa mère.
 A qui me déclarer ? Je cherche dans ces lieux
 Quelque ami dont la main me conduise à ses yeux ;
 Aucun ne se présente à ma débile vue.
 Je vois près d'une tombe une foule éperdue ;
 J'entends des cris plaintifs. Hélas ! dans ce palais
 Un dieu persécuteur habite pour jamais.

SCÈNE II. — NARBAS, ISMÉNIE, *dans le fond du théâtre
 où l'on découvre le tombeau de Cresphonte.*

ISMÉNIE

Quel est cet inconnu dont la vue indiscrete
 Ose troubler la reine et percer sa retraite ?
 Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux
 Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

NARBAS

Oh ! qui que vous soyez, excusez mon audace :
 C'est un infortuné qui demande une grâce.
 Il peut servir Mérope ; il voudrait lui parler.

ISMÉNIE

Ah ! quel temps prenez-vous pour oser la troubler ?
 Respectez la douleur d'une mère éperdue ;
 Malheureux étranger, n'offensez point sa vue ;
 Éloignez-vous.

NARBAS

Hélas ! au nom des dieux vengeurs,
 Accordez cette grâce à mon âge, à mes pleurs.
 Je ne suis point, madame, étranger dans Messène.
 Croyez, si vous servez, si vous aimez la reine,
 Que mon cœur, à son sort attaché comme vous,
 De sa longue infortune a senti tous les coups.
 Quelle est donc cette tombe en ces lieux élevée
 Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée ?

ISMÉNIE

C'est la tombe d'un roi des dieux abandonné,
 D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,

De Cresphonte.

NARBAS, *allant vers le tombeau.*

O mon maître ! ô cendres que j'adore !

ISMÉNIE

L'épouse de Cresphonte est plus à plaindre encore.

NARBAS

Quels coups auraient comblé ses malheurs inouïs ?

ISMÉNIE

Le coup le plus terrible : on a tué son fils.

NARBAS

Son fils Égisthe, ô dieux, le malheureux Égisthe !

ISMÉNIE

Nul mortel en ces lieux n'ignore un sort si triste.

NARBAS

Son fils ne serait plus ?

ISMÉNIE

Un barbare assassin

Aux portes de Messène a déchiré son sein.

NARBAS

O désespoir ! ô mort que ma crainte a prédite !

Il est assassiné ? Mérope en est instruite ?

Ne vous trompez-vous pas ?

ISMÉNIE

Des signes trop certains

Ont éclairé nos yeux sur ses affreux destins.

C'est vous en dire assez ; sa perte est assurée.

NARBAS

Quel fruit de tant de soins !

ISMÉNIE

Au désespoir livrée,

Mérope va mourir ; son courage est vaincu :

Pour son fils seulement Mérope avait vécu :

Des nœuds qui l'arrêtaient sa vie est dégagée ;

Mais avant de mourir elle sera vengée :

Le sang de l'assassin par sa main doit couler ;

Au tombeau de Cresphonte elle va l'immoler.

Le roi, qui l'a permis, cherche à flatter sa peine ;

Un des siens en ces lieux doit aux pieds de la reine

Amener à l'instant ce lâche meurtrier,
 Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.
 Mérope cependant, dans sa douleur profonde,
 Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.

NARBAS, *s'en allant.*

Hélas ! s'il est ainsi, pourquoi me découvrir ?
 Aux pieds de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCÈNE III. — ISMÉNIE.

Ce vieillard est, sans doute, un citoyen fidèle ;
 Il pleure ; il ne craint point de marquer un vrai zèle :
 Il pleure ; et tout le reste, esclave des tyrans,
 Détourne loin de nous des yeux indifférents.
 Quel si grand intérêt prend-il à nos alarmes ?
 La tranquille pitié fait verser moins de larmes.
 Il montrait pour Égisthe un cœur trop paternel !
 Hélas ! courons à lui... Mais quel objet cruel !

SCÈNE IV. — MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS, ÉGISTHE, *enchaîné* ; GARDES, SACRIFICATEURS.

MÉROPE

Qu'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourments qui soient égaux au crime ;
 Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

ÉGISTHE

On m'a vendu bien cher un instant de faveur.
 Secourez-moi, grands dieux, à l'innocent propices !

EURYCLÈS

Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.

MÉROPE, *avançant.*

Oui ; sans doute, il le faut. Monstre ! qui t'a porté
 A ce comble du crime, à tant de cruauté ?
 Que t'ai-je fait ?

ÉGISTHE

Les dieux, qui vengent le parjure,
 Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.

J'avais dit à vos pieds la simple vérité ;
 J'avais déjà fléchi votre cœur irrité ;
 Vous étendiez sur moi votre main protectrice :
 Qui peut avoir sitôt lassé votre justice ?
 Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur ?
 Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur ?

MÉROPE

Quel intérêt ? barbare !

ÉGISTHE

Hélas ! sur son visage
 J'entrevois de la mort la douloureuse image :
Que j'en suis attendri ! j'aurais voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.

MÉROPE

Le cruel ! à quel point on l'instruisit à feindre !
 Il m'arrache la vie et semble encor me plaindre !
 (*Elle se jette dans les bras d'Isménie.*)

EURYCLÈS

Madame, vengez-vous, et vengez à la fois
 Les lois, et la nature, et le sang de nos rois.

ÉGISTHE

A la cour de ces rois telle est donc la justice !
 On m'accueille, on me flatte ; on résout mon supplice !
 Quel destin m'arrachait à mes tristes forêts ?
 Vieillard infortuné, quels seront vos regrets ?
 Mère trop malheureuse, et dont la voix si chère
 M'avait prédit...

MÉROPE

Barbare ! il te reste une mère !
 Je serais mère encor sans toi, sans ta fureur.
 Tu m'as ravi mon fils.

ÉGISTHE

Si tel est mon malheur,
 S'il était votre fils, je suis trop condamnable.
Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.
 Que je suis malheureux ! Le ciel sait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie et pour vous et pour lui.

MÉROPE

Quoi, traître ! quand ta main lui ravit cette armure...

ÉGISTHE

Elle est à moi.

MÉROPE

Comment ? que dis-tu ?

ÉGISTHE

Je vous jure

Par vous, par ce cher fils, par vos divins aïeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MÉROPE

Qui, ton père ? En Élide ? En quel trouble il me jette !
Son nom ? parle, réponds.

ÉGISTHE

Son nom est Polyclète :

Je vous l'ai déjà dit.

MÉROPE

Tu m'arraches le cœur.

Quelle indigne pitié suspendait ma fureur !
C'en est trop ; secondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monstre, ce perfide.
(*Levant le poignard.*)

Mânes de mon cher fils ! mes bras ensanglantés...

NARBAS, *paraissant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire, ô dieux !

MÉROPE

Qui m'appelle ?

NARBAS

Arrêtez !

Hélas ! il est perdu, si je nomme sa mère,
S'il est connu.

MÉROPE

Meurs, traître !

NARBAS

Arrêtez !

ÉGISTHE, *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon père !

MÉROPE

Son père !

ÉGISTHE, à Narbas.

Hélas ! que vois-je ? où portez-vous vos pas ?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas ?

NARBAS

Ah ! madame, empêchez qu'on achève le crime.
Euryclès, écoutez ; écarter la victime :
Que je vous parle.

EURYCLÈS, *emmène Egisthe et ferme le fond du théâtre*¹.

O ciel !

MÉROPE, *s'avançant*.

Vous me faites trembler :

J'allais venger mon fils.

NARBAS, *se jetant à genoux*.

Vous alliez l'immoler.

Égisthe...

MÉROPE, *laissant tomber le poignard*.

Eh bien, Égisthe ?

NARBAS

O reine infortunée !

Celui dont votre main tranchait la destinée,
C'est Égisthe...

MÉROPE

Il vivrait !

NARBAS

C'est lui, c'est votre fils.

MÉROPE, *tombant dans les bras d'Isménie*.

Je me meurs !

ISMÉNIE

Dieux puissants !

NARBAS, à Isménie.

Rappelez ses esprits.

Hélas ! ce juste excès de joie et de tendresse,
Ce trouble si soudain, ce remords qui la presse,

1. Le fond du théâtre était alors formé de simples rideaux que l'on tirait.

Vont consumer ses jours usés par la douleur.

MÉROPE, *revenant à elle.*

Ah ! Narbas, est-ce vous ? est-ce un songe trompeur ?
Quoi ! c'est vous ! c'est mon fils ! qu'il vienne, qu'il paraisse.

NARBAS

Redoutez, renfermez cette juste tendresse.

(*A Isménie.*)

Vous, cachez à jamais ce secret important ;
Le salut de la reine et d'Égisthe en dépend.

MÉROPE

Ah ! quel nouveau danger empoisonne ma joie !
Cher Égisthe ! quel dieu défend que je te voie ?
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger ?

NARBAS

Ne le connaissant pas, vous alliez l'égorger ;
Et, si son arrivée est ici découverte,
En le reconnaissant vous assurez sa perte.
Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez
Le crime est sur le trône ; on vous poursuit : tremblez.

SCÈNE V. — MÉROPE, EURYCLÈS, NARBAS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS

Ah ! madame, le roi commande qu'on saisisse...

MÉROPE

Qui ?

EURYCLÈS

Ce jeune étranger qu'on destine au supplice.

MÉROPE, *avec transport.*

Eh bien ! cet étranger, c'est mon fils, c'est mon sang,
Narbas, on va plonger le couteau dans son flanc !
Courrons tous.

NARBAS

Demeurez.

MÉROPE

C'est mon fils qu'on entraîne !

Pourquoi ? quelle entreprise exécrationnelle et soudaine !
Pourquoi m'ôter Égisthe ?

EURYCLÈS

Avant de vous venger,
Polyphonte, dit-il, prétend l'interroger.

MÉROPE

L'interroger? qui? lui? sait-il quelle est sa mère?

EURYCLÈS

Nul ne soupçonne encor ce terrible mystère.

MÉROPE

Courons à Polyphonte ; implorons son appui.

NARBAS

N'implorez que les dieux, et ne craignez que lui.

EURYCLÈS

Si les droits de ce fils au roi font quelque ombrage,
De son salut au moins votre hymen est le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le sien.
Et dût sa politique en être encor jalouse,
Il faut qu'il serve Égisthe, alors qu'il vous épouse.

NARBAS

Il vous épouse ! lui ! quel coup de foudre ! ô ciel !

MÉROPE

C'est mourir trop longtemps dans ce trouble cruel.
Je vais...

NARBAS

Vous n'irez point, ô mère déplorable !
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.

EURYCLÈS

Narbass, elle est forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresphonte.

NARBAS

Il en est l'assassin. ✓

MÉROPE

Lui? ce traître?

NARBAS

Oui, lui-même ; oui, ses mains sanguinaires
Ont égorgé d'Égisthe et le père et les frères :
Je l'ai vu sur mon roi, j'ai vu porter les coups ;
Je l'ai vu tout couvert du sang de votre époux.

MÉROPE

Ah ! dieux !

NARBAS

J'ai vu ce monstre entouré de victimes¹ ;
 Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes :
 Il déguisa sa rage à force de forfaits ;
 Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais.
 Il y porta la flamme ; et parmi le carnage,
 Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
 Teint du sang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
 Assassin de son prince, il parut son vengeur.
 D'ennemis, de mourants, vous étiez entourée² ;
 Et moi, perçant à peine une foule égarée,
 J'emportai votre fils dans mes bras languissants.
 Les dieux ont pris pitié de ses jours innocents :
 Je l'ai conduit, seize ans, de retraite en retraite ;
 J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète³ ;
 Et lorsqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
 Polyphonte est son maître et devient votre époux !

MÉROPE

Ah ! tout mon sang se glace à ce récit horrible.

EURYCLÈS

On vient : c'est Polyphonte.

MÉROPE

O dieux ! est-il possible ?

(A Narbas.)

Va, dérobe surtout ta vue à sa fureur.

NARBAS

Hélas ! si votre fils est cher à votre cœur,
 Avec son assassin dissimulez, madame.

EURYCLÈS

Renfermons ce secret dans le fond de notre âme.

-
1. *Var.* : J'ai vu ce monstre, entouré de victimes,
 Massacrer nos amis, les témoins de ses crimes.
 2. *Var.* : Blessé, demeuré seul en ce péril funeste,
 Je tenais de vos fils le déplorable reste.
 Vous parûtes alors, vos yeux furent témoins
 Des marques du carnage et de mes tristes soins.
 3. *Variante.* Après ce vers, Voltaire a supprimé les quatre vers suivants :
 Il vit, je le retrouve, il était sous vos yeux.
 J'ai revu votre fils, mais dans quel temps, ô dieux
 Mérope, abandonnée à son erreur cruelle,
 Allait verser son sang de sa main maternelle !

Un seul mot peut le perdre.

MÉROPE, à *Euryclès*.

Ah ! cours ; et que tes yeux
Veillent sur ce dépôt si cher, si précieux.

EURYCLÈS

N'en doutez point.

MÉROPE

Hélas ! j'espère en ta prudence :
C'est mon fils, c'est ton roi. Dieux ! ce monstre s'avance !

SCÈNE VI. — MÉROPE, POLYPHONTE, ÉROX, ISMÉNIE.
SUITE.

POLYPHONTE

Le trône vous attend, et les autels sont prêts ;
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme roi, comme époux, le devoir me commande
Que je venge le meurtre, et que je vous défende.
Deux complices déjà, par mon ordre saisis,
Vont payer de leur sang le sang de votre fils.
Mais, malgré tous mes soins, votre lente vengeance
A bien mal secondé ma prompte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet assassin ;
Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein.

MÉROPE

Plût aux dieux que mon bras fût le vengeur du crime !

POLYPHONTE

C'est le devoir des rois, c'est le soin qui m'anime.

MÉROPE

Vous ?

POLYPHONTE

Pourquoi donc, madame, avez-vous différé ?
Votre amour pour un fils serait-il altéré ?

MÉROPE

Puissent ses ennemis périr dans les supplices !
Mais si ce meurtrier, seigneur, a des complices ;
Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas...
Ceux dont la race impie a massacré le père
Poursuivront à jamais et le fils et la mère.

Si l'on pouvait...

POLYPHONTE

C'est là ce que je veux savoir ;
Et déjà le coupable est mis en mon pouvoir.

MÉROPE

Il est entre vos mains ?

POLYPHONTE

Oui, madame, et j'espère
Percer en lui parlant ce ténébreux mystère.

MÉROPE

Ah ! barbare !... A moi seule il faut qu'il soit remis.
Rendez-moi... Vous savez que vous l'avez promis.

(*A part*)

O mon sang ! ô mon fils ! quel sort on vous prépare !

(*A Polyphonte*)

Seigneur, ayez pitié...

POLYPHONTE

Quel transport vous égare !

Il mourra.

MÉROPE

Lui ?

POLYPHONTE

Sa mort pourra vous consoler.

MÉROPE

Ah ! je veux à l'instant le voir et lui parler.

POLYPHONTE

Ce mélange inouï d'horreur et de tendresse,
Ces transports dont votre âme à peine est la maîtresse,
Ces discours commencés, ce visage interdit,
Pourraient de quelque ombrage alarmer mon esprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?
D'un déplaisir nouveau votre âme semble atteinte.
Qu'a donc dit ce vicillard que l'on vient d'amener ?
Pourquoi fuit-il mes yeux ? que dois-je en soupçonner ?
Quel est-il ?

MÉROPE

Eh ! seigneur, à peine sur le trône,
La crainte, le soupçon, déjà vous environne !

POLYPHONIE

Partagez donc ce trône : et sûr de mon bonheur,
Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déjà Mérope et Polyphonte.

MÉROPE, *en pleurant.*

Les dieux vous ont donné le trône de Cresphonte ;
Il y manquait sa femme, et ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable...

ISMÉNIE

Eh ! madame !

MÉROPE

Ah ! seigneur,

Pardonnez... Vous voyez une mère éperdue.
Les dieux m'ont tout ravi ; les dieux m'ont confondue.
Pardonnez... De mon fils rendez-moi l'assassin.

POLYPHONTE

Tout son sang, s'il le faut, va couler sous ma main.
Venez, madame.

MÉROPE

O dieux ! dans l'horreur qui me presse,
Secourez une mère, et cachez sa faiblesse.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE. — POLYPHONTE, ÉROX.

POLYPHONTE

A ses emportements, je croirais qu'à la fin
Elle a de son époux reconnu l'assassin ;
Je croirais que ses yeux ont éclairé l'abîme
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux ;
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux :
Telle est la loi du peuple ; il le faut satisfaire ¹.
Cet hymen m'asservit et le fils et la mère ;

1. Variante. Ce vers et les trois suivants ont été ajoutés en 1748.

Et par ce nœud sacré, qui la met dans mes mains,
 Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.
 Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine ;
 Au char de ma fortune il est temps qu'on l'enchaîne.
 Mais vous, au meurtrier vous venez de parler ;
 Que pensez-vous de lui ?

ÉROX

Rien ne peut le troubler ;
 Simple dans ses discours, mais ferme, invariable,
 La mort ne fléchit point cette âme impénétrable.
 J'en suis frappé, seigneur, et je n'attendais pas
 Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.
 J'avouerais qu'en secret moi-même je l'admire.

POLYPHONTE

Quel est-il, en un mot ?

ÉROX

Ce que j'ose vous dire,
 C'est qu'il n'est point, sans doute, un de ces assassins
 Disposés en secret pour servir vos desseins.

POLYPHONTE

Pouvez-vous en parler avec tant d'assurance ?
 Leur conducteur n'est plus. Ma juste défiance
 A pris soin d'effacer dans son sang dangereux
 De ce secret d'État les vestiges honteux :
 Mais ce jeune inconnu me tourmente et m'attriste.
 Me répondez-vous bien qu'il m'ait défait d'Égisthe ?
 Croirai-je que, toujours soigneux de m'obéir,
 Le sort jusqu'à ce point m'ait voulu prévenir ?

ÉROX

Méropé, dans les pleurs mourant désespérée,
 Est de votre bonheur une preuve assurée ;
 Et tout ce que je vois le confirme en effet.
 Plus fort que tous nos soins, le hasard a tout fait.

POLYPHONTE

Le hasard va souvent plus loin que la prudence ;
 Mais j'ai trop d'ennemis, et trop d'expérience,
 Pour laisser le hasard arbitre de mon sort.
 Quel que soit l'étranger, il faut hâter sa mort.
 Sa mort sera le prix de cet hymen auguste ;
 Elle affermit mon trône : il suffit, elle est juste.

Le peuple, sous mes lois pour jamais engagé ¹,
 Croira son prince mort, et le croira vengé.
 Mais répondez : quel est ce vieillard téméraire
 Qu'on dérobe à ma vue avec tant de mystère?
 Mérope allait verser le sang de l'assassin :
 Ce vieillard, dites-vous, a retenu sa main ;
 Que voulait-il?

ÉROX

Seigneur, chargé de sa misère,
 De ce jeune étranger ce vieillard est le père :
 Il venait implorer la grâce de son fils.

POLYPHONTE

Sa grâce? Devant moi je veux qu'il soit admis.
 Ce vieillard me trahit, crois-moi, puisqu'il se cache ;
 Ce secret m'importune, il faut que je l'arrache.
 Le meurtrier, surtout, excite mes soupçons.
 Pourquoi, par quel caprice, et par quelles raisons,
 La reine, qui tantôt pressait tant son supplice,
 N'ose-t-elle achever ce juste sacrifice?
 La pitié paraissait adoucir ses fureurs ;
 Sa joie éclatait même à travers ses douleurs.

ÉROX

Qu'importe sa pitié, sa joie, et sa vengeance?

POLYPHONTE

Tout m'importe, et de tout je suis en défiance.
 Elle vient : qu'on m'amène ici cet étranger.

SCÈNE II.—POLYPHONTE, ÉROX, ÉGISTHE, EURYCLÈS,
 MÉROPE, ISMÉNIE, GARDES.

MÉROPE

Remplissez vos serments, songez à me venger :
 Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime.

POLYPHONTE

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
 Vengez-vous, baignez-vous au sang du criminel ;
 Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

1. Variante de ce vers et du suivant.

Méropé ainsi l'ordonne. Et c'est un vil mortel
 Que j'écrase en passant quand je cours à l'autel.

MÉROPE

Ah dieux !

ÉGISTHE, à *Polyphonte*.

Tu vends mon sang à l'hymen de la reine ;
 Ma vie est peu de chose, et je mourrai sans peine ;
 Mais je suis malheureux, innocent, étranger ;
 Si le ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.
 J'ai tué justement un injuste adversaire.
 Mérope veut ma mort ; je l'excuse, elle est mère ;
 Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi,
 Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE

Malheureux ! oses-tu, dans ta rage insolente...

MÉROPE

Eh ! seigneur, excusez sa jeunesse imprudente :
 Elevé loin des cours, et nourri dans les bois,
 Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLYPHONTE

Qu'entends-je ? quel discours ! quelle surprise extrême !
 Vous, le justifier !

MÉROPE

Qui ? moi, seigneur ?

POLYPHONTE

Vous-même.

De cet égarement sortirez-vous enfin ?
 De votre fils, madame, est-ce ici l'assassin ?

MÉROPE

Mon fils, de tant de rois le déplorable reste,
 Mon fils, enveloppé dans un piège funeste,
 Sous les coups d'un barbare...

ISMÉNIE

O ciel ! que faites-vous ?

POLYPHONTE

Quoi ! vos regards sur lui se tournent sans courroux ?
 Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent ?
 Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent ?

MÉROPE

Je ne les cache point ; ils paraissent assez ;
 La cause en est trop juste, et vous la connaissez.

POLYPHONTE

Pour en tarir la source il est temps qu'il expire.
Qu'on l'immole, soldats !

MÉROPE, *s'avançant.*

Cruel ! qu'osez-vous dire ?

ÉGISTHE

Quoi ! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis !

POLYPHONTE

Qu'il meure !

MÉROPE

Il est...

POLYPHONTE

Frappez.

MÉROPE, *se jetant entre Egisthe et les soldats.*

Barbare ! il est mon fils¹.

ÉGISTHE

Moi ! votre fils ?

MÉROPE, *en l'embrassant.*

Tu l'es : et ce ciel que j'atteste,
Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui trop tard, hélas ! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

ÉGISTHE

Quel miracle, grands dieux, que je ne puis comprendre !

POLYPHONTE

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère ? qui ? vous, qui demandiez sa mort ?

ÉGISTHE

Ah ! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

MÉROPE

Je suis sa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie ;
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresphonte, et ton maître, et ton roi.
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture.
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature

1. C'était là un des plus beaux moments de Mlle Dumesnil. Elle traversait la scène en courant pour envelopper Egisthe de ses

bras. En cela elle innovait, jusque là on jugeait que la dignité tragique ne permettait pas de courir sur la scène.

Ton cœur, nourri de sang, n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLYPHONTE

Que prétendez-vous dire? et sur quelles alarmes...?

ÉGISTHE

Va, je me crois son fils ; mes preuves sont ses larmes,
Mes sentiments, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni, s'il n'était désarmé.

POLYPHONTE

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

MÉROPE, *se jetant à ses genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie ;
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus? Mérope est à vos pieds ;
Mérope les embrasse et craint votre colère.
A cet effort affreux jugez si je suis mère,
Jugez de mes tourments : ma détestable erreur,
Ce matin, de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel ! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'assassinez !
Son père est mort, hélas ! par un crime funeste ;
Sauvez le fils : je puis oublier tout le reste ;
Sauvez le sang des dieux et de vos souverains ;
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul, il me rendra mon époux et ses frères.
Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

ÉGISTHE

O reine ! levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresphonte est mon père,
En cessant d'avilir et sa veuve et ma mère.
Je sais peu de mes droits quelle est la dignité ;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut pour qu'un tyran l'abaisse.
De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
Et mes yeux du présent ne sont point éblouis !

1. *Var.*

Et sans être ébloui du rang où je me voi,
Devenu votre fils, j'ose penser en roi.

Je me sens né des rois, je me sens votre fils.
 Hercule ainsi que moi commença sa carrière,
 Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière ;
 Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité,
 Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.
 S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
 Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
 Cessez de le prier, cessez de démentir
 Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.

POLYPHONTE, à *Mérope*.

Eh bien ! il faut ici nous expliquer sans feinte.
 Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte :
 Son courage me plaît ; je l'estime, et je crois
 Qu'il mérite en effet d'être du sang des rois.
 Mais une vérité d'une telle importance
 N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
 Je le prends sous ma garde, il m'est déjà remis ;
 Et, s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.

ÉGISTHE

Vous? m'adopter?

MÉROPE

Hélas !

POLYPHONTE

Réglez sa destinée.
 Vous achetiez sa mort avec mon hyménée.
 La vengeance à ce point a pu vous captiver ;
 L'amour fera-t-il moins quand il faut le sauver?

MÉROPE

Quoi, barbare !

POLYPHONTE

Madame, il y va de sa vie.
 Votre âme en sa faveur paraît trop attendrie
 Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
 Par d'imprudents refus, l'objet de tant de pleurs.

MÉROPE

Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître.
 Daignez...

POLYPHONTE

C'est votre fils, madame, ou c'est un traître.

Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui,
 Ou je dois me venger et de vous et de lui.
 C'est à vous d'ordonner sa grâce ou son supplice.
 Vous êtes en un mot sa mère, ou sa complice.
 Choisissez ; mais sachez qu'au sortir de ces lieux
 Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.
 Vous, soldats, qu'on le garde ; et vous, que l'on me suive.
 (*A Mérope.*)

Je vous attends ; voyez si vous voulez qu'il vive ;
 Déterminez d'un mot mon esprit incertain,
 Confirmez sa naissance en me donnant la main.
 Votre seule réponse ou le sauve ou l'opprime.
 Voilà mon fils, madame, ou voilà ma victime.
 Adieu.

MÉROPE

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir ;
 Rendez-le¹ à mon amour, à mon vain désespoir.

POLYPHONTE

Vous le verrez au temple.

ÉGISTHE, que les soldats emmènent.

O reine auguste et chère !
 O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère !
 Ne faites rien d'indigne et de vous et de moi :
 Si je suis votre fils, je sais mourir en roi.

SCÈNE III. — MÉROPE.

Cruels, vous l'enlevez ; en vain je vous implore :
 Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore ?
 Pourquoi m'exauciez-vous, ô Dieu trop imploré ?
 Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré ?
 Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
 Victime réservée au bourreau de son père ;
 Ah ! privez-moi de lui ; cachez ses pas errants
 Dans le fond des déserts, à l'abri des tyrans.

1. On prononçait autrefois : Rendez-l'à mon amour. Aujourd'hui on n'élide plus le pronom *le* ; il y aurait donc pour nous dans ce vers un pied de trop et un hiatus.



barbare ! il est mon fils.

Merope Act 4 Sc. 2

Dessin de J.-M. Moreau le jeune.

Grave par Du Ross.

SCÈNE IV. — MÉROPE, NARBAS, EURYCLÈS.

MÉROPE

Sais-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée?

NARBAS

Je sais que de mon roi la perte est assurée,
Que déjà dans les fers Égisthe est retenu,
Qu'on observe mes pas.

MÉROPE

C'est moi qui l'ai perdu.

NARBAS

Vous !

MÉROPE

J'ai tout révélé. Mais, Narbas, quelle mère,
Prête à perdre son fils, peut le voir et se taire?
J'ai parlé, c'en est fait ; et je dois désormais
Réparer ma faiblesse à force de forfaits.

NARBAS

Quels forfaits dites-vous?

SCÈNE V. — MÉROPE, NARBAS, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE

Voici l'heure, madame,

Qu'il vous faut rassembler les forces de votre âme.

Un vain peuple, qui vole après la nouveauté,

Attend votre hyménée avec avidité.

Le tyran règle tout ; il semble qu'il apprête

L'appareil du carnage, et non pas d'une fête.

Par l'or de ce tyran le grand prêtre inspiré

A fait parler le dieu dans son temple adoré.

Au nom de vos aïeux et du dieu qu'il atteste,

Il vient de déclarer cette union funeste.

Polyphonte, dit-il, a reçu vos serments ;

Messène en est témoin, les dieux en sont garants.

Le peuple a répondu par des cris d'allégresse ;

Et, ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse,

Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur :

Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

MÉROPE

Et mes malheurs encor font la publique joie !

NARBAS

Pour sauver votre fils quelle funeste voie !

MÉROPE

C'est un crime effroyable, et déjà tu frémis.

NARBAS

Mais c'en est un plus grand de perdre votre fils.

MÉROPE

Eh bien ! le désespoir m'a rendu mon courage.
 Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
 Montrons mon fils au peuple, et plaçons-le à leurs yeux,
 Entre l'autel et moi, sous la garde des dieux.
 Il est né de leur sang, ils prendront sa défense ;
 Ils ont assez longtemps trahi son innocence.
 De son lâche assassin je peindrai les fureurs :
 L'horreur et la vengeance empliront tous les cœurs.
 Tyrans, craignez les cris et les pleurs d'une mère.
 On vient. Ah ! je frissonne. Ah ! tout me désespère.
 On m'appelle, et mon fils est au bord du cercueil ;
 Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.

(Aux sacrificateurs.)

Ministres rigoureux du monstre qui m'opprime,
 Vous venez à l'autel entraîner la victime.
 O vengeance ! ô tendresse ! ô nature ! ô devoir !
 Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au désespoir ?

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I^{re}. — ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

NARBAS

Le tyran nous retient au palais de la reine,
 Et notre destinée est encore incertaine.
 Je tremble pour vous seul. Ah, mon prince ! ah, mon fils !
 Souffrez qu'un nom si doux me soit encor permis.

Ah ! vivez. D'un tyran désarmez la colère,
 Conservez une tête, hélas ! si nécessaire,
 Si longtemps menacée, et qui m'a tant coûté.

EURYCLÈS

Songez que, pour vous seul abaissant sa fierté,
 Mérope de ses pleurs daigne arroser encore
 Les paricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

ÉGISTHE

D'un long étonnement à peine revenu,
 Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
 Un nouveau sang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
 Qui? moi, né de Mérope ! Et Cresphonte est mon père !
 Son assassin triomphe ; il commande, et je sers !
 Je suis le sang d'Hercule, et je suis dans les fers !

NARBAS

Plût aux dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
 Fût encore inconnu dans les champs de l'Élide !

ÉGISTHE

Eh quoi ! tous les malheurs aux humains réservés,
 Faut-il, si jeune encor, les avoir éprouvés ?
 Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
 Dès ma première aurore ont assiégé ma vie.
 De déserts en déserts errant, persécuté,
 J'ai languï dans l'opprobre et dans l'obscurité.
 Le ciel sait cependant si, parmi tant d'injures,
 J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
 Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
 J'embrassai les vertus qu'exigeait mon malheur ;
 Je respectai, j'aimai jusqu'à votre misère ;
 Je n'aurais point aux dieux demandé d'autre père,
 Ils m'en donnent un autre, et c'est pour m'outrager.
 Je suis fils de Cresphonte, et ne puis le venger.
 Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache :
 Un détestable hymen à ce monstre l'attache.
 Je maudis dans vos bras le jour où je suis né ;
 Je maudis le secours que vous m'avez donné.
 Ah, mon père ! ah ! pourquoi d'une mère égarée
 Reteniez-vous tantôt la main désespérée ?
 Mes malheurs finissaient ; mon sort était rempli.

NARBAS

Ah ! vous êtes perdu : le tyran vient ici.

SCÈNE II. — POLYPHONTE, ÉGISTHE, NARBAS,
EURYCLÈS, GARDES.

POLYPHONTE

(Narbas et Euryclès s'éloignent un peu.)

Retirez-vous ; et toi, dont l'aveugle jeunesse
 Inspire une pitié qu'on doit à la faiblesse,
 Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,
 Permettre à tes destins de changer à ton choix.
 Le présent, l'avenir, et jusqu'à ta naissance,
 Tout ton être, en un mot, est dans ma dépendance.
 Je puis au plus haut rang d'un seul mot t'élever,
 Te laisser dans les fers, te perdre ou te sauver.
 Élevé loin des cours et sans expérience,
 Laisse-moi gouverner ta farouche imprudence.
 Crois-moi, n'affecte point, dans ton sort abattu,
 Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu.
 Si dans un rang obscur le destin t'a fait naître,
 Conforme à ton état, sois humble avec ton maître.
 Si le hasard heureux t'a fait naître d'un roi,
 Rends-toi digne de l'être en servant près de moi !
 Une reine en ces lieux te donne un grand exemple ;
 Elle a suivi mes lois et marche vers le temple ;
 Suis ses pas et les miens, viens aux pieds de l'autel
 Me jurer à genoux un hommage éternel.
 Puisque tu crains les dieux, atteste leur puissance,
 Prends-les tous à témoin de ton obéissance.
 La porte des grandeurs est ouverte pour toi.
 Un refus te perdra ; choisis, et réponds-moi.

ÉGISTHE

Tu me vois désarmé, comment puis-je répondre ?
 Tes discours, je l'avoue, ont de quoi me confondre ;
 Mais rends-moi seulement ce glaive que tu crains,
 Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :
 Je répondrai pour lors, et tu pourras connaître
 Qui de nous deux, perfide, est l'esclave ou le maître ;
 Si c'est à Polyphonte à régler nos destins,
 Et si le fils des rois punit les assassins.

POLYPHONTE

Faible et fier ennemi, ma bonté t'encourage :
 Tu me crois assez grand pour oublier l'outrage,

1. *Var.* : Rends-toi digne de l'être en commandant sous moi.

Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi
 Un esclave inconnu qui s'attaque à son roi.
 Eh bien ! cette bonté, qui s'indigne et se lasse,
 Te donne un seul moment pour obtenir ta grâce.
 Je t'attends aux autels, et tu peux y venir :
 Viens recevoir la mort, ou jurer d'obéir.
 Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire ;
 Qu'aucun autre ne sorte, et n'ose le conduire.
 Vous, Narbas, Euryclès, je le laisse en vos mains.
 Tremblez, vous répondrez de ses caprices vains.
 Je connais votre haine, et j'en sais l'impuissance ;
 Mais je me fie au moins à votre expérience.
 Qu'il soit né de Mérope, ou qu'il soit votre fils,
 D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

SCÈNE III. — ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

ÉGISTHE

Ah ! je n'en recevrai que du sang qui m'anime.
 Hercule ! instruis mon bras à me venger du crime ;
 Éclaire mon esprit, du sein des immortels !
 Polyphonte m'appelle aux pieds de tes autels ;
 Et j'y cours.

NARBAS

Ah ! mon prince, êtes-vous las de vivre ?

EURYCLÈS

Dans ce péril du moins si nous pouvions vous suivre !
 Mais laissez-nous le temps d'éveiller un parti,
 Qui, tout faible qu'il est, n'est point anéanti.
 Souffrez...

ÉGISTHE

En d'autres temps mon courage tranquille
 Au frein de vos leçons serait souple et docile ;
 Je vous croirais tous deux : mais dans un tel malheur,
 Il ne faut consulter que le ciel et son cœur.
 Qui ne peut se résoudre aux conseils s'abandonne ;
 Mais le sang des héros ne croit ici personne.
 Le sort en est jeté... Ciel, qu'est-ce que je voi ?
 Mérope !

SCÈNE IV. — MÉROPE, ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS,
SUITE.

MÉROPE

Le tyran m'ose envoyer vers toi ;
 Ne crois pas que je vive après cet hyménée ;
 Mais cette honte horrible où je suis entraînée,
 Je la subis pour toi, je me fais cet effort :
 Fais-toi celui de vivre, et commande à ton sort.
 Cher objet des terreurs dont mon âme est atteinte,
 Toi pour qui je connais et la honte et la crainte,
 Fils des rois et des dieux, mon fils, il faut servir.
 Pour savoir se venger, il faut savoir souffrir.
 Je sens que ma faiblesse et t'indigne et t'outrage ;
 Je t'en aime encor plus, et je crains davantage.
 Mon fils...

ÉGISTHE

Osez me suivre.

MÉROPE

Arrête. Que fais-tu ?
 Dieux ! je me plains à vous de son trop de vertu.

ÉGISTHE

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père ?
 Entendez-vous sa voix ? Etes-vous reine et mère ?
 Si vous l'êtes, venez.

MÉROPE

Il semble que le ciel

T'élève en ce moment au-dessus d'un mortel.
 Je respecte mon sang ; je vois le sang d'Alcide ;
 Ah ! parle : remplis-moi de ce dieu qui te guide.
 Il te presse, il t'inspire. O mon fils ! mon cher fils !
 Achève, et rends la force à mes faibles esprits.

ÉGISTHE

Auriez-vous des amis dans ce temple funeste ?

MÉROPE

J'en eus quand j'étais reine, et le peu qui m'en reste
 Sous un joug étranger baisse un front abattu ;
 Le poids de mes malheurs accable leur vertu :

Polyphonte est haï ; mais c'est lui qu'on couronne :
On m'aime, et l'on me fuit.

ÉGISTHE

Quoi ! tout vous abandonne !

Ce monstre est à l'autel ?

MÉROPE

Il m'attend.

ÉGISTHE

Ses soldats

A cet autel horrible accompagnent ses pas ?

MÉROPE

Non : la porte est livrée à leur troupe cruelle ;
Il est environné de la foule infidèle
Des mêmes courtisans que j'ai vus autrefois
S'empresse à ma suite et ramper sous mes lois.
Et moi, de tous les siens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi seul je puis ouvrir l'entrée.

ÉGISTHE

Seul, je vous y suivrai ; j'y trouverai des dieux
Qui punissent le meurtre, et qui sont mes aïeux.

MÉROPE

Ils t'ont trahi quinze ans.

ÉGISTHE

Ils m'éprouvaient, sans doute.

MÉROPE

Eh ! quel est ton dessein ?

ÉGISTHE

Marchons, quoi qu'il en coûte.

Adieu, tristes amis ; vous connaîtrez du moins
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.

(A Narbas, en l'embrassant.)

Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage ;
Au sang qui m'a formé tu rendras témoignage.

SCÈNE V. — NARBAS, EURYCLÈS.

NARBAS

Que va-t-il faire ? Hélas ! tous mes soins sont trahis ;
Les habiles tyrans ne sont jamais punis.

1. Var. : Qu'ira-t-il faire ? Hélas !...

J'espérais que du Temps la main tardive et sûre
 Justifierait les dieux en vengeant leur injure¹;
 Qu'Égisthe reprendrait son empire usurpé ;
 Mais le crime l'emporte, et je meurs détrompé.
 Égisthe va se perdre à force de courage²;
 Il désobéira ; la mort est son partage.

EURYCLÈS

Entendez-vous ces cris dans les airs élancés?

NARBAS

C'est le signal du crime.

EURYCLÈS

Écoutons.

NARBAS

Frémissez.

EURYCLÈS

Sans doute qu'au moment d'épouser Polyphonte
 La reine en expirant a prévenu sa honte ;
 Tel était son dessein dans son mortel ennui.

NARBAS

Ah ! son fils n'est donc plus ? Elle eût vécu pour lui.

EURYCLÈS

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre
 Qui s'approche en grondant, et qui fond sur la terre.

NARBAS

J'entends de tous côtés les cris des combattants,
 Les sons de la trompette, et les voix des mourants ;
 Du palais de Mérope on enfonce la porte.

EURYCLÈS

Ah ! ne voyez-vous pas cette cruelle escorte,
 Qui court, qui se dissipe, et qui va loin de nous ?

NARBAS

Va-t-elle du tyran servir l'affreux courroux ?

1. *Vae.* :2. *Vae.* :

De la race des rois viendrait venger l'injure.
 Ciel ! ainsi des méchants protégez-vous la rage ?
 Gardez un avenir, ce monde est leur partage.

EURYLÈS

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On se mêle, on combat.

NARBAS

Quel sang va-t-on répandre ?
De Mérope et du roi le nom remplit les airs.

EURYLÈS

Grâces aux immortels ! les chemins sont ouverts.
Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre.

(Il sort.)

NARBAS

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous suivre !
O dieux ! rendez la force à ces bras éternés,
Pour le sang de mes rois autrefois éprouvés ;
Que je donne du moins les restes de ma vie.
Hâtons-nous.

SCÈNE VI. — NARBAS, ISMÉNIE, PEUPLE.

NARBAS

Quel spectacle ! est-ce vous, Isménie ?
Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois ?

ISMÉNIE

Ah ! laissez-moi reprendre et la vie et la voix.

NARBAS

Mon fils est-il vivant ? Que devient notre reine ?

ISMÉNIE

De mon saisissement je reviens avec peine ;
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux...

NARBAS

Que fait Égisthe ?

ISMÉNIE

Il est... le digne fils des dieux.
Égisthe ! il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS

O mon fils ! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains !

ISMÉNIE

La victime était prête, et de fleurs couronnée ;
 L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée ;
 Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
 Présentait à Mérope une odieuse main ;
 Le prêtre prononçait les paroles sacrées ;
 Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
 S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
 Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas ;
 Le peuple observait tout dans un profond silence.
 Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
 Un jeune homme, un héros, semblable aux immortels :
 Il court ; c'était Égisthe ; il s'élançe aux autels ;
 Il monte, il y saisit d'une main assurée
 Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
 Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux,
 Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
 « Meurs, tyran, disait-il ; dieux, prenez vos victimes. »
 Érox, qui de son maître a servi tous les crimes,
 Érox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
 Lève une main hardie et pense le venger.
 Égisthe se retourne, enflammé de furie ;
 A côté de son maître il le jette sans vie.
 Le tyran se relève : il blesse le héros ;
 De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
 Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
 Sa mère... Ah ! que l'amour inspire de courage !
 Quel transport animait ses efforts et ses pas !
 Sa mère... Elle s'élançe au milieu des soldats.
 « C'est mon fils ! arrêtez, cessez, troupe inhumaine !
 C'est mon fils ; déchirez sa mère et votre reine,
 Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté ! »
 A ces cris douloureux le peuple est agité ;
 Une foule d'amis, que son danger excite¹,
 Entre elle et ces soldats vole et se précipite.
 Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
 Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés ;
 Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères ;
 Les frères méconnus immolés par leurs frères ;
 Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants :
 On marche, on est porté sur les corps des mourants,

1. Var. :

Un gros de nos amis que son danger excite (1741).

On veut fuir, on revient ; et la foule pressée
 D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
 De ces flots confondus le flux impétueux
 Roule, et dérobe Égisthe et la reine à mes yeux.
 Parmi les combattants je vole ensanglantée !
 J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
 Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
 On s'écrie : « Il est mort, il tombe, il est vainqueur. »
 Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
 Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
 Au milieu des mourants, des morts, et des débris.
 Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris :
 Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
 Si de son digne fils la vie est conservée,
 Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
 Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

NARBAS

Arbitre des humains, divine Providence,
 Achève ton ouvrage, et soutiens l'innocence :
 A nos malheurs passés mesure tes bienfaits ;
 O ciel ! conserve Égisthe, et que je meure en paix !
 Ah ! parmi ces soldats ne vois-je point la reine ?

SCÈNE VII. — MÉROPE, ISMÉNIE, NARBAS, PEUPLE,
 SOLDATS.

(On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte couvert
 d'une robe sanglante.)

MÉROPE

Guerriers, prêtres, amis, citoyens de Messène,
 Au nom des dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
 Je vous le jure encore, Égisthe est votre roi :

1. Var. :

On fuit, et cependant le reste de Messène
 Accourait, se pressait dans la place prochaine ;
 Le nombre qui redouble augmente encor l'horreur.
 L'un croit Égisthe mort, l'autre le croit vainqueur.
 On dit que l'ennemi vient surprendre la porte ;
 On court à ce palais, la foule n'y transporte ;
 J'y suis, vous m'y voyez semblable aux malheureux
 Rejetés par les flots dans un orage affreux.
 Je me meurs, je ne sais si la reine est sauvée,
 Si de son digne fils la vie est conservée.
 Je ne sais où je vais : le trouble et la terreur,
 Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

Il a puni le crime, il a vengé son père.
 Celui que vous voyez traîné sur la poussière,
 C'est un monstre ennemi des dieux et des humains :
 Dans le sein de Cresphonte il enfonça ses mains.
 Cresphonte mon époux, mon appui, votre maître,
 Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.
 Il opprimait Messène, il usurpait mon rang ;
 Il m'offrait une main fumante de mon sang.

(En courant vers Egisthe, qui arrive la hache à la main.)

Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,
 C'est le fils de vos rois, c'est le sang de Cresphonte ;
 C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
 Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur ?
 Regardez ce vieillard ; c'est lui dont la prudence
 Aux mains de Polyphonte arracha son enfance.
 Les dieux ont fait le reste.

NARBAS

Oui, j'atteste ces dieux
 Que c'est là votre roi qui combattait pour eux.

ÉGISTHE

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère ?
 Un fils qu'elle défend ? un fils qui venge un père ?
 Un roi vengeur du crime ?

MÉROPE

Et si vous en doutez,
 Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés,
 A votre délivrance, à son âme intrépide.
 Eh ! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,
 Nourri dans la misère, à peine en son printemps,
 Eût pu venger Messène et punir les tyrans ?
 Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
 Écoutez : le ciel parle, entendez son tonnerre.
 Sa voix qui se déclare et se joint à mes cris,
 Sa voix rend témoignage et dit qu'il est mon fils.

SCÈNE VIII. — MÉROPE, ÉGISTHÈ, ISMÉNIE, NARBAS,
 EURYCLÈS, PEUPLE.

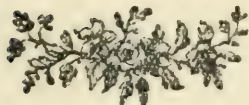
EURYCLÈS

Ah ! montrez-vous, madame, à la ville calmée :
 Du retour de son roi la nouvelle semée,

Volant de bouche en bouche, a changé les esprits.
 Nos amis ont parlé ; les cœurs sont attendris :
 Le peuple impatient verse des pleurs de joie ;
 Il adore le roi que le ciel lui renvoie ;
 Il bénit votre fils, il bénit votre amour ;
 Il consacre à jamais ce redoutable jour.
 Chacun veut contempler son auguste visage ;
 On veut revoir Narbas : on veut vous rendre hommage
 Le nom de Polyphonte est partout abhorré ;
 Celui de votre fils, le vôtre est adoré ;
 O roi ! venez jouir du prix de la victoire ;
 Ce prix est notre amour ; il vaut mieux que la gloire.

ÉGISTHE

Elle n'est point à moi ; cette gloire est aux dieux :
 Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
 Allons monter au trône, en y plaçant ma mère ;
 Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.



TABLE

LE THÉÂTRE DE VOLTAIRE.....	5
ZAÏRE	13
ALZIRE	89
MÉROPE.....	149



Grands ouvrages illustrés

(Collection in-4^o Larousse)



Imprimés sur magnifique papier couché, dans un grand format (32 x 25 centimètres), merveilleusement illustrés par les procédés de gravure photographique les plus perfectionnés, enrichis de nombreuses planches et cartes en noir et en couleurs, et revêtus de reliures originales signées d'artistes comme GRASSET, AURIOL, GIRALDON, etc., les ouvrages de la *Collection in-4^o Larousse* présentent sous une forme pittoresque et luxueuse les divers aspects de la science et de la vie. Dus à la plume d'écrivains autorisés et sérieusement documentés, ils embrassent l'histoire, la géographie, les sciences, la littérature, les arts, etc., et l'ensemble constituera la plus originale et la plus attrayante des encyclopédies.

Les ouvrages de cette collection peuvent être payés par versements mensuels d'au moins 15 francs, en douze mois maximum (quatorze mois pour les commandes de 300 francs et au-dessus). Les prix ci-dessous sont nets de tous frais à terme comme au comptant.

Géographie Pittoresque

Nouvel Atlas Larousse. La grande géographie aujourd'hui indispensable à tous. 110 cartes en couleurs ou en noir absolument à jour, 1519 gravures photographiques. Broché, 125 fr. ; relié. . . . 175 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-contre) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 140 fr. ; relié, 190 fr.

La France, Géographie illustrée, en deux volumes, par P. JOUSSET. Géographie complète de notre pays. 1942 grav. fotogr. 47 planches, 23 cartes et plans en noir, 31 cartes en couleurs. Br., 195 fr. ; relié. 295 francs

Cet ouvrage peut être payé en douze versements mensuels (mêmes pays que ci-contre) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 215 fr. ; relié, 315 fr.

Paris et ses Environs, par A. DAUZAT et F. BOURNON. Le vrai Paris d'après-guerre. 704 gravures photographiques, 3 planches en couleurs, 28 planches en noir, 30 cartes. Broché, 105 fr. ; relié. 150 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-contre) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 115 fr. ; relié 160 fr.

L'Allemagne contemporaine illustrée, par P. JOUSSET. 588 gravures, 22 cartes ou plans en noir et en couleurs Br., 60 fr. ; relié. 105 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché 65 fr. ; relié, 110 fr.

La Belgique illustrée, par DUMONT-WILDEN. 585 gravures, 4 planches en coul., 16 planches en noir, 24 cartes. Broché, 95 fr. ; relié. . 140 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 110 fr. ; relié, 155 fr.

COLLECTION IN-4^o LAROUSSE (Suite)

Les États-Unis, par Ch. CESTRE. 593 gravures, 16 planches en une ou plusieurs couleurs, etc. Broché, 100 fr. ; relié demi-chagrin, 145 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois (en France, Algérie, Tunisie, Belgique et Luxembourg, — au Maroc, moyennant un acompte de 20 % à la commande) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 115 fr. ; relié, 160 fr.

L'Espagne et le Portugal illustrés, par P. JOUSSET. 772 gravures, 19 planches hors texte, 21 cartes. Broché, 95 fr. ; relié 140 francs

L'Italie illustrée, par P. JOUSSET. 748 gravures photographiques, 12 planches, 24 cartes et plans. Broché, 95 fr. ; relié 140 francs

Le Japon illustré, par F. CHALLAYE. 976 gravures, 12 planches en noir ou en couleurs, 26 cartes et plans. Broché, 95 fr. ; relié. 140 francs

La Suisse illustrée, par A. DAUZAT. 635 gravures photographiques, 21 cartes en noir et en couleurs, 14 planches en noir et en couleurs. Broché, 95 fr. ; relié 140 francs

Ces quatre derniers ouvrages peuvent être payés à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé pour chacun d'eux dans ce cas : broché, 110 fr. ; relié, 155 fr.

Histoire

Histoire générale des Peuples, de l'antiquité à nos jours, en trois volumes, publiée sous la direction de Maxime PETIT. 2027 gravures photographiques, 107 planches en noir et en couleurs. Br., 310 fr. ; rel. 445 francs

Cet ouvrage peut être payé en 14 versements mensuels (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 335 fr. ; relié, 470 fr.

Histoire de France illustrée (des origines à la fin de la guerre de 1870-71), en deux volumes, par Maxime PETIT. 2028 gravures, 43 planches en couleurs, 9 cartes en couleurs, 96 cartes en noir. Broché, 195 fr. ; relié 285 francs

Cet ouvrage peut être payé en 12 ou 14 versements mensuels (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 215 fr. ; relié, 305 fr.

Histoire de France contemporaine (1871-1913), par Maxime PETIT. 1164 gravures, 22 cartes, etc. Broché, 120 fr. ; relié . . 170 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 130 fr. ; relié, 180 fr.

La France héroïque et ses Alliés (1914-1919), la plus intéressante histoire de la Grande Guerre, en deux volumes, par G. GEFFROY, LÉOPOLD-LACOUR, L. LUMET. 1283 gravures, 51 planches et 28 cartes hors texte en noir et en couleurs. Broché, 160 fr. ; relié 250 francs

Cet ouvrage peut être payé par versements mensuels (voir note en tête de la Collection) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 175 fr. ; relié, 265 fr.

(Ces trois derniers ouvrages forment, en cinq volumes, une histoire de France complète, la plus vivante et la plus intéressante qui existe.)

Histoire de l'Armée française, des origines à nos jours, par le Colonel REVOL. 500 gravures, 36 planches en héliogravure, 4 planches en trichromie, une carte en couleurs. Broché, 110 fr. ; relié . . 155 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché 120 fr. ; relié, 165 fr.

COLLECTION IN-4^o LAROUSSE (Suite)

Sciences de la nature

L'Air et sa conquête, par A. BERGET. 700 gravures, 276 cartes ou dessins, 26 planches, dont 20 héliogravures. Broché, 95 fr. ; relié. 140 francs

Le Ciel, astronomie pour tous, par A. BERGET. 710 gravures photographiques, 275 cartes ou dessins, 2 cartes en couleurs, 8 hors-texte en couleurs, 16 hors-texte monochromes. Broché, 95 fr. ; relié. . . . 140 francs

La Terre, Géologie pittoresque, par Aug. ROBIN. 760 gravures photographiques, 24 hors-texte, 53 tableaux de fossiles, 158 dessins et 3 cartes en couleurs. Broché, 95 fr. ; relié 140 francs

La Mer, par CLERC-RAMPAL. 636 gravures photographiques, 16 hors-texte, 4 planches en couleurs, 6 cartes en couleurs, 316 cartes en noir ou dessins. Broché, 95 fr. ; relié. 140 francs

Ces quatre ouvrages peuvent être payés à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-contre) ; le prix est ainsi fixé, pour chacun d'eux, dans ce cas : broché, 110 fr. ; relié, 155 fr.

Histoire naturelle illustrée, en deux volumes :

I. **Les Plantes**, par J. COSTANTIN, membre de l'Institut, et F. FAIDEAU. 796 grav. fotogr., 338 dessins, 26 planches. Br., 95 fr. ; rel. . 140 francs

II. **Les Animaux**, par L. JOUBIN, membre de l'Institut, et Aug. ROBIN. 910 grav. fotogr., 1110 dessins, 29 planches. Br., 100 fr. ; rel. 145 francs

Ces deux ouvrages peuvent être payés à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-contre) ; le prix est ainsi fixé pour chacun d'eux, dans ce cas : Les Plantes, broché, 110 fr. ; relié, 155 fr. — Les Animaux, broché, 115 fr. ; relié, 160 fr.

Littérature

Histoire de la Littérature française illustrée, en deux volumes, publiée sous la direction de Joseph BÉDIER, de l'Académie française, professeur au Collège de France, et Paul HAZARD, professeur au Collège de France. 857 gravures photographiques et 54 hors-texte dont 8 en couleurs. Broché, 175 fr. ; relié. 265 francs

Cet ouvrage peut être payé en douze versements mensuels (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 195 fr. ; relié, 285 fr.

Arts

I. **Le Musée d'Art (des Origines au XIX^e siècle)**. 900 gravures, 50 planches. Broché, 90 fr. ; relié 135 francs

II. **Le Musée d'Art (XIX^e siècle)**. 1000 gravures photographiques, 58 planches hors texte. Broché, 90 fr. ; relié demi-chagrin . . . 140 francs

Le Musée d'art forme, en deux volumes seulement, la plus belle histoire de l'art dans tous les temps et dans tous les pays.

Ces deux volumes peuvent être payés à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus) ; le prix est ainsi fixé pour chacun d'eux, dans ce cas : Tome I, broché, 105 fr. ; relié, 150 fr. Tome II, broché, 105 fr. ; relié, 155 fr.

Littérature

Chefs-d'œuvre des grands écrivains

(BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE)

Tout le monde devrait posséder les grandes œuvres qui sont le patrimoine de l'esprit humain. La *Bibliothèque Larousse* les met à la portée de tous en des volumes d'un beau format et d'une présentation originale et attrayante. Leur typographie nette et élégante, leur intéressante illustration, les notices et annotations qui accompagnent les textes sans surcharger donnent à ces éditions une place à part entre toutes les collections de ce genre. Ajoutons qu'elles rendent accessibles à tous un certain nombre d'ouvrages que leur étendue ne permet généralement pas de lire intégralement : les larges extraits qu'elles donnent sont reliés entre eux par des notices analytiques; on peut suivre ainsi la pensée de l'auteur et avoir une idée de l'ensemble. *Le volume, sous couverture rempliée* (t^h 13,5 x 20). . . 10 francs

XVI^e siècle

Ronsard : Œuvres choisies illustrées.....	1 vol.
Rabelais : Gargantua et Pantagruel.....	3 vol.

XVII^e siècle

Corneille : Théâtre choisi illustré.....	3 vol.
Racine : Théâtre complet illustré.....	3 vol.
Molière : Théâtre complet illustré.....	8 vol.
Chefs-d'œuvre comiques des successeurs de Molière .	2 vol.
La Fontaine : Fables illustrées.....	2 vol.
Boileau : Œuvres poétiques illustrées.....	1 vol.
Bossuet : Œuvres choisies illustrées.....	2 vol.
Fénelon : Œuvres choisies.....	2 vol.
Pascal : Les Pensées.....	2 vol.
La Bruyère : Les Caractères.....	2 vol.
La Rochefoucauld : Maximes.....	1 vol.
M ^{mo} de Sévigné : Lettres choisies illustrées.....	2 vol.
M ^{me} de La Fayette : La Princesse de Clèves.....	1 vol.

XVIII^e siècle

Regnard : Théâtre choisi illustré.....	2 vol.
Le Sage : Gil Blas (extraits suivis).....	2 vol.
Saint-Simon : Mémoires (extraits).....	4 vol.
Abbé Prévost : Manon Lescaut.....	1 vol.
J.-J. Rousseau : Confessions, Emile (extraits).....	2 vol.
Voltaire : Romans, théâtre, poésies, etc.....	6 vol.
Diderot : Œuvres choisies illustrées.....	3 vol.
Montesquieu : Lettres persanes.....	1 vol.
Beaumarchais : Théâtre choisi illustré.....	2 vol.
Chamfort : Maximes et Pensées.....	1 vol.
Bernardin de Saint-Pierre : Paul et Virginie.....	1 vol.

BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE (Suite)

XIX^e siècle

Chateaubriand : Œuvres choisies illustrées	3 vol.
Benjamin Constant : Adolphe et œuvres choisies	1 vol.
Stendhal : La Chartreuse de Parme	2 vol.
— Le Rouge et le Noir	2 vol.
— Chroniques italiennes	1 vol.
Ch. Nodier : Contes choisis	2 vol.
Mérimée : Œuvres choisies	3 vol.
P.-L. Courier : Œuvres choisies	2 vol.
Balzac : Le Père Goriot	1 vol.
— Eugénie Grandet	1 vol.
— La Cousine Bette	2 vol.
— Le Cousin Pons	1 vol.
— Le Lys dans la vallée	1 vol.
— Le Médecin de campagne	1 vol.
— La Peau de chagrin	1 vol.
— La Rabouilleuse	1 vol.
Gérard de Nerval : Œuvres choisies illustrées	1 vol.
Lamartine : Œuvres choisies illustrées	7 vol.
Alfred de Musset : Œuvres complètes illustrées	8 vol.
Alfred de Vigny : Œuvres illustrées	7 vol.
Théophile Gautier : Chefs-d'œuvre	5 vol.
Baudelaire : Les Fleurs du Mal et Œuvres choisies	2 vol.
Sainte-Beuve : Profils et jugements littéraires	3 vol.
Murger : Scènes de la vie de bohème	1 vol.

Anthologies

Anthologie des écriv. français des XV ^e et XVI ^e s.	2 vol.
Anthologie des écrivains français du XVII ^e siècle	2 vol.
Anthologie des écrivains français du XVIII ^e siècle	2 vol.
Anthologie des écrivains français du XIX ^e siècle	4 vol.
Anthologie des écrivains français contemporains	2 vol.
Les Chefs-d'œuvre de la langue française	2 vol.

Littératures étrangères

Shakespeare : Œuvres choisies illustrées	5 vol.
Gogol : L'Inspecteur	1 vol.

Les ouvrages de cette collection se vendent aussi en reliure Bradel genre XVIII^e siècle ou en reliure demi-peau, tête et fers dorés (les ouvrages en deux ou trois volumes sont généralement reliés en un seul). Pour toute commande d'au moins 100 fr. le paiement peut être fait par versements mensuels (demander les conditions).

Hors série : Victor Hugo : Œuvres choisies illustrées. Deux volumes d'environ 550 pages chacun, illustrés de 60 gravures dont 43 hors texte (Poésie, 1 vol.; Prose, 1 vol.). Chaque vol., couv. rempliée. 25 francs. Se vendent également en reliure Bradel ou en reliure demi-peau.

Littérature

Études, histoire littéraire, etc.



Littérature française illustrée. (Voir plus haut: *Coll. in-4^o Larousse.*)

Histoire de la littérature et de la pensée française, des origines à nos jours, par Daniel MORNET, professeur à la Sorbonne. Un volume illustré de 6 hors-texte (24 portraits), couvert, remplié. 10 fr. 50

Histoire de la littérature et de la pensée françaises contemporaines, par D. MORNET. Un vol. 4 hors-texte. Couv. rempl. 12 francs

La Littérature française aux XIX^e et XX^e siècles, par Ch. LE GOFFIC, de l'Académie française. Tableau d'ensemble, accompagné de pages-types. Deux volumes illustrés de 76 gravures. Chaque vol. 10 fr. 50

Dictionnaire synoptique d'étymologie française, par Henri STAPPERS, donnant la dérivation des mots usuels, classés sous leur racine commune. Un volume in-12 de 960 pages. Relié toile. 35 francs

Vocabulaire par l'Image de la langue française, par A. PIN-LOCHE. Attrayante et originale méthode pour arriver à bien posséder le vocabulaire français. Un vol. in-8^o, 6000 figures avec légendes. . . 35 francs

Dictionnaire méthodique et pratique des rimes françaises, par Ph. MARTINON. Un volume petit in-12 de 300 pages. Cart. . . 14 francs

Comment on prononce le français, par Ph. MARTINON. Traité complet de prononciation. Un vol. in-12. Broché, 9 fr. 50; relié. 14 francs

Comment on parle en français, par Ph. MARTINON. Une grammaire pratique, basée sur le bon usage et complétant ainsi la grammaire classique. Un volume in-12. Broché, 13 fr.; relié toile. 16 fr. 50

Beaux-Arts



Les Arts décoratifs modernes — France. Importante documentation iconographique et brefs commentaires. Chaque genre est représenté par un certain nombre d'œuvres reproduites par la photographie. Beau vol. (20 × 27), 800 grav., 2 pl. en coul. Br., 75 fr.; rel. . . 100 francs

L'Art vivant. Chaque année forme un superbe volume de près de 1000 pages (32 × 25), très richement illustré. Relié toile: *tome I* (1925), 100 fr.; *tome II* (1926), 120 fr.; *tome III* (1927), 120 fr.; *tome IV* (1928), 130 fr.; *tome V* (1929), 130 fr. (V. plus loin: *Périodiques Larousse.*)

Anthologie d'Art français (*Peinture, XIX^e et XX^e siècles*), en trois volumes, par Ch. SAUNIER. 368 reproductions photographiques, avec une étude sur le mouvement artistique. Chaque volume, relié. . . . 22 fr. 50

Le Musée d'Art. (Voir plus haut: *Collection in-4^o Larousse.*)

Rapport général sur l'Exposition des Arts décoratifs en 18 volumes. Tomes déjà parus: II, *Architecture*; III, *Décoration fixe de l'architecture*; IV, *Mobilier*; V, *Accessoires du mobilier*; VI, *Tissu et Papier*; VII, *Jouets, etc.*; IX, *Parure*; X, *Théâtre, Photographie, Cinéma*; XI, *Rue et Jardin*. Chaque volume. 100 francs

Histoire et Géographie



Histoire générale des Peuples (v. plus haut : *Coll. in-4^o Larousse*).

Histoire de France illustrée (v. plus haut : *Collection in-4^o Larousse*).

Histoire de France contemporaine (v. pl. haut : *Coll. in-4^o Larousse*).

La France héroïque et ses Alliés (v. plus haut : *Coll. in-4^o Larousse*).

Histoire de l'Armée française (v. plus haut : *Coll. in-4^o Larousse*).

Toute la France, par E. SAILLENS. Vue d'ensemble très complète : géographie, histoire, vie sociale, intellectuelle, etc. Un vol. (13,5×20), 50 gravures, 1 carte en couleurs. Broché, 22 fr. ; relié toile. . . 30 francs

L'Histoire de la France expliquée au Musée de Cluny, par Edmond HARAUCOURT, ex-conservateur du Musée de Cluny. Guide par salles et par séries, avec commentaires. Un vol. in-8^o. Nombreuses reproductions fotogr. Br., 12 fr. 50.; rel., 20 fr. *Edition en langue anglaise : Mediæval Manners illustrated at the Cluny Museum*. Relié. . . 22 fr. 50

Georges Clemenceau, sa vie, son œuvre, par Gustave GEFFROY et L. LUMET. Un vol. in-4^o (22×28), nomb. grav. Br., 25 fr. ; rel. 40 francs

La Marine française pendant la Grande Guerre, par G. CLERC-RAMPAL. Un volume in-8^o, 90 gravures et 1 carte. 10 fr. 50

La Grande Mêlée des Peuples, récits de la Grande Guerre, par M. HOLLEBECQUE. Un vol. in-8^o, 4 hors-texte. Br., 3 fr. 75; rel. 8 francs

Histoire des États-Unis d'Amérique, par DAVID-SAVILLE MUZZEY, traduction de A. DE LAPRADELLE. Une histoire claire et documentée, des origines à l'élection du président Harding. Un volume in-8^o de 744 pages, illustré de nombreuses gravures et cartes. Broché, 30 fr. ; relié. 38 francs

Histoire de la Pologne, des origines à 1922, par Henri GRAPPIN. Une histoire complète de la Pologne; rôle de la question polonaise dans la diplomatie européenne. Un vol. in-8^o, 2 cartes. Relié. 15 francs

Histoire de la Russie, par L. LEGER, membre de l'Institut. Un vol. in-8^o, 12 gravure , 2 cartes. Broché, 2 fr. ; relié toile souple. . 3 francs

Nouvel Atlas Larousse (voir plus haut : *Collection in-4^o Larousse*).

La France, Géographie illustrée (v. plus haut : *Coll. in-4^o Larousse*).

Paris et ses Environs (voir plus haut : *Collection in-4^o Larousse*).

Deux Cents vues de Paris, 200 reproductions en héliogravure, choisies et commentées par Robert BONFILS. (*Sous presse.*)

Les Mille et une vues de la Suisse, par S.-A. SCHNEEG. Les meilleurs écrivains suisses de ce temps, aidés d'artistes photographes, ont collaboré à ce magnifique ouvrage, entièrement illustré en héliogravure. Un volume gr. in-4^o (32×25). Br., 275 fr. ; reliure amateur. . 350 francs

Cet ouvrage peut être payé en 14 versements mensuels (mêmes pays que ci-dessus) le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 300 fr. ; relié, 375 fr.

Sciences



La Science française. Introduction de L. POINCARÉ, directeur de l'Enseignement supérieur. Exposé de la part que la France a apportée au progrès scientifique. *Deux volumes.* Chaque vol. br., 18 fr. 50; rel. 27 fr. 50

Qu'est-ce que la Science? par LE DANTEC. D'intéressants aperçus sur la science, dus à un savant qui fut un des esprits les plus originaux de notre temps. Un volume in-8°, illustré de 88 gravures. Br... 5 francs

L'Œuvre de Félix Le Dantec, par J. MOREAU. La méthode scientifique; les lois biologiques; les horizons philosophiques. Un vol. 5 francs

Initiation aux théories d'Einstein, par G. MOCH. La relativité expliquée sans formules. Un volume in-8°, 10 gravures. Br... 5 francs

Ce qu'il faut savoir de l'aviation, exposé simple des problèmes que pose le développement grandissant de l'aviation. Un volume, 115 gravures. Broché..... 10 francs

Pour bien comprendre la T. S. F., par E. DE GEOFFROY. Une explication simple et scientifique des phénomènes de radiophonie, déductions qu'on en tire pour la construction et la conduite des postes récepteurs. Un volume (13,5×20), nombreuses gravures. Broché... 12 francs

Histoire naturelle illustrée (v. plus haut: *Collection in-4^o Larousse*).

La Terre, la Mer, le Ciel, l'Air (v. plus haut: *Coll. in-4^o Larousse*).

Manuel pratique d'astronomie, par L. RUDAUX. Initiation à l'astronomie en termes très simples et sans formules mathématiques; comment on peut observer les astres à l'aide d'instruments peu coûteux. Un volume in-8° illustré de 160 gravures. Broché..... 12 francs

L'Évolution de l'astronomie moderne, par P. BUSCO. Un vol. (13,5×20), 63 gravures dont 16 hors texte. Br., 5 fr. 50; relié. 8 francs

L'Évolution de la physique au XIX^e siècle, par M. COSMOVICI. Un volume (13,5×20), 8 portraits hors texte. Br., 5 fr. 50; rel. 8 francs

L'Évolution de la chimie au XIX^e siècle, par M. OSWALD. Un volume (13,5×20), 16 portraits hors texte. Br., 5 fr. 50; relié. 8 francs

Herbier classique, par F. FAIDEAU. 50 plantes caractéristiques des principales familles analysées et décrites. Un vol. in-8°, illustré de 162 gravures. Broché, 6 fr.; relié..... 12 francs

Champignons mortels et dangereux, par F. GUÉGUEN. Moyens de reconnaître les champignons. Un vol. in-8°, 7 pl. en couleurs. 6 francs

La Terre, tableaux de géologie, par Aug. ROBIN. Deux tableaux synoptiques (63×80), en coul., avec illustrat. (I. *Les Formations sédimentaires.* — II. *Géologie de la région parisienne*). Chaq. tabl. 4 fr. 50

Méthode Montessori : Pédagogie scientifique. Traduction de M.-R. CROMWELL, avec préface de P. LAPIE, Dir^e de l'Enseign. primaire. *Deux volumes* gr. in-8°, illustrés de nombreux hors-texte : — I. *La Maison des Enfants.* Broché, 25 fr. — II. *Education élémentaire.* Broché. 45 francs

Hygiène et Médecine pratique



Larousse médical illustré (v. plus haut : *Dictionnaires Larousse*).

Dictionnaire illustré de Médecine usuelle, par le D^r GALTIER-BOISSIÈRE. (*Nouvelle édition entièrement refondue et augmentée.*) Ouvrage moins développé que le *Larousse médical*, contenant les notions essentielles en fait d'hygiène et de soins à donner aux malades. Un vol. de 650 pages (20×27), illust. de 991 gr. et 2 pl. en coul. Br., 40 fr.; rel. toile. 50 francs

Les trois âges de la femme, par le D^r Héline GABORIAU. Étude scientifique et pratique de l'évolution physiologique de la femme; soins à prendre aux différents âges : enfance, maternité, vieillesse. Br. 10 francs

L'Œil, hygiène, maladies, traitement, par le D^r VALUDE. Un volume (13,5×20), illustré de 54 gravures. Broché. 6 francs

L'Oreille, hygiène, maladies, traitement, par le D^r M.-A. LEGRAND. Un volume (13,5×20), illustré de 74 gravures. Broché. 6 francs

Le Nez et la gorge, hygiène, maladies, traitement, par le D^r NEPVEU. Un volume (13,5×20), illustré de 48 gravures. Broché. 6 francs

La Bouche et les dents, hygiène, maladies, traitement, par le D^r ROSENTHAL. Un volume (13,5×20), 28 gravures. Broché. . . 6 francs

La Peau et la chevelure, hygiène, maladies, traitement, par le D^r M.-A. LEGRAND. Un volume (13,5×20), 65 gravures. Br. . . 6 francs

Arthritisme et artério-sclérose, par le D^r LAUMONIER. Ce que doivent savoir les arthritiques. Un volume (13,5×20). Broché. . . 6 francs

Hernies et Varices, causes, évolution, traitement, etc., par L. et J. RAINAL. Un volume (13,5×20), illustré de 55 gravures. Br. . . 4 fr. 50

Chirurgie d'urgence, par le D^r BILLON. Les soins immédiats à donner en cas d'accidents. Un vol. (13,5×20), 46 grav. Br., 6 fr.; rel. 7 francs

Précis d'alimentation rationnelle, par le D^r PASCAULT. Un vol. (13,5×20). Broché, 6 fr.; relié toile souple. 7 francs

La Cuisine hygiénique, par M^{me} Cl. FAURE. I v. (13,5×20). 6 francs

Pour élever les nourrissons, par le D^r GALTIER-BOISSIÈRE. Un volume (13,5×20), illustré de 71 gravures. Broché. 6 francs

La Nourriture de l'enfance, par le D^r H. LEGRAND. Quantités, natures d'aliments, préparation. Un volume. Broché, 6 fr.; relié toile souple 7 francs

Livret de santé de l'enfant, par le D^r J. LARAT. Mémento des soins à donner aux enfants, tableaux et graphiques pour suivre leur développement. Cartonné. 1 fr. 25

Pour vivre cent ans, toute l'hygiène en 22 commandements, par le D^r PASCAULT et G. MOREAU. Livret illustré (13×19). 3 fr. 50

Livres d'intérêt pratique



- Larousse commercial** (voir plus haut : *Dictionnaires Larousse*).
- Larousse ménager** (voir plus haut : *Dictionnaires Larousse*).
- Mémento Larousse.** Petite encyclopédie de la vie pratique ; toutes les connaissances d'utilité journalière classées méthodiquement : grammaire, histoire, géographie, arithmétique, sciences, droit usuel, hygiène, savoir-vivre, recettes, etc. (*Vingt ouvrages en un seul*). Beau volume de 730 pages (13,5 × 20), 900 gravures, etc. Cartonné, 28 fr. 50 ; relié. 32 fr. 50
- Dictionnaire usuel de droit**, par Max LEGRAND. (*En réimpression*.)
- Le parfait Jardinier.** Légumes, fruits, fleurs. Guide simple et pratique à l'usage des petits propriétaires. Un volume (11 × 18), 450 pages, 36 gravures. Cartonnage artistique 13 fr. 50
- La bonne Cuisine de M^{me} Saint-Ange.** 500 menus et 800 recettes choisies, peu coûteuses et d'exécution facile. Un volume (12 × 18), 450 pages, 36 gravures. Cartonnage artistique 13 fr. 50
- Le Livre de Cuisine de M^{me} Saint-Ange.** Un livre de cuisine très complet : plus de 1300 recettes, cuisine de famille, entremets, pâtisserie, etc., grande cuisine ; les indications pratiques les plus précises ; les tours de main des professionnels mis à la portée des maîtresses de maison. Un fort volume (13,5 × 20), 1376 pages, 103 figures. Br., 38 fr. ; relié. 48 francs
- Le Livre de la Jeune fille**, par M. DOLIDON, M. MUNIÉ, etc. Mémento des connaissances pratiques nécessaires à la femme. Cart. art. . 15 francs
- Le Dessin de l'artisan et de l'ouvrier**, par E. CHEVRIER. Traité pratique de dessin industriel. Un volume (13,5 × 20), illustré. Broché. 5 fr. 50
- Peinture usuelle à la maison.** Brochure in-8^o, 11 grav. . 2 fr. 50
- Harmonicolor.** Disque d'harmonie des couleurs, permettant même aux non initiés de réaliser des combinaisons agréables. Sous poch. . 7 fr. 50
- Menuisier à la maison, au jardin, à la basse-cour**, 40 grav. 2 fr. 50
- Le Guide mondain**, par la C^{tesse} DE MAGALLON. Art moderne du savoir-vivre. Un volume in-8^o. Broché 6 francs
- La Chasse moderne**, encyclopédie du chasseur. Beau volume in-8^o de 682 pages (15 × 21), illustré de 488 grav. Br., 30 fr. ; rel. toile. 40 francs
- Pour devenir bon chasseur**, par P. GASTINNE-RENETTE et G. VOULQUIN. Conseils pratiques. Un volume in-8^o illustré. 7 francs
- La Pêche moderne**, encyclopédie du pêcheur. Beau volume in-8^o de 600 pages (15 × 21), ill. de 680 grav. Br., 25 fr. ; relié toile. . 35 francs
- Le Chien de garde, de défense et de police**, par Joseph COULET. Un volume in-8^o illustré de nombreuses grav. Broché. . 11 fr. 50
- La Comptabilité commerciale, industrielle et domestique**, par G. SOREPH, expert. Un volume in-8^o. Broché, 12 fr. 50 ; relié toile. 18 fr. 50
- Lettres commerciales en quatre langues** (Français-Anglais-Allemand-Espagnol), par M. PÔTEL. Cartonné. 17 francs

Agriculture



Larousse agricole illustré (voir plus haut : *Dictionnaires Larousse*).

Mémento agricole. Petite encyclopédie de la vie rurale (11 ouvrages en un seul), résumant en cinq cents pages toutes les connaissances utiles en matière d'agriculture, d'élevage et de jardinage; nombreux tableaux formant un vivant enseignement par l'image. Beau volume de 512 pages (format 13,5×20), 108 tableaux. Cartonné, 26 fr.; relié toile. 32 francs

Les Ennemis des plantes cultivées (*Maladies — Insectes*), par G. TRUFFAUT. Moyens de déterminer, d'après l'observation des ravages causés, les ennemis et parasites des plantes; remèdes à apporter. Beau volume in-8^o, nombreuses gravures et 53 hors-texte. Broché... 50 francs

L'Arbre dans nos campagnes, par C. COUILLAUT et H. LEGRAND. Rôle de l'arbre, exploitation, reconstitution des bois, nomenclature des principales espèces, etc. Un volume in-8^o, 30 gravures. Broché. 8 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE RURALE

Progrès en agriculture (conseils pratiques), par R. DUMONT. Un volume (13,5×20), illustré de 92 gravures. Broché..... 6 fr. 50

La Ferme moderne, traité des constructions rurales, par M. ABADIE. Un volume (13,5×20), 390 gravures et plans..... 12 fr. 50

Rotations et Assolements, par F. PARISOT. Un volume (15×21). Broché, 9 fr.; relié..... 13 fr. 50

La Culture profonde et les améliorations foncières, par R. DUMONT. Un volume (15×21), 33 gravures. Broché, 5 fr. 50; relié.... 9 francs

Les Céréales (*Culture raisonnée*), par R. DUMONT. Un volume (13,5×20), 116 gravures, 1 planche hors texte. Broché..... 12 fr. 50

Les Plantes sarclées (*Racines et tubercules*), par R. DUMONT. Un volume (13,5×20), 86 gravures, 2 planches hors texte. Br.. 12 fr. 50

Les Sols humides, par R. DUMONT. Un volume (15×21), illustré de 52 gravures. Broché, 8 fr.; relié toile..... 12 fr. 50

La Laiterie moderne, par WAUTERS et HAENTJENS. Un volume (13,5×20), illustré de 75 gravures. Broché..... 8 fr. 50

La Médecine vétérinaire à la ferme, par le D^r MOUSSU. Un volume (13,5×20), illustré de 85 gravures. Broché..... 12 fr. 50

Toute la Basse-Cour, par VOITELLIER. I v. (13,5×20), 59g. 8 francs

Élevage en grand de la volaille, par PALMER. Un volume (13,5×20), 15 gravures. Broché..... 5 fr. 50

L'Arboriculture fruitière en images, par VERCIER. Un volume (13,5×20), 128 planches avec texte explicatif en regard. Br... 12 fr. 50

Le Pommier à cidre et les meilleurs fruits de pressoir, par E. FAU. Un vol. (15×21), 30 grav. et 32 pl. Br., 7 fr. 50; rel. 12 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE RURALE

(Suite)

- Le Jardin moderne, par P. BERTRAND. I v. (13,5×20), 103 g. 7 fr. 50
 La Fumure raisonnée, par R. DUMONT. Trois vol. (15×21): Légumes et cultures maraîchères, 40 gr. Br., 9 fr. — Arbres fruitiers et vigne. 11 gr. Br., 9 fr. — Fleurs et plantes ornementales, 21 grav. Broché. 7 fr. 50
 Apiculture moderne, par CLÉMENT. I v. (13,5×20), 154 g. 8 francs
 Pisciculture pratique, par HUMBERT. Un volume, 125 gravures. Broché, 9 fr.; relié..... 13 fr. 50
 L'Élevage pratique du gibier, par BLANCHON. Un vol. (15×21), illustré de 176 gravures. Broché, 12 fr. 50; relié..... 16 fr. 50
 Destruction des insectes et autres animaux nuisibles, par CLÉMENT. Un volume (13,5×20), illustré de 400 grav. Broché. 7 fr. 50
 L'Eau pure, par LECOINTRE-PATIN. I v. (13,5×20), 119 g. 11 fr. 50
 Le Secrétaire rural, par JULIEN et LÉPÉE. (13,5×20).. 7 fr. 50

BROCHURES LAROUSSE

Traitant de sujets moins généraux que la *Bibliothèque rurale*, les *Brochures Larousse* étudient une à une les spécialités agricoles, qu'il s'agisse de culture, d'élevage, de construction, etc. Succinctes et économiques, elles concernent plus spécialement les petits élevages et petites cultures de rapport. Chaque brochure (12×18,5)..... 2 fr. 50

69 brochures illustrées:

1^o **Élevages**: Lapin. — Poule. — Poulet et poularde. — Oie. — Dindon. — Pigeon. — Canard. — Abeille. — Escargot. — Cheval de labour. — Bœuf. — Porc. — Vache et Veau. — Mouton. — Chèvre. — Parasites et maladies du bétail. — Pharmacie vétérinaire. — Écrevisse. — Ver à soie. — Chien.

2^o **Cultures**: Pomme de terre. — Haricot. — Chou. — Artichaut. — Asperge. — Betterave. — Salades et condiments. — Champignon. — Fraise. — Prunes et pruneaux. — Blé. — Luzerne. — Prés et pâtures. — Bois et boisement. — Plantes médicinales. — Plantes nuisibles. — Semences. — Ravageurs et parasites. — Plantes oléagineuses. — Chanvre et lin. — Racines cultivées. — Avoine et orge.

3^o **Constructions**: Ruche et rucher. — Bâtimens ruraux. — Maison. — Matériaux de construction. — Maçonneries et hourdis. — Béton et ciment. — Pisé et clayonnages. — Charpentes et couvertures. — Logement des animaux. — Annexes rurales. — Reconstructions. — L'Arpentage à la portée du cultivateur. — Nivellement.

4^o **Industries**: Miel et cire. — Œuf. — Lait. — Beurre. — Fromage. — Conserves. — Boissons hygiéniques. — Vin. — Cidre et Poiré. — Engrais. — Richesses perdues. — Menus.

5^o **Économie rurale**: Syndicats et coopératives. — Comptabilité agricole.

Lectures récréatives

Contes et Romans pour tous

Une nouvelle collection pour la famille et la jeunesse : en de jolis volumes reliés d'un prix très modique, des œuvres de bon aloi, vraiment intéressantes et littéraires. (*Deux séries.*) Chaque volume relié. . . . 6 francs

Série beige et or, volumes parus : 1. *La Colombe*, par A. DUMAS. — 2. *Le Naufragé de l'espace*, par G. LE ROUGE. — 3. *Maître Adam le Calabrais*, par A. DUMAS. — 4. *La Belle-Jenny*, par Th. GAUTIER. — 5. *L'Agent secret*, par J. CONRAD. — 6. *L'Astre d'épouvante*, par G. LE ROUGE. — 7. *Dinah Miami*, par P. MAC ORLAN. — 8. *Les joyeuses Aventures d'Aristide Pujol*, par W. J. LOCKE. — 9. *Les Guetteurs*, par A. E. W. MASON. — 10. *Un coup de fortune*, par Rudyard KIPLING. — 11. *Le grand Cataclysme*, par H. ALLORGE.

Série rouge et or (pour la jeunesse), volumes parus : 1. *La Montagne du Silence*, par H. BERNAY. — 2. *Derradji, fils du Désert*, par R. MAUBLANC. — 3. *La Pastille mystérieuse*, par H. BERNAY. — 4. *Le Scolopendre*, par H. BERNAY. — 5. *Un Drame sous la Régence*, par V. BONHOURE. — 6. *On a volé un Transatlantique*, par H. BERNAY. — 7. *La Bête dans les neiges*, par Fr. PARN. — 8. *Le Secret de la Sunbeam Valley*, par BERNAY. — 9. *Pedrito, le petit émigrant*, par J.-D. ROUSTAN. — 10. *L'Homme qui dort cent ans*, par H. BERNAY. — 11. *Yvonne au pays de Derradji*, par R. MAUBLANC. — 12. *Noëls fantastiques*, par Ch. DICKENS.

Livres pour la jeunesse

Albums en couleurs pour la jeunesse. Contes célèbres, vieilles chansons, etc., rajeunis par le crayon d'artistes de talent : *Le Chat botté, Cendrillon, etc.*; — *Peau-d'Ane, La Belle au Bois dormant.* — *Le Cheval enchanté.* — *Les plus belles Chansons de France.* — *Aventures du Baron de Crac.* — *Le Renard nigaud et la Poule avisée.* — *Aventures de frère Lapin.* — *Nouvelles Chansons.* — *Alphabet en images.* — *Remi en vacances.* Chaque album (19,5 x 27,5) est illustré de compositions en couleurs. Cart. art. 9 fr. 50

L'Encyclopédie de la jeunesse (Qui? Pourquoi? Comment?). Tout le savoir humain mis à la portée des jeunes intelligences. Six vol. de 720 pages (16 x 25). Ch. vol. relié, 42 fr.; les six pris ensemble. 240 francs

Contes et gestes héroïques. Les grandes œuvres de la littérature universelle mises à la portée de la jeunesse. 13 vol. (15 x 20), illustrés en noir et en couleurs. Chaque volume. Br., 12 fr.; cart., 18 fr. : *Récits des temps bibliques* (2 séries). — *Le Retour d'Ulysse* (d'après l'*Odyssee*). — *Roland, le vaillant paladin.* — *Flore et Blanchefleur, Berthe au grand pied.* — *Ogier le Danois.* — *Huon de Bordeaux.* — *Les Enfants de Lara* — *Le Cid Campeador.* — *Guillaume le Conquérant.* — *Macbeth.* — *Jeanne, la bonne Lorraine.* — *Rabelais pour la jeunesse*, en trois volumes.

Initiation aux mots croisés, par R. DONTOT et R. TOUREN. Préface par Tristan BERNARD. Conseils aux débutants, 25 probl. Cart. 7 francs

Publications périodiques



Larousse mensuel illustré. Le *Larousse de l'actualité* : enregistre chaque mois dans l'ordre *alphabétique*, sous une forme documentaire, toutes les manifestations de la vie contemporaine; tient au courant de tout, forme la *mise à jour* indéfinie de toutes les encyclopédies. Le numéro, illustré (format 32 x 25) [paraît le 1^{er} samedi du mois]. 4 francs
Abonnement, un an (France et Colonies)..... 44 francs

La Collection du *Larousse mensuel* forme un volume tous les trois ans. Déjà parus : *Tomes I à VII*, avec une *Table générale* des articles. (Demander le prospectus détaillé.)

Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques. Le meilleur marché et le plus intéressant des périodiques littéraires. Inédits, questions d'actualité, études critiques, enquêtes et interviews, chronique scientifique, artistique, dramatique, musicale, etc. Le numéro, format d'un quotidien à 6 colonnes (paraît tous les samedis)..... 0 fr. 75
Abonnement, un an (France et Colonies)..... 37 francs

L'Art vivant. Revue de tous les Arts à notre époque sans distinction d'écoles : peinture, sculpture, architecture, arts décoratifs et appliqués, arts de la femme, etc. (32 x 25), illustrée en héliogravure (paraît le 1^{er} et le 15 du mois). Le numéro 6 francs
Abonnements : (France et Colonies), *un an*, 130 fr. — *Six mois*. 70 francs
 (En vente : tomes I, II, III, IV, V. — Voir « Beaux-Arts ».)

Voyages... à travers l'actualité mondiale : A travers le monde, les sciences, les sports, la vie sociale, les lettres, les arts, les films, les théâtres, la mode. Le plus beau magazine de la vie active à notre époque : voyages, explorations, merveilles et curiosités de la nature, découvertes scientifiques, grandes réalisations industrielles, sports, romans d'aventures signés des maîtres du genre, etc., etc. Le numéro (21 x 30), illustré en héliogravure. (Paraît le 1^{er} et le 15 du mois).... 2 francs
Abonnements, un an (France et Colonies), 45 fr.; *Six mois*... 23 fr. 50

L'Age heureux. Pour la jeunesse de 10 à 15 ans, garçons et filles. Romans, nouvelles, saynètes, poésies, articles sur les sports, les arts, les sciences, les travaux manuels. Concours et jeux d'esprit, etc. Le numéro, 32 pages (format 18 x 25), abondamment illustré en noir et en couleurs (paraît le 1^{er} et le 3^e jeudi de chaque mois), 1 fr. 20. *Abonnements* (France et Colonies), *un an*, 30 fr.; *six mois*..... 16 francs
 En vente : I, II, III, IV, V, VI, VIII, IX, X. (Années 1925-1929.)
 Chaque volume, contenant un semestre, reliure rouge et or. 20 francs

Les Livres roses pour la jeunesse. Pour les enfants de six à treize ans : contes, légendes, récits de la vie moderne, adaptations littéraires, vulgarisation scientifique, etc., illust. en couleurs. Deux vol. par mois (1^{er} et 3^e samedi), le vol. 0 fr. 50 ; *un an* (France et Colonies) . . . 13 francs
 En *volumes reliés*. 12 volumes parus, contenant chacun huit numéros. Chaque volume, reliure rouge, artistiquement décorée..... 6 fr. 75

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES



EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE LAROUSSE

13-21, rue Montparnasse, Paris (6^e) — R. G. Seine 84426

Le catalogue général de la Librairie Larousse et les prospectus des principales publications sont envoyés gratis et franco sur demande.

Les prix indiqués dans le présent extrait de catalogue (juin 1930) sont sans engagement pour l'avenir.

Dictionnaires Larousse *encyclopédiques et illustrés*



Les *Dictionnaires Larousse* sont aujourd'hui universellement connus. Partout on s'accorde à les considérer comme les meilleurs des dictionnaires et, peut-on dire, comme les types mêmes du genre. A l'heure actuelle où les conditions de la vie nous obligent plus que jamais à avoir sur toutes choses des idées précises et des renseignements exacts, ce sont des ouvrages qui ont leur place marquée dans tous les foyers. Il existe des éditions de tous prix, dont l'ensemble constitue une série unique au monde : *dictionnaires encyclopédiques généraux* en un ou plusieurs volumes, *dictionnaires spéciaux* répondant à tous les besoins de l'existence, et une nouvelle collection de *dictionnaires en deux langues*, de petit format, mais plus pratiques et plus complets que les ouvrages de mêmes dimensions publiés jusqu'ici.

Dictionnaires Encyclopédiques Généraux

Larousse du XX^e siècle, en six volumes grand in-4^o (32×25) [en cours de publication sous la direction de Paul AUGÉ]. Ce nouveau dictionnaire, qui paraît par fascicules hebdomadaires, sera la grande encyclopédie de notre temps. Il dépasse de loin tout ce qui a jamais été fait dans ce genre d'ouvrages par la largeur du plan, la nouveauté de la documentation et la prodigieuse quantité de renseignements précis et substantiels qu'on y trouve sur les faits, les idées et les hommes jusqu'à la date d'aujourd'hui. **Immense succès** : plus de 75.000 souscripteurs à l'heure actuelle. — Deux volumes déjà parus :

Tome I^{er} (A-Carl), magnifique volume de plus de 1000 pages, 36540 articles, 7751 gravures et 68 planches en une ou plusieurs couleurs.

Tome II (Carm-D), plus de 1000 pages, 35080 articles, 8432 gravures et 74 planches en une ou plusieurs couleurs.

Le *Tome III*, en cours de publication, sera terminé fin 1930.

(Demander le prospectus spécimen, avec conditions de souscription.)

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Dictionnaires Encyclopédiques Généraux (Suite)

Larousse Universel, en deux volumes, publié sous la direction de Claude AUGÉ. Tout le savoir humain condensé sous une forme concise et claire. Deux magnifiques volumes de près de 1300 pages chacun (format 21 × 30,5), 128416 articles, 27000 gravures, 300 planches, cartes et tableaux. Broché, 220 fr. ; relié. 300 fr. (*Demander le fascicule spécimen.*)

Cet ouvrage peut être payé à raison de 25 fr. par mois (en France, Algérie, Tunisie, Belgique et Luxembourg, — au Maroc, moyennant un acompte de 20 % à la commande); le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 235 fr. ; relié, 315 fr.

Nouveau Petit Larousse illustré. Le plus complet des dictionnaires manuels. Un volume de 1760 pages (format 13,5 × 20), 6200 gravures, 300 tableaux et cartes en noir et en couleurs. Relié toile. . . . 34 francs

Larousse classique illustré. 1275 pag. (13,5 × 20). Cart. 26 francs

Larousse élémentaire illustré. 1275 pages (10,5 × 16,5). 20 fr. 50

Dictionnaire illustré de la langue française. Cart.. 16 fr. 50

Larousse de poche. Un volume de 1302 pages sur papier bible, f^o 10,5 × 16,5; épaisseur, 2 centimètres. Rel. toile, 40 fr. ; rel. peau.. 52 francs

Dictionnaires Encyclopédiques Spéciaux

Larousse commercial, publié sous la direction de E. CLÉMENTEL. Tous les renseignements indispensables dans la vie des affaires. Un volume de 1350 pages (20 × 27). Broché, 170 fr. ; relié 220 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 20 francs par mois (mêmes pays que ci-dessus); le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 185 fr. ; relié, 235 fr.

Larousse médical illustré. Encyclopédie d'hygiène et de médecine à l'usage du grand public. Un vol. de 1400 p. (20 × 27). Br., 130 fr. ; rel. 180 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus); le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 145 fr. ; relié 195 fr.

Larousse ménager. Les moyens de lutter contre la vie chère tout en augmentant le bien-être de la famille. Un volume de 1260 pages (20 × 27), richement illustré. Broché, 145 fr. ; relié. 195 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 15 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus); le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 160 fr., relié, 210 fr.

Larousse agricole illustré, en deux vol. L'ouvrage le plus pratique et le plus largement conçu. Deux vol. (32 × 25). Br., 220 fr. ; rel. 300 francs

Cet ouvrage peut être payé à raison de 25 fr. par mois (mêmes pays que ci-dessus); le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 235 fr. ; relié, 315 fr.

Dictionnaires en deux langues

Dictionnaire français-anglais et anglais-français, par L. CHAFURIN, professeur au lycée Condorcet. 768 pag. (13,5 × 10). Rel. 23 francs

Dictionnaire français-espagnol et espagnol-français, par M. DE TORO Y GISBERT. 768 pages (13,5 × 10). Relié. 23 francs

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

240,110



JAN 10 1990

**PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET**

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
